



Acerca de este libro

Esta es una copia digital de un libro que, durante generaciones, se ha conservado en las estanterías de una biblioteca, hasta que Google ha decidido escanearlo como parte de un proyecto que pretende que sea posible descubrir en línea libros de todo el mundo.

Ha sobrevivido tantos años como para que los derechos de autor hayan expirado y el libro pase a ser de dominio público. El que un libro sea de dominio público significa que nunca ha estado protegido por derechos de autor, o bien que el período legal de estos derechos ya ha expirado. Es posible que una misma obra sea de dominio público en unos países y, sin embargo, no lo sea en otros. Los libros de dominio público son nuestras puertas hacia el pasado, suponen un patrimonio histórico, cultural y de conocimientos que, a menudo, resulta difícil de descubrir.

Todas las anotaciones, marcas y otras señales en los márgenes que estén presentes en el volumen original aparecerán también en este archivo como testimonio del largo viaje que el libro ha recorrido desde el editor hasta la biblioteca y, finalmente, hasta usted.

Normas de uso

Google se enorgullece de poder colaborar con distintas bibliotecas para digitalizar los materiales de dominio público a fin de hacerlos accesibles a todo el mundo. Los libros de dominio público son patrimonio de todos, nosotros somos sus humildes guardianes. No obstante, se trata de un trabajo caro. Por este motivo, y para poder ofrecer este recurso, hemos tomado medidas para evitar que se produzca un abuso por parte de terceros con fines comerciales, y hemos incluido restricciones técnicas sobre las solicitudes automatizadas.

Asimismo, le pedimos que:

- + *Haga un uso exclusivamente no comercial de estos archivos* Hemos diseñado la Búsqueda de libros de Google para el uso de particulares; como tal, le pedimos que utilice estos archivos con fines personales, y no comerciales.
- + *No envíe solicitudes automatizadas* Por favor, no envíe solicitudes automatizadas de ningún tipo al sistema de Google. Si está llevando a cabo una investigación sobre traducción automática, reconocimiento óptico de caracteres u otros campos para los que resulte útil disfrutar de acceso a una gran cantidad de texto, por favor, envíenos un mensaje. Fomentamos el uso de materiales de dominio público con estos propósitos y seguro que podremos ayudarle.
- + *Conserve la atribución* La filigrana de Google que verá en todos los archivos es fundamental para informar a los usuarios sobre este proyecto y ayudarles a encontrar materiales adicionales en la Búsqueda de libros de Google. Por favor, no la elimine.
- + *Manténgase siempre dentro de la legalidad* Sea cual sea el uso que haga de estos materiales, recuerde que es responsable de asegurarse de que todo lo que hace es legal. No dé por sentado que, por el hecho de que una obra se considere de dominio público para los usuarios de los Estados Unidos, lo será también para los usuarios de otros países. La legislación sobre derechos de autor varía de un país a otro, y no podemos facilitar información sobre si está permitido un uso específico de algún libro. Por favor, no suponga que la aparición de un libro en nuestro programa significa que se puede utilizar de igual manera en todo el mundo. La responsabilidad ante la infracción de los derechos de autor puede ser muy grave.

Acerca de la Búsqueda de libros de Google

El objetivo de Google consiste en organizar información procedente de todo el mundo y hacerla accesible y útil de forma universal. El programa de Búsqueda de libros de Google ayuda a los lectores a descubrir los libros de todo el mundo a la vez que ayuda a autores y editores a llegar a nuevas audiencias. Podrá realizar búsquedas en el texto completo de este libro en la web, en la página <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

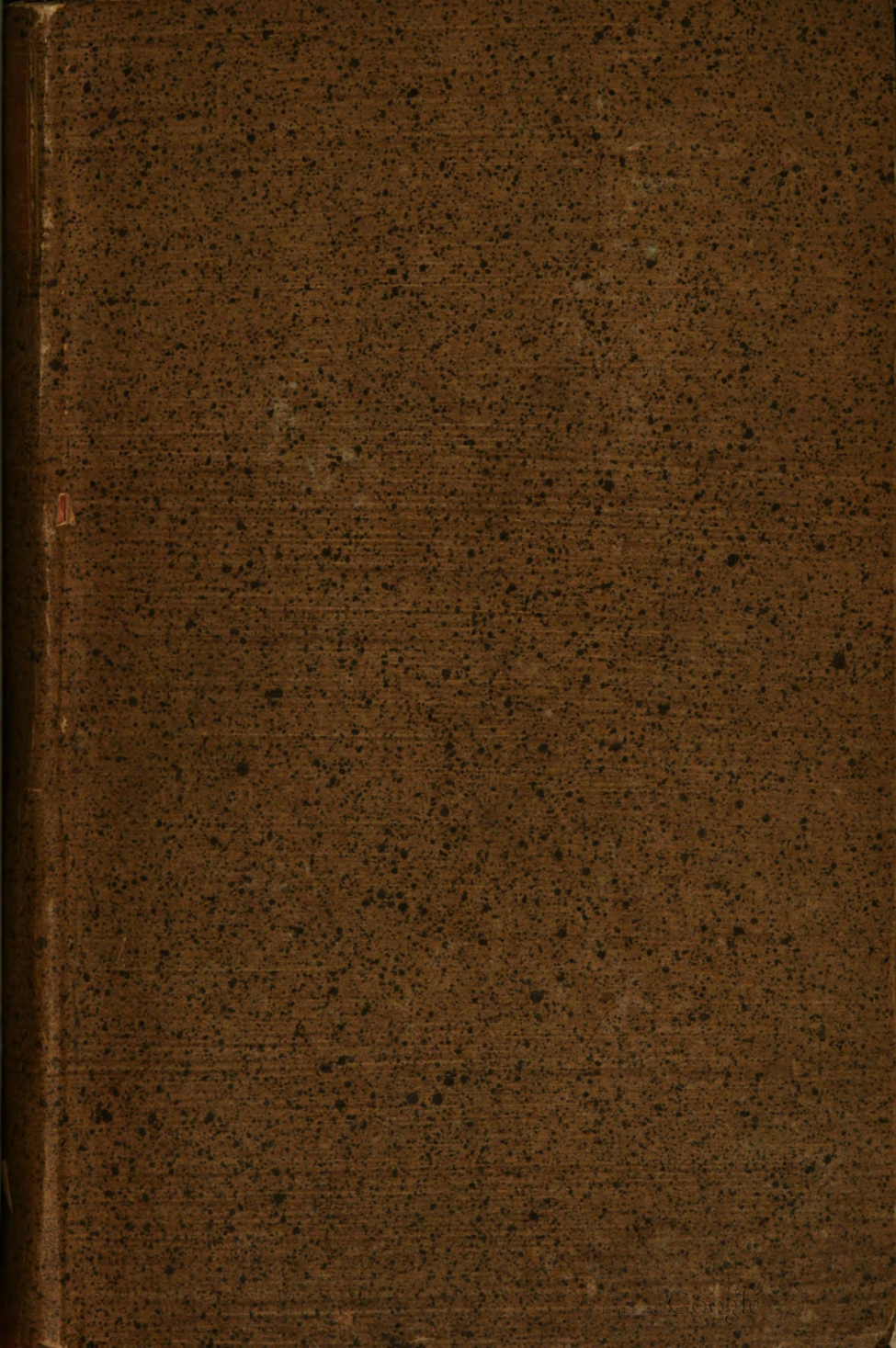
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

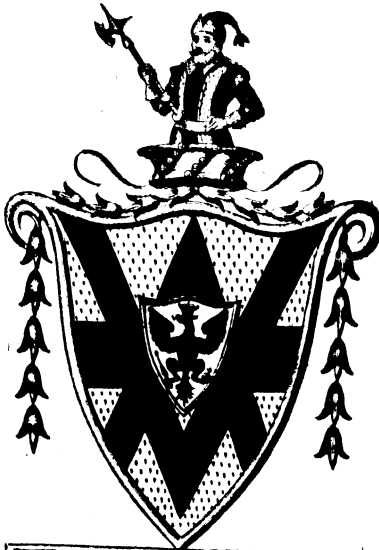
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





X. N. 22.

LÉGUÉ
A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE

DE

L'ÉCLISE LIBRE DU CANTON DE VAUD

PAR

Sam. CHAPPELAIN

187

TS 232

ÉLOGE
ET PENSÉES
DE
PASCAL



Voltaire de la Harpe



BLAISE PASCAL

né le 19 Juin 1623

mort le 19 Août 1662

Demours Sculp

ÉLOGE
ET PENSÉES

DE

PASCAL.

NOUVELLE EDITION,
Commentée, corrigée & augmentée.

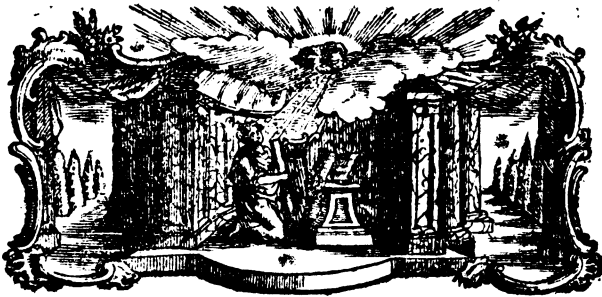
Par MR. DE ***.



A PARIS,

M. DCC. LXXVIII.

J. B. de Chambrier.



AVERTISSEMENT

DU

NOUVEL ÉDITEUR.



L est un homme de l'an-
cienne chevalerie, & de
l'ancienne vertu constitué
dans une espèce de digni-
té qui ne peut guères être exercée,
que par un ou deux hommes dans un
siècle.

VI . AVERTISSEMENT

Cet homme égal à Pascal en plusieurs choses, & très supérieur en d'autres; fit présent en 1776, à quelques-uns de ses amis d'un recueil nouvellement imprimé de toutes les pensées de ce fameux Pascal.

La plus part de ces monuments de philosophie, & de religion, ou avaient été négligés, par les rédacteurs, pour ne laisser paraître que certains morceaux choisis, ou avaient été supprimés par la crainte d'irriter la fureur des jésuites: car les jésuites persécutaient alors avec autant de pouvoir que d'acharnement la mémoire de Pascal, & Arnaud fugitif, & les débris de Port-royal détruit, & les cendres des morts dont on violait la sépulture.

* La persécution religieuse qui souilla si malheureusement, & en tant de

DU NOUVEL EDITEUR. VII

manieres la fin du beau régime de Louis Quatorze, fit place au régime des plaisirs sous Philippe d'Orléans régent du royaume, & recommença fourdement après lui sous le ministère d'un prêtre longtems abbé de cour.

Fleuri ne fut pas un cardinal tiran, mais c'était un petit génie entêté des prétentions de la cour de Rome, & assez faible pour croire les jansénistes dangereux.

Ces fanatiques avaient autrefois obtenu une assez grande considération par les Pascal, les Arnaud, les Nicole mêmes, & quelques autres chefs de parti éloquents, ou qui en avaient la réputation.

Mais des convulsionnaires des rues,

VIII AVERTISSEMENT

ayant succédé aux peres de cette église, le jansénisme tomba avec eux dans la fange. Les jésuites insultèrent à leurs ennemis vaincus. Je me souviens que le jésuite Buffier qui venait quelquefois chez le dernier président de Maisons mort trop jeune, y ayant rencontré un des plus rudes jansenistes, lui dit; *Et ego in-in-meritu vestro ridebo, vos, et subsannabo.* Le jeune Maisons qui étudiait alors Térence lui demanda si ce passage était des Adelphe, ou de L'eunûque, non dit Buffier, c'est la sagesse elle-même qui parle ainsi dans son premier chapitre des proverbes.

Voilà un proverbe bien vilain dit Mr. de Maisons, vous vous croyez donc la sagesse, parce que vous riez à la mort d'autrui! prenez garde qu'on ne rie à la vôtre.

Ce jeune homme de la plus grande espérance a été prophète. On a ri à la mort du jansénisme & du molinisme, & de la grace concomitante, & de la médécinale, & de la suffisante & de l'efficace.

Quelle lumière s'est levée sur l'Europe depuis quelques années? elle a d'abord éclairé presque tous les Princes du nord. Elle est descendue même jusques dans les universités. C'est la lumière du sens commun.

De tant de disputeurs éternels Pascal seul est resté, parce que seul il était un homme de génie. Il est encor debout sur les ruines de son siècle.

Mais l'autre génie, qui a commenté depuis peu quelques-unes de ses pen-

X. AVERTISSEMENT

sées, & qui les a données dans un meilleur ordre, est ce me semble autant au dessus du géomètre Pascal, que la géométrie de nos jours, est au dessus de celle des Roberval, des Fermat, & des Descartes.

Je crois rendre un grand service à l'esprit humain en faisant réimprimer cet *Eloge* de Pascal qui est un portrait fidèle bien plutôt qu'un éloge.

Il n'appartenait qu'à ce peintre de dessiner de tels traits. Peu de connaisseurs démêleront d'abord l'art & la beauté du pinceau.

Je joints les pensées du peintre à celles de Pascal, telles qu'il les a imprimées lui-même. Elles ne sont pas
dans

dans le même goût. Mais je crois qu'elles ont plus de vérité & de force. Pascal est commenté par un géomètre plus profond que lui, & par un philosophe, j'ose le dire beaucoup plus sage. Ce philosophe véritable tient Pascal dans sa balance ; il est plus fort que celui qu'il pèse.

Après le second paragraphe de l'article trois des pensées, on trouvera une dissertation attribuée à Monsieur de Fontenelle, sur un objet qui doit profondément intéresser tous les hommes. Je ne crois pas que Fontenelle soit l'auteur d'un ouvrage si mâle & si plein. Ce que je sçais c'est qu'il faut le lire comme un juge impartial, éclairé & équitable lirait le procès du genre humain.

Ce livre n'est pas fait pour ceux

XII *AVERTISSEMENT &c.*

qui n'aiment que les lectures frivoles. Et tout homme frivole, ou faible, ou ignorant qui osera le lire & le méditer, fera peut-être étonné d'être changé en un autre homme.



ELOGE



PRÉFACE

DE

L'ILLUSTRE AUTEUR

DE L'ELOGE

DE PASCAL.



PASCAL est un de ces génies extraordinaires qui ont plus de droit à notre admiration qu'à notre reconnaissance, & que la nature semble n'avoir formés que pour étonner les hommes; & de-

A

ployer à leurs yeux toute sa puissance. L'enthousiasme qu'inspirent les écrits de cet Homme illustre, m'ont fait desirer de connaître sa personne. J'ai voulu lire ce qu'ont écrit de lui, sa sœur, ses amis, & j'ai vu avec indignation qu'ils semblaient affecter de ne rapporter de sa vie que tout ce qu'il avait fait d'indigne de lui (a).

(a) Voici ce qu'on trouve dans la vie de Pascal, par Madame Perrier.

Un Régent de Philosophie s'occupe gravement de rechercher, avec quelle matière, le corps de Jésus-Christ a été formé. Pascal imagine que l'opinion de ce Professeur est hérétique, le dénonce & le force de se rétracter.

On voit ensuite Pascal se revêtir d'une ceinture de fer, armée de clous; & il a soin de se l'enfoncer dans la chair, lorsqu'il se surprend avoir quelque plaisir. Il craignait sur-tout de trouver bon ce qu'il mangeait; & il tâchait d'appliquer son esprit de manière à ne recevoir jamais de sensations agréables.

Si Madame Perrier disait qu'elle avait vu une jolie femme, Pascal se fâchait, & prétendait qu'il ne fallait pas tenir ces discours devant des laquais, ou de jeunes gens, parce qu'on ne sait pas quelles pensées cela peut leur faire naître. Madame Perrier se donne beaucoup de peine pour prouver que Pascal était chaste, comme s'il lui eût été

Ces puérilités ne font pas le seul tort que le zele aveugle des amis de Pascal ait fait à

possible de ne pas l'être; & une de ses preuves, c'est que peu de tems avant sa mort, Pascal rencontra une jeune fille, aimable & malheureuse, & qu'il respecta sa beauté & sa misere. C'est ainsi que depuis deux mille ans, aucun, Rhéteur n'a manqué de louer Cyrus & Scipion de n'avoir pas violé leurs prisonnières.

Pascal était parvenu au point de perfection, de n'aimer personne, & il ne voulait point qu'on l'aimât. *C'est une faute, disait-il, plus grande qu'on ne croit que d'aimer une autre homme, ou de souffrir qu'on en soit aimé. C'est faire à Dieu, un larcin de la chose du monde qui lui est la plus précieuse. Il avait, dit-on autant d'éloignement pour faire la guerre civile que pour voler sur les grands chemins, ou assassiner le monde; & l'on assure que de tous les péchés, la guerre civile était, celui dont il était le moins tenté.*

Il avait un amour sensible pour l'Office divin & sur tout pour les petites heures.

Il s'était procuré un almanach pour toutes les menues dévotions qui se pratiquent dans les Eglises.

Enfin cet homme, dont la santé eût été si utile à ses semblables, préférerait d'être malade, parce que, disait-il, la maladie est l'état naturel d'un chrétien, comme si l'état d'un chrétien était de n'être bon à rien.

sa mémoire. Cet Homme célèbre avait jeté sur le papier, les idées qui se présentaient à son esprit. Il s'en trouve un grand nombre qu'il est bien étrange de voir sortir de la même tête, qui avait trouvé le secret de peser l'air, & d'assujettir au calcul les effets du hasard. Ce sont ces pensées, que les Editeurs ont rassemblées avec le plus de soin, dans le dessein, non d'en faire honneur à Pascal, mais de donner de la valeur à des misères scholastiques, ou mystiques, en les appuyant du nom de cet Homme célèbre.

De telles pensées auraient nui à la réputation de Pascal, & à sa cause même, si quelque chose pouvait leur nuire. J'ai donc cru qu'il serait utile de faire, des pensées de Pascal, une édition nouvelle, où l'on supprimerait beaucoup de ces pensées (a), & où l'on en ajouterait

(a) Je doute que ceux qui s'intéressent à la mémoire de Pascal, & même à la Religion, puissent regretter beaucoup qu'on ait supprimé les pensées suivantes.

» L'ancien testament contenait les figures de

P R E F A C E.

quelques-unes, que des motifs particuliers avaient engagé les Editeurs à retrancher dans la première édition. On a trouvé dans les manuscrits de l'Abbé Perrier, son neveu, une copie de ces pensées,

la joie future, & le nouveau contient les moyens d'y arriver. Les figures étaient de joie, les moyens font de pénitence. Et néanmoins l'Agneau Pascal était mangé avec des laitues sauvages, *cum amaritudinibus*, pour marquer toujours qu'on ne pouvait trouver la joie que par l'amertume.

Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie. *Libido sentiendi, libido sciendi, libido dominandi*. Malheureuse la terre de malédiction, que ces trois fleuves de feu embrasent, plutôt qu'ils n'arrosent. Heureux ceux qui étant sur ces fleuves; n'ont pas plongé, n'ont pas été entraînés, mais immobilement affermais; non pas debout, mais assis dans une assiette basse & sûre, dont ils ne se relevent jamais avant la lumière, mais après s'y être reposés en paix, tendent la main à celui qui les doit relever, pour les faire tenir debout & fermes dans les porches de la sainte Jérusalem, où ils n'auront plus à craindre les attaques de l'orgueil, & qui pleurent cependant, non pas de voir écouler toutes choses périssables.

rejetées par les Editeurs ; & cette copie authentique avait été faite sur l'original de Pascal ; déposé à la Bibliothèque de S. Germain des Prez.

Un homme de lettres , qui les cultive comme une source de consolation , &

„ mais dans le souvenir de leur chere patrie , de
 „ la Jérusalem céleste , après laquelle ils sou-
 „pirent sans cesse dans la longueur de leur exil.

„ La charité n'est pas un précepte figuratif.
 „ Dire que Jésus-Christ , qui est venu ôter
 „ les figures pour mettre la vérité , ne soit venu
 „ que pour mettre la figure de la charité , &
 „ pour en ôter la réalité qui était auparavant :
 „ cela est horrible.

„ La distance infinie des corps aux esprits ,
 „ figure la distance infiniment plus infinie des
 „ esprits à la charité : car elle est surnaturelle.

„ Les faiblesses les plus apparentes , sont des
 „ forces à ceux qui prennent bien les choses ;
 „ par exemple , les deux généalogie de St. Ma-
 „ thieu & de St. Luc ; il est visible que cela n'a
 „ pas été fait de concert. S'il n'y avait qu'une re-
 „ ligion , Dieu serait trop manifeste ; s'il n'y
 „ avait des martyrs , qu'en notre religion ,
 „ de même.

„ Les septante semaines de Daniel sont équi-
 „voques pour le terme du commencement ,
 „ à cause des termes de la prophétie ; & pour le

non comme un moyen de gloire, m'a permis d'y joindre un éloge de Pascal qu'il a fait, il y a quelques années. Cet éloge, auquel j'ai ajouté quelques notes me paraît peindre le génie & le caractère de Pascal, beaucoup mieux que sa vie écrite par Madame Perrier. D'ailleurs il a le mérite, bien rare aujourd'hui de n'être point infecté de l'esprit de parti; & cela était difficile en parlant d'un homme, qui ne peut être indifférent pour aucun parti. Jansenistes, molinistes, croyants, incrédules, tous virent dans Pascal un défenseur, ou un adverfaire.

„ terme de la fin, à cause des diversités des
„ Chronologistes; mais toute cette différence
„ ne va qu'à deux cents ans.

„ Croyez-vous qu'il soit impossible que Dieu
„ soit infini sans parties? Oui. Je veux donc
„ vous faire voir une chose infinie & indivisible.
„ C'est un point, se mouvant par-tout d'une
„ vitesse infinie, car il est en tous lieux, & tout
„ entier dans chaque endroit.

„ Jésus-Christ a été dans une obscurité
„ (selon que le monde appelle obscurité) telle
„ que les Historiens qui n'écrivent que les cho-
„ ses importantes, l'ont à peine apperçu.

L'Auteur de cet éloge trouve quelques défauts dans le style des Provinciales; & il a osé le dire. Il serait injuste de lui en faire un reproche; plus un homme a laissé une réputation imposante, plus il est utile d'avertir les jeunes gens des fautes qui lui sont échappées, & c'est pour les jeunes gens qu'il faut écrire (*). Les hommes du monde ne lisent que pour s'amuser; les gens de lettres cherchent dans les livres des matériaux pour leurs ouvrages. Mais les jeunes gens, dont les opinions ne sont pas encore fixées, dont l'ame se laisse entraîner à toutes les impressions, les jeunes gens qui n'ont point

(*) Vous savez Monsieur, que c'est pour les hommes de tout âge. Qui sait mieux que vous qu'on ne doit cacher la vérité à personne? Il y a d'excellentes plaisanteries sans doute dans les Provinciales & dans Tartufe. Il y a d'admirables traits d'éloquence dans ces deux ouvrages. Mais tout n'est pas parfait. C'est être un sot de souffrir Livie dans Cinna & l'Infante dans le Cid. C'est à vous de chasser les Infantes & les Livies partout où vous les trouverez.

Note du présent Editeur.

encore appris à se défier, ni des livres, ni des hommes, prennent, sans s'en douter, les idées, les sentimens des Auteurs qu'ils lisent. Ainsi les préjugés, une fois consacrés dans les livres classiques, se transmettent de génération en génération.

On lit dans le même éloge de Pascal, que ce pieux Philosophe ne croyait pas qu'on pût trouver, par la raison seule, ni une démonstration de l'existence de Dieu, ni une base solide pour la morale. En relisant ses pensées avec plus d'attention, j'ai vu que cela n'était que trop vrai. J'ai craint d'abord qu'il n'y eût du danger à donner à cette opinion l'appui du nom de Pascal. Mais plusieurs considérations m'ont rassuré.

Il n'y a point dans la philosophie spéculative de dogmes importants, qui n'aient été soutenus & combattus par des hommes également célèbres. Ce fait, qu'on ne peut dissimuler, nous montre que ce n'est point par l'autorité, mais par la raison, que ces questions doivent être décidées, & nous apprend à souffrir avec indulgence, que l'on ne soit pas de notre avis.

D'ailleurs, si l'opinion de Pascal, sur l'existence de Dieu semble favoriser les athées, elle est très défavorable aux déistes, c'est-à-dire, à ceux qui prétendent parvenir, par la raison seule, à la connoissance d'un Dieu, qui veille sur nos actions, & qui, juge d'une justice analogue à la justice humaine, récompense nos vertus, & punit nos crimes. Il semble qu'il faut conclure de-là que l'opinion de Pascal ne peut que servir à la religion. La religion n'a rien à craindre des athées. Leur morale a pour règle l'utilité générale des sociétés, & pour motifs l'intérêt que les hommes ont d'être bons, & l'aversion naturelle de l'homme pour causer de la douleur à son semblable. Cette morale parle trop peu à l'imagination & aux âmes communes, pour devenir jamais populaire. D'ailleurs, on accusera toujours les athées de détruire toute morale, & il leur sera toujours impossible de faire à cette objection une réponse satisfaisante, & sur-tout de mettre cette réponse à la portée du commun des hommes.

La morale des déistes, au contraire, est appuyée sur la même base que celle

de la religion. Ils offrent les mêmes espérances & les mêmes craintes; l'ame y trouve les mêmes consolations; leur système a ce caractère imposant de majesté & de grandeur, auquel l'imagination a tant de peine à résister. Leurs preuves, tirées de l'ordre qui paraît régner dans le monde, sont à la portée de tous les esprits; au lieu que pour sentir la force des objections qui attaquent ces preuves, il faut avoir étudié, & même approfondi les sciences naturelles. Enfin les raisonnements des déistes contre la religion, sont propres à séduire les ames honnêtes & douces; on ne peut pas dire, que, fatigués du joug d'une morale austere, ils cherchent à le secouer; & il n'attaquent les religions exclusives, qu'en parlant de la bonté universelle d'un Dieu; pere de tous les hommes, qui n'a dû parler à tous ses enfants que le même langage.

Une autre raison de croire que ce sont les déistes, & non les athées, qui sont vraiment dangereux pour la religion, c'est qu'il y a eu beaucoup d'athées qui ont prétendu qu'une religion, même fausse,

pouvait être bonne politiquement, & qui en conséquence se sont conduits avec un zèle plus ardent que celui des croyants les plus convaincus; au lieu que jamais déiste n'a marqué le moindre zèle pour ce qu'il a le malheur de regarder comme une superstition.

L'intérêt de la religion est donc surtout de détruire le déisme, de prouver la nécessité d'une révélation, en montrant que la raison seule ne peut élever l'homme à la connaissance de Dieu.

Quant à l'opinion, qu'il est impossible d'établir sur la raison seule une morale solide, il est clair, que si elle est fondée, la croyance d'une révélation devient nécessaire au genre humain, & que l'utilité temporelle des religions en est une conséquence incontestable.

On fait que M. de Voltaire a examiné quelques-unes des pensées de Pascal. J'espère que cet homme illustre me pardonnera d'avoir joint ses réflexions aux pensées critiquées par lui, & que j'ai cru devoir conserver. M. de Voltaire est le premier qui ait osé dire que tout ce que Pascal avait écrit, n'était pas sublime;

On l'a accusé d'envie, & on a fini par convenir qu'il avait raison. Le sort de ce grand Homme a été de devancer son siècle sur tous les points, & de forcer son siècle à le suivre.

Pascal a prétendu que, pourvu que la religion chrétienne ne fût pas impossible, il fallait la croire, & se conduire comme si elle était vraie, parce qu'il y avait peu à gagner, & beaucoup à risquer en ne la croyant pas. Il s'ensuivrait de cet argument, que s'il se trouvait sur la terre cinq ou six religions, qui toutes menaceraient les non-conformistes de peines éternelles, il faudrait les croire & les pratiquer toutes à la fois, ce qui pourrait devenir embarrassant. Cet argument suppose encore qu'on est maître de croire ce qu'on a intérêt de croire, cela n'arrive que trop souvent dans la conduite de la vie; mais il n'en faut pas faire une règle de philosophie. La religion chrétienne a tant d'autres preuves, qu'elle doit en rejeter une, que toutes les religions intolérantes & cruelles peuvent employer avec un égal avantage. Ainsi je n'ai pas craint de placer, à la suite de

ce recueil de Pascal, une réfutation peu connue, qu'on attribue à M. de Fontenelle, & où l'on semble reconnaître sa philosophie & son style.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire. J'ai parlé beaucoup de moi dans cette préface, sans recourir, ni au pluriel, ni à la troisième personne. L'usage de supprimer le *moi*, que l'auteur janséniste a introduit, me paraît plus propre à embarrasser le style, qu'à montrer la modestie de l'Auteur. On ne peut d'ailleurs s'en soupçonner de vanité. Je ne me nomme point; & en parlant de moi, on ne fait pas de moi qui je parle.



ELOGE



ÉLOGE

DE

BLAISE PASCAL.

BLAISE PASCAL naquit à Clermont, en Auvergne, le 9 Juin 1623, d'Etienne Pascal, premier Président de la Cour des aides, & d'Antoinette Bégon.

Etienne Pascal était fort habile en Géométrie, & savait sur la physique tout ce qu'on pouvait savoir de son temps. Il ne voulut pas abandonner à des mains étrangères le soin de l'éducation de son fils. Cette négligence si commune suppose, dans un père, bien de l'indifférence, ou bien de la modestie; mais elle est moins nuisible que l'on ne croit communément. Il est probable qu'un homme, capable de confier à d'autres le soin d'élever son fils, ne l'aurait pas mieux élevé

qu'un étranger. Le jeune Pascal montra dès son enfance les dispositions les plus heureuses, & son pere croyant qu'il seroit plus utile à son pays, en formant un grand homme, qu'en exerçant une charge, vint à Paris, & y vécut dans la retraite jusqu'en 1638, uniquement occupé de l'éducation de son fils, & des nouvelles découvertes de la Géométrie qu'il cultivait en silence, sans même prétendre à la gloire. Lié avec Fermat & Roberval, il s'unit quelquefois avec eux pour combattre Descartes; mais respectant un grand homme persécuté; il ne voulut point mêler sa voix à celle de Voétius, & de ces Ecrivains maintenant oubliés ou méprisés, mais alors écoutés & dangereux, qui ne pardonnaient pas à Descartes le bien que sa philosophie devait faire aux hommes. Etienne Pascal après avoir combattu Descartes, avec honnêteté, voulut devenir son ami; & il le fut jusqu'à la mort de ce grand homme.

Quoiqu'Etienne Pascal eût entièrement renoncé aux affaires, il fut obligé de quitter Paris en 1638. Un de ses amis s'était vu forcé de s'opposer au Cardinal de Richelieu, alors tout puissants, & qui savoit également violer les formes, ou les faire servir à sa vengeance. Cette résistance

de

de l'ami de Pascal fut regardée comme un crime, & punie par la prison. Pascal n'abandonna point un ami malheureux, il osa même attester publiquement son innocence ; il réfuta la basse calomnie qui cherche toujours des crimes à ceux qui sont opprimés. Il alla enfin jusqu'à défendre ceux qui avaient eu le même courage que son ami, & qu'on appelait ses complices. La conduite de Pascal fut présentée au Chancelier Séguier, comme un attentat contre l'autorité : car le mérite modeste & obscur a encore des ennemis : & Pascal, sachant que le plus sûr moyen de suspendre l'activité de la haine, est de soustraire à ses regards l'objet qui l'excite, se retira à la campagne. Il n'y fut pas longtems ; Les vices de Richelieu n'étaient pas sans un mélange de grandeur. Souvent petit & cruel dans les tracasseries de la Cour, & dans ses vengeances particulières ; il avait de la hauteur & de la noblesse dans les affaires publiques.

Il ne vit dans Pascal qu'un homme courageux, mais honnête & simple, dont il n'avait rien à craindre, ni pour sa vanité, ni pour sa place. Il le rappella à Paris, & l'Intendance de Rouen fut le dédommagement de son absence volontaire, & la récompense de ses vertus.

Son fils avait alors retiré de son séjour dans

B

la capitale tous les avantages que le père en avait espérés, & d'ailleurs une ville qui avait produit le grand Corneille, ne pouvait être regardée comme étrangère aux arts.

Le jeune Pascal était déjà célèbre; son père n'avait pas cru qu'il pût être utile de surcharger la tête d'un enfant de mots auxquels il ne peut attacher que des idées fausses, ou incomplètes. Il avait retardé jusqu'à douze ans le moment de commencer l'étude des langues: celles des sciences exactes, pour lesquelles son fils avait une espèce d'instinct, fut renvoyée à une époque encore plus reculée. Etienne Pascal avait éprouvé avec quel empire ces sciences s'emparent de l'esprit; quelle fâcheuse incertitude elles font apercevoir dans toutes les autres; & il craignit que si son fils s'y livrait trop tôt, il n'eût plus dans la suite que du dégoût pour l'étude des langues anciennes, dont la connaissance approfondie était alors regardée comme nécessaire. Ainsi, jusqu'à douze ans, on n'avait presque rien appris au jeune Pascal; & de tous les enfants célèbres, le seul peut-être qui l'ait été à juste titre, a reçu une éducation tardive, ou plutôt n'en a point eu d'autre que son génie.

Etienne Pascal avait écarté de son fils tous les livres de géométrie. Ce jeune homme ne con-

naissait que le nom de cette science, & l'espece de passion qu'avaient pour elle son pere & les savants, parmi lesquels il était élevé. Son pere cédant quelquefois à ses importunités, lui avait donné quelques notions générales; mais on se réservait à lui en apprendre davantage *quand il en serait digne*. Toute l'ambition des enfants est de devenir hommes. Ils ne voient dans les hommes que la supériorité de leurs forces; & ils ne peuvent savoir combien les préjugés & les passions rendent si souvent les hommes plus faibles & plus malheureux que des enfants.

Pour Pascal, devenir homme, c'était devenir géomètre. Tous les moments où il était libre, étaient employés à tâcher de deviner cette science des hommes, dont on lui faisait un mystere; il cherchait à imiter ces lignes & ces figures, qu'il n'avait fait qu'entrevoir. Son pere le surprit dans ce travail, & vit avec étonnement que la figure, que traçait son fils, servait à démontrer la trente-deuxieme proposition d'Euclide. Cet événement a été rapporté par Madame Perrier, sœur de Pascal. Elle a joint à son récit des circonstances qui l'ont fait révoquer en doute. Mais si on examine le fait en lui-même, si on songe qu'il est moins question ici d'une démonstration rigoureuse, que d'une simple observa-

tion , faite (*a*) sur les figures que Pascal avait construites , on verra (*b*) qu'il n'y a plus de prodige.

Qu'on juge des sentiments que dut éprouver à cette vue un pere sensible , qui préférerait les Mathématiques à toutes les autres sciences , & qui voyait le seul objet de ses soins donner une preuve si certaine de sa passion pour les sciences de combinaison , & d'une sagacité singuliere. Dès ce moment l'étude des Mathématiques lui fut permise ; & il y fit des progrès si rapides ,

(*a*) Un enfant qui serait parvenu de lui-même à faire des multiplications de nombres composés , ne l'aurait pu sans faire , pour chaque exemple , des raisonnemens qui , étant généralisés , donneraient les regles de la multiplication algébrique. Cependant on ne pourrait pas dire qu'il eut inventé ces regles. De même Pascal appercevait sur la figure qu'il avait construite , la vérité de la trente-deuxieme proposition d'Euclide , sans avoir une démonstration générale de cette proposition. *Note de l'Auteur.*

(*b*) N'est-ce pas trop dire ? Un génie aussi singulier que Pascal , n'est-il pas lui-même un prodige ? D'ailleurs l'Auteur de l'éloge , qui paraît très-familiarisé avec les idées de la géométrie , n'est peut-être pas assez étonné qu'un enfant soit parvenu sans secours à acquérir ces idées. *Note de l'Auteur.*

que quatre ans après il composa un traité des sections coniques assez supérieur à son âge, pour qu'on crût cet ouvrage digne de la curiosité de Descartes. On mandait à cet homme illustre que plusieurs propositions étaient mieux démontrées que dans Apollonius. Descartes, qui prétendait, avec raison, que de nouvelles questions demandaient une analyse nouvelle, & qui aurait voulu hâter la révolution qu'elle devait opérer, vit, avec peine, qu'on attachait en France quelque prix au mérite d'avoir démontré, avec un peu plus d'élégance, ce qu'Apollonius avait découvert quinze siècles auparavant. D'ailleurs le traité des sections coniques pouvait n'être qu'une compilation que le jeune géomètre aurait faite des leçons de son père & de M. Desargues, & c'est ainsi qu'en jugea Descartes. Il s'obstina à le regarder comme un ouvrage des Maîtres de Pascal, où il lui était impossible de distinguer ce qui appartenait à leur écolier.

Pascal était alors à Rouen, où bientôt il se montra digne de sa réputation par une invention brillante, & ce n'était plus l'ouvrage d'un enfant qui donne des espérances. A dix-neuf ans, il conçut l'idée d'une machine arithmétique, (*) &

(*) *Figuro Monsieur, de qui sont les notes*

la fit exécuter. On fait que les regles d'arithmétique réduisent, à des opérations techniques, tous les calculs de cette science ; & que l'addition, la soustraction & la multiplication des nombres simples, sont les seules opérations qui restent à faire à l'esprit. Mais la simplicité de ces opérations devient elle-même un inconvénient. L'esprit se lasse bientôt de ces opérations tant répétées & si monotones ; elles ne peuvent ni se passer de l'attention de celui qui les fait, ni la captiver. Une machine arithmétique n'a pas les mêmes inconvénients. Toutes les opérations y sont purement techniques, à peu près comme dans la méthode de calculer par les jetons ; & dans celle que M. le Gentil a trouvée, chez les Brame, & par laquelle ils exécutent avec tant de promptitude & de sûreté les calculs les plus compliqués. Avec une de ces machines, le Géomètre, l'Astro-

alphabétiques au bas de vos pages, si elles sont de vous, ou d'un de vos savants amis. Mais je sais que dans les montagnes de Suisse, des Vosges & du Tirol, on a vu des jeunes gens sans éducation construire des machines arithmétiques à peu près semblables.

Second Editeur,

nome, feroient eux-mêmes, avec facilité & sans dégoût, tous leurs calculs numériques; & ils seroient dispensés de recourir à la ressource, moins sûre & plus dispendieuse des Calculateurs subalternes. Ce fut la vue de cette utilité qui arrêta longtems l'esprit de Pascal sur cette idée, & qui engagea Leibniz à s'en occuper après lui, mais les machines arithmétiques, proposées jusqu'ici, sont d'une construction trop compliquée & d'un usage trop embarrassant pour être employées. Il faut attendre leur perfection du tems, & sur-tout de cette énorme complication des calculs numériques, que le progrès de l'Astronomie rationnelle rend inévitable, & qui déjà nous fait sentir le besoin de nouvelles ressources.

Pascal avait éprouvé, dès l'âge de dix-huit ans, les premières atteintes de ces maux, qui le conduisirent au tombeau après plus de vingt ans de souffrances. Il disait que depuis dix-neuf ans, il n'avait passé aucun jour sans souffrir. Cependant son goût pour les sciences était toujours le même; & jusqu'à vingt-cinq ans, ou environ, il y consacra tous les moments de relâche que ses douleurs lui laissaient. Ce fut dans ces intervalles qu'il fit ses expériences célèbres sur la pesanteur de l'air. Elles furent l'occasion de son traité sur l'équilibre des liqueurs; & c'est le premier ou-

vrage *Français* où cette science ait été appuyée sur des principes solides. Galilée avait remarqué que l'eau ne montait pas dans les pompes au-delà de trente-deux pieds, & il en conclut que la force, qui la soutenait à cette hauteur, n'était pas une force indéfinie, telle que l'horreur du vuide des scholastiques, mais qu'elle était déterminée & égale au poids d'une colonne d'eau de trente-deux pieds.

Galilée s'arrêta à cette remarque. Il savait cependant que l'air est pesant, & qu'un ballon rempli d'air, pese davantage, que lorsque cet air en a été chassé.

Toricelli confirma; par de nouvelles expériences, l'observation de l'ascension de l'eau dans les pompes; il prouva que cette force élevait l'eau dans les tuyaux inclinés à la même hauteur perpendiculaire; que le mercure ne montait qu'à vingt-huit pouces, hauteur proportionnelle au rapport des pesanteurs des deux fluides. Le pere Mersenne avait été témoin de ces expériences dans un voyage d'Italie; il en rendit compte à Pascal, & vraisemblablement d'une manière assez vague, puisqu'il ne lui dit pas même que Toricelli en fut l'Auteur. Pascal les répéta de plusieurs façons, ce qui était important dans un tems où ces premières vérités & d'expériences étaient of-

fertes à des hommes remplis de tous les préjugés des Philosophes scholastiques : ces expériences furent publiées en 1647. Alors Pascal attribua la suspension des liqueurs à l'horreur limitée du vuide. Il se préparait même à soutenir la possibilité du vuide contre Descartes, qui avait déjà aperçu que c'était à la pesanteur de l'air qu'était due l'élevation du mercure, & qui même avait indiqué les expériences qu'il fallait faire pour le démontrer. Jamais peut-être l'esprit humain ne fit en si peu de tems d'aussi grands progrès que dans cette époque. Trente ans s'étaient à peine écoulés depuis la mort de Descartes, que déjà Newton avait deviné le secret de la nature qui avait échappé à Descartes, & corrigé les fautes de ce Philosophe. L'histoire même des travaux de Pascal, nous présente une observation, qui prouve à la fois, & combien la marche des sciences fut alors rapide, & combien ceux qui parlent en Juges des sciences qu'ils n'entendent pas, s'exposent à se rendre ridicules. Pascal avait reconnu en 1647 l'horreur du vuide pour une cause naturelle ; cependant lorsque le traité de l'équilibre des liqueurs fut imprimé en 1663, les Editeurs, qui, comme tous les hommes, animés de l'esprit de parti, ne veulent pas reconnaître la moindre imperfection dans leurs Héros, disent dans leur

préface que M. Pascal n'avait garde de foutenir une doctrine aussi absurde que celle de l'existence du vuide. Ils ne pouvaient pas deviner, que vingt ans après seulement (en 1687), l'opinion de l'existence du vuide reparaitrait dans Newton avec une nouvelle force ; enforte que s'il n'y a point de preuve convaincante (a) qu'il existe dans la nature un vuide absolu, du moins est-on trop avancé maintenant pour croire que des raisonnemens métaphysiques puissent en prouver l'impossibilité. Cependant Pascal apprit enfin que Toricelli avait eu la même idée que Descartes sur la cause de la suspension des liqueurs. Il crut alors devoir s'assurer, par des expériences, de la vérité de ces conjectures. Descartes lui avait proposé de porter un barometre au haut d'une montagne, & l'avait assuré que le mercure y ferait sensiblement plus bas que dans la plaine, parce qu'alors la colonne d'air, qui pese sur le mercure, ferait devenue plus courte. Pascal, avant de tenter cette expérience, qui demandait des apprêts

(*) Oserais-je vous demander Monsieur, pour quoi vous n'osez pas affirmer que le vide est prouvé ?

Second Editeur.

considérables , en imagina une non moins convaincante. Près de l'extrémité supérieure d'un barometre simple , dont le haut du tube était fermé avec un bouchon : Pascal avait scellé un tuyau coudé, communiquant, par la partie supérieure de sa plus petite branche avec le haut du barometre ; la plus haute branche était fermée hermétiquement , & le coude était rempli de mercure , qui se tenait de niveau dans les deux branches , tandis que dans le barometre il était élevé de vingt-sept pouces au dessus. Ainsi l'on voyait le mercure de niveau toutes les fois que la colonne d'air pesait , ou ne pesait pas en même tems sur les deux surfaces du mercure ; au lieu que toutes les fois que l'air ne pesait que sur une des deux surfaces , le mercure s'élevait dans l'autre branche au dessus du niveau.

Encouragé par ce succès , Pascal voulut encore essayer dans sa maison , & sur le clocher de St. Jacques du Haut - Pas , l'expérience que Descartes lui avait proposée : il vit qu'elle avait un succès sensible ; alors il se détermina pour achever de lever tous les doutes , à la répéter sur une montagne d'Auvergne , haute de cinq cents toises. Perrier , son beau-frere , l'exécuta d'après ses instructions ; car l'admiration , qu'inspirait le génie de Pascal , avait subjugué toute

la famille ; & il avait fait de tous ses parents des Physiciens & des Savants aussi facilement que dans la fuite il en fit des jansénistes & des dévots. La même expérience réussit à Descartes en Suede , & dès ce moment , la cause de ce grand phénomène fut connue ; une foule d'effets , & de ces effets qui se présentent journellement , dépendait de cette cause. Telle est la résistance qu'on éprouve en ouvrant un soufflet , dont le tuyau est bouché , l'adhérence d'une clé à la levre qui la suçe , la cohésion de deux corps polis que l'on veut séparer ; ainsi cette découverte de la Philosophie nouvelle , qui substituait une cause physique & lumineuse , aux causes obscures & vagues de la Physique ancienne , fut bientôt une connaissance populaire. Bientôt l'ancienne Physique devint susceptible de ridicule , & il fut du bon ton de s'en moquer. C'est peut-être ce qui contribua le plus à hâter en France la décadence des chimeres de l'école , & le triomphe de la bonne Philosophie.

Dans le cours de ses expériences , Pascal eut occasion de marquer l'élasticité de l'air , (a) &

(a) Supposé qu'il y ait un élément élastique, distingué des vapeurs continuellement émanées de la terre,

de voir que cette élasticité tient l'air en équilibre avec le poids dont il est chargé. Un ballon flasque au bas du Puy-de-Dome, reprit en haut toute sa rondeur ; & redesint flasque au bas de la montagne ; un autre ballon, qu'on avait rempli d'air au sommet, s'applatit en descendant.

Pascal observa aussi que les variations du barometre, qui répondaient aux poids de l'atmosphère, avaient quelques rapports avec les changements de tems. Descartes avait eu la même idée. Il avait imaginé le barometre double pour observer ces rapports sur une échelle plus grande. Le barometre devait se tenir plus haut lorsque l'atmosphère était plus pesante. Il était naturel d'imaginer que dans le tems de pluie, l'air est plus pesant. Aussi Pascal trouvait-il, d'après quelques expériences équivoques, que le barometre baissait lorsque l'air était chaud, agité & ferein, & qu'il haussait lorsqu'il était froid, calme & pluvieux.

Et que cet élément soit autre chose que l'atmosphère dans laquelle nous nageons, laquelle est tantôt sèche, tantôt humide Et agit toujours sur les corps.

Second Editeur.

L'erreur était d'autant plus difficile à connaître, qu'on ignorait alors que les variations du barometre prédisent souvent celles du tems, plutôt qu'elles ne les accompagnent.

Nous n'avons garde de faire à Pascal un reproche de cette erreur, nous la rapportons seulement comme une preuve de la lenteur à laquelle sont nécessairement assujettis les progrès des systêmes fondés sur les faits. Cette lenteur est la source de bien des jugemens injustes; ne pouvant suivre la chaîne des progrès insensibles de l'esprit humain au milieu des erreurs de chaque siecle & des inutilités dont chaque âge embarrassé la philosophie, la plupart des hommes méconnaissent la lente circonspection du génie, & n'admirent que les sophistes éloquents & prodiges de promesses (a).

(a) La justice nous oblige d'observer que dans tout ce récit, l'Auteur de l'éloge accorde beaucoup à Descartes, tandis que les Editeurs de Pascal lui ont presque tout refusé. Mais on a rapporté dans cet éloge les faits tels qu'ils résultent des lettres de Descartes, & de sa vie écrite par Baillet.

Les Savants Indiens trouveront sans doute qu'on est ici trop favorable aux deux Philosophes Français, & peut-être auront-ils raison (*).

(*) *Que cette note soit de l'illustre & savant*

A ces expériences sur les fluides , Pascal joignit des recherches profondes sur la théorie de l'équilibre des liqueurs.

Archimede , qui le premier des anciens , traita de la théorie des fluides , n'avait considéré que l'équilibre des solides plongés dans un fluide. Il avait déterminé le poids des corps pesés , dans un fluide plus léger , le degré d'enfoncement , où ils restaient en équilibre dans un fluide plus pesant , la force avec laquelle ils tendaient à s'élever lorsqu'on les avait forcés de s'y plonger tout entiers , & la position qu'ils y prenaient relativement à leur figure.

Stevin , mathématicien Flamand , paraît avoir prouvé le premier , par l'expérience & la théorie , que les fluides pesent dans la direction de leur pesanteur , en raison de leur base & de leur hauteur , & qu'ainsi le cylindre & le cône fluide , qui ont une base & une hauteur égales , pesent également sur cette base.

auteur de l'Eloge ou de son ami , il n'importe. Le fait est que l'académie del cimento fut la premiere dont les membres decouvrirent la plupart de ces verités.

Second Editeur.

Pascal démontra la même vérité dans son ouvrage ; & il employa de même, & l'expérience, & la théorie, dont le concours est si nécessaire, lorsque les sciences ont à combattre à la fois les préjugés du peuple & les erreurs des Savants.

Des deux démonstrations de Pascal, l'une est fondée sur ce principe de mécanique, connu de Toricelli, que si, en supposant un changement dans la position de deux corps liés ensemble, il arrive que leur centre de gravité ne doive pas changer de place, ces deux corps seront en équilibre ; ce principe ne s'applique immédiatement qu'à l'équilibre des fluides, pressés par deux pistons de masses proportionnelles à leurs bases ; il faut donc pour l'appliquer à l'équilibre des fluides en général, les considérer comme divisés en canaux, de figure quelconque, à l'extrémité desquels on suppose que la force des pistons soit appliquée : cette même considération de canaux, de figure quelconque, & supposés en équilibre, a conduit de savants Analystes à déterminer en général les loix de l'équilibre des fluides, que M. d'Alembert a démontrées ensuite d'une manière encore plus directe & moins hypothétique. La seconde démonstration de Pascal est fondée sur l'égalité de

de pression , & il déduit cette égalité de l'incompressibilité des fluides. Dans ce siècle, une Géométrie nouvelle devait apprendre aux Analystes, le moyen de déduire de ce principe les loix générales du mouvement des fluides. Ces recherches sur les fluides furent les derniers efforts de ce génie, à qui la nature n'avait refusé que des organes proportionnés à sa force; ramené sans cesse à lui-même par la douleur, l'étude de l'homme fut la seule à laquelle son esprit, absorbé par la mélancolie, put alors se livrer. Cette mélancolie avait encore été augmentée par un accident singulier. Pascal était allé se promener à quatre chevaux, & sans postillon, comme c'était alors l'usage. En passant sur le pont de Neuilly, qui n'avait pas de garde-fou, les deux premiers chevaux se précipitèrent. Déjà ils entraînaient la voiture dans la Seine; mais heureusement les traits rompirent, & Pascal fut sauvé. Son imagination, qui conservait fortement les impressions qu'elle avait une fois reçues, fut oubliée le reste de sa vie par des terreurs involontaires. On dit que souvent il croyait voir un précipice ouvert à côté de lui. Pascal ne pouvant ni chercher des ressources dans les sciences, ni trouver de repos en lui-même, n'eut plus d'espoir qu'en la religion.

G

Jamais il n'avait cessé de l'aimer ; & elle fut dans ses infirmités sa consolation & son appui.

L'Eglise de France était alors divisée en deux partis. L'un avait pour chefs les Jésuites , & l'autre les hommes de France les plus savants (a). Le premier était tout puissant : l'autre était opprimé. C'était celui que Pascal devait préférer ; les chefs

(a) Dans la grammaire , dans les langues , dans l'histoire ecclésiastique , dans la théologie ; car la France avait alors des hommes bien supérieurs dans les sciences humaines. On aurait dû faire ici une distinction , d'autant plus nécessaire que l'enthousiasme ignorant des Jansénistes , a souvent mis Nicole & Arnauld à côté de Descartes ou de Pascal ; à la vérité dans un siècle où l'on attachait tant de prix à la scholastique , les solitaires de Port - Royal pouvaient être regardés comme de grands hommes ; mais la postérité n'a point confirmé ce jugement. L'Auteur nous paraît trop favorable aux Jansénistes (*).

Premier Editeur , Auteur de l'éloge.

(*) *Il ne faut pas se dissimuler ici que l'Auteur de l'éloge , supérieur aux matières qu'il traite , se donne le plaisir de corriger lui-même dans ses notes ce qu'il a mis de trop fort dans le texte ; cela est rare. Cette méthode n'appartient qu'à un homme passionné pour le vrai.*

Second Editeur.

de ce parti affectaient de mépriser les sciences humaines , tandis qu'ils étaient avides de passer pour y exceller. Pascal y renonce de bonne foi : mais comme il fallait toujours à ce génie ardent & profond de grands objets , & des routes nouvelles ; il se proposa d'établir la vérité de la religion , & de l'appuyer sur une connaissance plus approfondie de la nature humaine. Ce projet , qu'il suivit tout le reste de sa vie , ne fut interrompu que par quelques distractions , & nous leur devons des ouvrages de genres bien différents , les *Provinciales* , le *Triangle arithmétique* & le *Traité de la roulette*.

Le Docteur Antoine Arnaud , fils de celui qui avait dénoncé les Jésuites à la France entière comme des ennemis du Trône , de la morale & de la religion , Arnaud était à la tête des Jansénistes. Tandis que les autres Théologiens se faisaient presque un devoir de conscience d'ignorer les sciences naturelles , & de combattre la philosophie de Descartes , Arnaud avait approfondi (a) les sciences , & s'était montré le disciple de

(a) *Approfondi*, c'est trop fort. Arnaud savait très peu (*) de géométrie , d'astronomie , d'optique ; d'anatomie ; de son tems , les autres sciences naturelles

cette philosophie nouvelle. Sa profonde érudition théologique, une éloquence incorrecte, mais véhémence, abondante quoique diffuse, une réputation de science & de vertu, qui s'était étendue loin des bornes de l'école, un caractère inflexible, une ame qui, née pour les passions, les avait toutes sacrifiées à celles de dominer sur les esprits, & de soutenir contre les Jésuites ce qu'il regardait comme la cause de sa famille, tout cela le rendait l'ennemi le plus redoutable de la Société, elle, résolut de le perdre. Les ouvrages d'Arnaud, sur les querelles du Jansénisme, en furent le prétexte, & la Sorbonne allait le condamner, lorsque ses amis espérèrent arrêter ce

étaient encore au berceau, ou étaient demeurées un secret entre les mains de leurs inventeurs.

Ce qu'Arnaud avait approfondi, c'était la partie systématique de la Philosophie de Descartes, c'est-à-dire, précisément tout ce qui n'en valait rien.

Premier Editeur, Auteur de l'éloge.

(*) *Oui c'est trop fort, mais votre note ne l'est pas trop. Arnaud n'était que disert, Pascal était un génie (ardent) Nicole l'homme le plus médiocre. Descartes eût été le meilleur écolier de Galilée, s'il eût pu étudier sous lui.*

Second Editeur.

Corps par la force de l'opinion publique. Cette espece de Tribunal, qui n'inflige point d'autre supplice, que le ridicule ou le dèshonneur, fait souvent trembler les Tribunaux les plus redoutables; mais pour armer ce Tribunal de l'opinion en faveur du savant, qu'on cherchait à opprimer, il fallait faire entendre à un public frivole ce que c'était que le *pouvoir prochain*, & la *grace suffisante*, qui ne suffisait jamais; il fallait rendre ridicule la querelle suscitée à Arnaud, afin de rendre ses Juges méprisables & ses ennemis odieux. Le projet était excellent. On en chargea Pascal, & ses premiers lettres eurent un succès, qu'on n'aurait pû espérer de l'espece de matiere, qu'il était obligé de traiter. Cependant ces lettres ne produisirent aucun effet. Arnaud fut condamné, malgré la voix publique, par des Moines Docteurs, dont les Jésuites avaient rempli la Sorbonne, soit que cette voix n'eût pas eu le tems de se faire entendre, soit qu'elle ait moins de force sur les Moines que sur les autres hommes. Pascal crut alors devoir consacrer quelques lettres à la vengeance d'Arnaud, mais il connaissait trop le monde pour croire que l'apologie d'un innocent pût intéresser longtems; il savait que la sensibilité des hommes se lasse plutôt que leur malignité;

& la morale des Jésuites lui parut propre à servir d'aliment à cette malignité.

Les rapports des hommes entr'eux sont devenus si compliqués, que souvent il se présente des circonstances où la voix de la conscience ne suffit plus pour les guider, où leurs devoirs semblent se contredire. Dès lors, l'homme ignorant & faible, craignant à la fois Dieu & les remords, voulant être honnête, sans pourtant qu'il lui coûte de trop grands sacrifices, a besoin de guides qui puissent lui montrer ses devoirs & en fixer les limites.

Les scholastiques porterent dans l'examen de ces actions douteuses toute la subtilité de leur philosophie. Au lieu de soutenir cette belle maxime de Zoroastre, *dans le doute abstiens toi* (a), ils

(a) J'ajouterais volontiers à cette maxime : si tu as quelque intérêt à agir, mais si tu n'en as point, agis, de peur que la paresse ou l'indifférence pour le bien, ne soient la cause secrète de ton doute (*).

Premier Editeur, Auteur de l'éloge.

(*) *Votre petit commentaire sur Zoroastre est juste & beau. Dites-moi comment on pu imputer tant d'horribles extravagances à un législateur qui avait dit : dans le doute abstiens toi? Quelle subli-*

prenoient plaisir, pour faire briller la finesse de leur dialectique, à combiner des actions qui eussent toutes les apparences du crime, & ensuite à trouver des principes pour les justifier. Comme le but de leurs travaux était, non de faire haïr le crime, mais de décider si telle action était, ou n'était pas un péché, si elle devait être punie par l'enfer, ou si elle méritait seulement des peines plus légères; ils voulurent tracer, entre le juste & l'injuste, une ligne imperceptible, sans songer que celui qui ne veut s'interdire que ce qui est injuste à la rigueur, est bientôt emporté, par ses passions, bien loin des limites de la morale.

Il paraissait plus aisé de rendre ces Casuistes odieux, que de faire rire à leurs dépens; mais ils avaient discuté si doctement les questions les plus niaises (a) & les plus burlesques, ils avaient don-

mité dans les maximes des bracmanes, de Pithagore leur disciple, de Zaleucus, quelquefois même de Platon! Mais nous avons des casuistes.

Second Editeur.

(a) Par exemple, ils demandent quelle espece de péché il y a à coucher avec le Diable; si le sexe, sous lequel le Diable juge à propos de paraître, change l'espece du péché. Ils répondent que non, mais qu'il y a

né , avec tant de bonhommie des moyens si plaisants , pour trahir la vérité sans mentir , pour imputer à ses ennemis des crimes supposés sans les calomnier , pour les tuer sans être homicide , pour s'approprier le bien d'autrui , sans voler , pour se livrer à tous les raffinements de la débauche , sans manquer au précepte de la chasteté , qu'ils étaient encore plus ridicules que dangereux,

complication ; & ils appellent cette espece *Bestialité*, quoique le Diable ne soit pourtant pas si bête : (*) ainsi lorsque le Diable prend la forme d'une Religieuse , il y a *bestialité*, avec complication d'inceste spirituel. Ils demandent si une Religieuse , qui donne un rendez-vous à son Amant, sur la brèche du Monastere, & qui a la précaution de n'avoir hors du Couvent que la moitié du corps , échappe par ce moyen au crime d'avoir violé la clôture ; si un homme , qui entretiendrait cinq filles , & qui , en reconnaissance de leur services , aurait promis de dire un *Ave Maria* pour chacune , pécherait en accomplissant ce vœu , on en ne l'accomplissant pas , &c.

Tout cela est fort curieux , & sur-tout fort important pour le bonheur de l'humanité. Cependant c'est ce qu'on a appelé longtems , & ce que , dans les écoles, on appelle encore la *Morale*. (*)

(*) *Il ne reste plus qu'à savoir combien on paye de florins par la taxe apostolique pour ces mésalliances.*

Second Editeur.

Le Corps entier des Jésuites n'avait point enseigné toutes ces sottises, mais chaque particulier en avait adopté quelques-unes : heureusement pour le projet de Pascal, que, selon la plupart de ses casuistes, une action que plusieurs Docteurs graves regardaient comme indifférente, pouvait être suivie dans la pratique : de-là, Pascal en conclut, que tous étant des Docteurs graves, il n'y avait pas une seule action justifiée par deux casuistes, qui, selon tous les autres, ne dût être regardée comme permise.

Cette maxime générale devenait par-là un vaste champ pour le ridicule ; & en présentant cette opinion, comme un système adopté par la société des Jésuites, il était aisé de la faire passer pour le résultat d'un projet formé de corrompre le genre humain. Ce probabilisme, qui a causé tant de disputes, contre lequel on s'est élevé avec tant de force, & dont il était si facile d'abuser, devait peut-être son origine à cette observation très simple & très vraie : on ne dispute sur la légitimité des actions, que lorsqu'elles sont presque indifférentes. Ainsi, en permettant ces actions, on tendait moins à détruire la morale qu'à guérir des scrupules, qui, à la vérité, ne produisent pas des crimes, mais qui empêchent d'agir & de vi-

vre. Au reste , quand le probabilisme (a) n'aurait pas été dangereux par lui-même , il le serait devenu par les subtilités des casuistes , qui avaient étendu leurs doutes sur la légitimité de beaucoup d'actions , que le simple bon sens , & la conscience abandonnée à ses mouvements , n'auraient pas hésité à mettre au rang des crimes.

Pascal , en attaquant ces Jésuites , si scandaleux & si fots , (*) eut l'art de placer continuellement

(a) Cette remarque me paraît juste ; si l'on pouvait faire qu'il n'y eût pas de méchants , la morale , qui empêche de faire le mal , serait suffisante ; mais puisque l'on ne peut empêcher qu'il n'y ait des méchants , il faut que les bons agissent ; & toute morale , qui tend à les faire rester dans l'inaction , devient dangereuse pour la société. Voilà pourquoi une morale austère , minutieuse , qui , en détruisent les passions , détruit l'activité , me paraît mauvaise. De tous les Ecrivains Français , du siècle de Louis XIV. la Fontaine est le seul qui ait senti combien les passions pouvaient être utiles. Son instinct a devancé la Philosophie du siècle suivant. Voyez la fable du Philosophe Scythe & du Jardinier. (*)

Premier Editeur , Auteur de l'éloge.

(*) Sots paraît un mot trop hasardé au vulgaire qui croit encor que tout Jésuite était un fripon , mais sots est le mot propre : les habiles , les fins étaient les chefs de l'ordre , Italiens résidents à Ro-

le ridicule à côté du crime, fans que l'horreur, que l'un excite, empêchât jamais de rire de l'autre. Par cet art heureux, de mêler la plaisanterie à l'éloquence, ses lettres devinrent le livre de tous les états, de tous les esprits, de tous les âges. Les Jésuites furent immolés à la risée de tous ceux qui savaient lire.

Toute puissance fondée sur l'opinion est perdue sans ressource, dès l'instant où l'on a pu s'en moquer publiquement, & quelques bonnes plaisanteries peuvent briser les pieds d'argile du colosse le plus effrayant; mais sa chute peut être lente (a). Tel fut l'effet des Provinciales. Si,

me, espions dans toute l'Europe sous le nom de Peres spirituels, confesseurs des rois & des reines depuis qu'on eut pendu le Pere Guignard. La foule des petits Jésuites de college était composée d'écoliers jeunes & vieux argumentants à toute outrance contre Calvinistes, Jansénistes, Rigoristes & Philosophes; bons Grammairiens en latin, ne sachant pas un mot des secrets du Pere général & de son conseil. C'était parmi eux qu'étaient les fots.

Second Editeur,

(a) L'Auteur aurait pu remarquer que les plaisanteries ne font rien contre la vérité. Celles des Cartésiens n'ont

cent ans après la mort de Pascal, les Jésuites ont été chassés de France, & bientôt détruits dans toute l'Europe; c'est dans les lettres de Pascal que leurs ennemis ont appris à les haïr & à les mépriser; & que ceux, qu'animaient des intérêts particuliers, ont cherché un prétexte pour justifier le mal qu'ils voulaient faire aux Jésuites. Lorsque les Provinciales parurent, Descartes étoit le seul qui eût écrit en Français, d'un style à la fois naturel & noble. Pascal joignit au même mérite, celui de la finesse & d'une correction, dont il a été le premier, & pendant longtems l'unique modele. Ce qui est encore plus étonnant, c'est que dans un ouvrage de plaisanterie, sur les matieres théologiques, il n'y ait peut-être pas un seul mot de mauvais goût, excepté le titre, *Lettres à un Provincial*; mais ce titre est l'ouvrage de l'Imprimeur, & Pascal a eu soin d'en avertir (a).

pas empêché la gravitation universelle d'être regardée, par tous les gens instruits, comme une loi de la nature. Celles de Despréaux & de Gui - Patin n'ont point empêché l'usage de l'émétique de s'établir: c'est pour cette raison, que malgré des plaisanteries sans nombre, la religion catholique se soutient toujours dans le même état.

(a) Dans les pensées manuscrites on trouve ce passage, „ Nul ne se dit courtisan que ceux qui ne le sont pas. . .

Si on ofait trouver des défauts au style des *Provinciales*, on lui reprocherait de manquer quelquefois d'élégance & d'harmonie; on pourrait se plaindre de trouver dans le dialogue un trop grand nombre d'expressions familières & proverbiales, qui, maintenant paraissent manquer de noblesse (a). La Cour polie & délicate

» Pédant qu'un pédant : Provincial, qu'un provincial,
 » & je gagerais que c'est l'Imprimeur qui l'a mis au titre
 » des *Lettres au Provincial*. Note de l'Auteur.

(a) Ce jugement paraîtra peut-être trop sévère. Voici cependant quelques passages qui pourraient le justifier.

» Je les viens de quitter sur cette dernière raison pour
 » vous écrire ce récit; par où vous voyez qu'il ne s'agit
 » d'aucun des points suivants, & qu'ils ne sont condam-
 » née de part ni d'autre.

» De sorte qu'il n'y a plus que le mot de *prochain* sans
 » aucun sens qui court risque.

» Mais je vois qu'elle ne fera point d'autre mal que
 » de rendre la Sorbonne moins considérable par ce pro-
 » cédé, qui lui ôtera l'autorité qui lui est si nécessaire
 » en d'autres rencontres.

» Le bon Pere se trouvant aussi empêché de soutenir
 » son opinion, au regard des Justes, qu'au regard des
 » méchants, ne perdit pourtant pas courage.

» Comme je fermis la lettre que je vous ai écrite, je
 » fus visité par M. N*** notre ancien ami; le plus heu-

de Louis XIV ne sentit pas ce défaut, & l'on voit, par beaucoup d'écrits, postérieurs à Pascal,

» reusement du monde pour ma curiosité, car il est très
 » informé des questions du tems; il fait parfaitement
 » le secret des Jésuites, chez qui il est à toute heure, &
 » avec les principaux.

J'ajouterai que quand Pascal, après avoir cité un passage des casuistes Jésuites, demande sérieusement, si ce sont des Chrétiens, ou des Turcs, qui parlent, si leurs textes sont des inspirations de l'Agneau, ou des abominations suggérées par le Dragon; quand après avoir rapporté, je ne sais quelles sottises du Pere le Moine, il s'écrie: *Cette comparaison vous paraît-elle chrétienne dans une bouche qui consacre le corps adorable de Jésus-Christ*; quand il fait un long parallele de *Jésus & du Diable*; quand, pour s'excuser d'avoir plaisanté les Jésuites, il rapporte que *Dieu le pere s'est moqué d'Adam dans le paradis terrestre, & qu'au jour du jugement il plaisantera les damnés, &c.* On est obligé de convenir que ces traits ne sont ni d'assez bon goût, ni d'assez bon sens. Il ne faut pas accuser notre Auteur de manquer de respect à Pascal, en remarquant quelques défauts. Le respect superstitieux, qui ne voit pas les fautes des grands hommes, ou les dissimule, ne peut convenir qu'à des esprits petits & froids. L'enthousiasme, qu'un grand homme inspire à de grandes âmes, ne le leur fait point voir comme parfait, mais comme supérieur à ses défauts.

Premier Editeur, Auteur de l'éloge.

que les Auteurs se plaisaient alors à placer dans leurs ouvrages ces tournures familières, comme un moyen de ne point passer pour pédant, & pour se donner un air cavalier. Depuis on a senti que le style devait être plus élevé & plus soutenu que la conversation, puisque l'Auteur a plus de tems pour écrire, & le Lecteur plus de tems pour juger. La conversation même a pris un ton plus noble, sans cesser d'être naturelle; & c'est peut être encore plus à la nécessité, à l'habitude de bien parler, qu'à l'étude des grands modèles, que nous devons l'avantage d'avoir, à cette époque de notre littérature, un plus grand nombre de gens de lettres qui écrivent avec agrément & avec élégance.

On pourrait dire encore que les plaisanteries de Pascal, perdent une grande partie de leur prix pour les lecteurs, à qui les matières de Théologie sont étrangères; que la crainte d'être accusé d'impiété & de profanation, l'oblige d'émousser ses plaisanteries, & de les resserrer dans un cercle trop étroit; qu'il parle souvent des hérésies des Jésuites sur la grace, avec une chaleur qui ne pouvait échauffer que les Théologiens de son parti; qu'enfin, en attaquant la morale relâchée des Jésuites, & leur acharnement dans les disputes de Jansénisme, il a respecté leur intolérance

& leur fanatisme , & qu'il n'a vengé que les Jansénistes , au lieu de venger le genre humain. Le plus grand défaut des *Provinciales* , c'est d'avoir été écrites par un Janséniste ; & si Pascal l'a été , c'est la faute de son siècle.

Les Jésuites ont reproché aux *Provinciales* quelques infidélités ; mais elles doivent moins être imputées à Pascal qu'aux Théologiens qui lui ont fourni des mémoires. Il se serait fait un scrupule d'en avoir la moindre défiance. Ces taches légers , que quelques corrections eussent fait disparaître , ne méritaient pas le bruit qu'en firent les Jésuites , & ne les rendaient pas innocents. On doit savoir gré sans doute à ceux qui , en examinant l'ouvrage d'un homme de génie , y observent des défauts ; mais ils doivent se souvenir que le soleil , malgré ses taches , a aveuglé les yeux qui les ont découvertes.

Un autre reproche plus grave , c'est que Pascal a présenté comme un système formé par les Jésuites , ce qui n'était qu'un abus de la scholastique , commun aux Jésuites , & aux autres ordres. Peut-être même que dans la pratique , les Jésuites n'en avaient guère plus abusé que les autres ; pourquoi donc donner pour le crime d'un seul Ordre , ce qui était celui de tous ? C'est que quelque fois on va rechercher les crimes oubliés
d'un

d'un coupable insolent & dangereux, tandis qu'on pardonne à ses complices, méprisés ou repentants : c'est que Pascal avait besoin, pour perdre les Jésuites, de ménager les autres Moines, ou même de les attirer dans son parti.

Il y a peut-être, dans cette conduite, plus de politique que de justice rigoureuse, mais c'est ici un de ces cas, où la faiblesse oppose un peu de ruse à la force; & Pascal eût été absous, du moins par les maximes des casuistes Jésuites. D'ailleurs, en relevant la turpitude de tous les scholastiques, ou catholiques, ou réformés, il eût élevé un scandale nuisible à tout le Christianisme; & si le zèle des Jansénistes leur ordonnait de mettre au jour les scandales des Jésuites, la charité leur prescrivait d'étendre un voile sur ceux des autres Ordres.

La fureur des Jésuites éclata de toutes les manières, dont peut éclater la fureur d'une société de Moines.

Pascal fut accablé d'injures grossières, auxquelles il répondit par d'excellentes plaisanteries. On rendit au Jansénistes leurs calomnies, & même avec usure.

L'Auteur des *Provinciales* fut accusé d'hérésie, d'impiété, de sédition : il était peut-être hérétique, mais il n'était ni impie, ni séditieux; & ces

D

accusations, qui pouvaient compromettre sa sûreté, firent dire que les Jésuites suivaient dans la pratique les maximes de leurs Casuistes; enfin, ils portèrent l'aveuglement jusqu'à faire un crime à l'Auteur des *Provinciales*, de ce qu'il avait révélé dans ses lettres, des opinions que l'utilité publique devait ensevelir dans le silence; mais si le livre, où Pascal ne parlait de ces opinions que pour les combattre, & les rendre ridicules, était encore dangereux, combien donc n'étaient pas coupables ces Auteurs, contre qui Pascal s'était élevé, & qui avaient sérieusement soutenu ces mêmes opinions? C'est cependant sur ce prétexte que les Jésuites sollicitèrent la condamnation des *Provinciales* à Rome, & dans ceux des Tribunaux de France, où ils croyaient avoir du crédit. Enfin ces lettres furent condamnées par l'Inquisition de Rome, par le Parlement d'Aix, & le Conseil d'Etat. Un siècle après, Rome a détruit les Jésuites; le Parlement d'Aix, en faisant brûler leurs livres, comme les *Provinciales*, & en chassant les Jésuites, a pris dans ces mêmes *Provinciales* le motif de ses arrêts (a). Exemple inf-

(a) J'aurais désiré, qu'en applaudissant à la destruction des Jésuites, l'Auteur se fut élevé contre l'horrible du-

tructif, & qui montre quelle force a le génie, lorsque dans une nation éclairée, il s'éleve contre une puissance qui ne doit sa force qu'à l'erreur & à l'habitude de la craindre. Rien ne prouve mieux l'utilité des lumieres, & ne donne une espérance mieux fondée, que le tems n'est pas éloigné peut-être, où les erreurs, qui on fait si longtems le malheur des hommes, disparaîtront enfin de la terre (a).

reté avec laquelle on a traité tant d'individus, la plupart innocents du fanatisme & des intrigues de leur Ordre. On a trop oublié qu'ils avaient été des hommes & des citoyens, avant d'être des Jésuites; & l'opération la plus utile à la raison & au bonheur de l'humanité, a été souillée par les emportemens de la vengeance & du fanatisme (*).

(*) *Vous êtes trop bon, Monsieur, il semble qu'on ait fait une St. Barthélemi des Jésuites; il n'y a eu pourtant que frere Malagrida de brulé en Portugal, & le général Ricci de mort en prison à Rome.*

Second Editeur.

(a) Je crains que l'Auteur ne se trompe ici, & que la destruction des Jésuites n'ait plus été l'ouvrage du Janféisme que de la raison. Peut-être le genre humain est-il condamné à être toujours esclave des préjugés, & ne fera-t-il que changer d'erreurs. Cela peut tenir à la pro-

C'est en 1656 que parurent les *Provinciales* ; & les questions proposées à Pascal par Fermat, & discutées dans les lettres de ces deux grands Géometres, avaient produit en 1654 le traité du Triangle arithmétique, ouvrage très court, mais plein d'originalité & de génie.

Les problèmes, dont Pascal y donne la solution, consistent à sommer les nombres naturels, triangulaires, pyramidaux, & à trouver aussi les sommes de leurs quarrés & de toutes leurs puissances. Ces questions, que l'habitude de l'algebre a rendues faciles, & que Fermat a aussi résolues, ont été traitées par Pascal, selon une méthode ingénieuse & singuliere. Il forme des cases dans un triangle équilatéral, en le divisant par des lignes paralleles à chacun de ses deux côtés, & également distantes entr'elles. Il place dans les

digieuse inégalité des esprits, de laquelle il résulte nécessairement, qu'il y aura toujours des opinions que la multitude adoptera sans les entendre (*).

(*) *Qu'aurait dit à cela notre ami Helvétius qui assura que tous les esprits étaient égaux pour dire quelque chose de neuf ; & qui fut condamné par gens graves se mêlants peu des choses d'esprit ?*

Second Editeur.

cases les plus voisines de chaque côté, les nombres constants, & ensuite, successivement dans chaque case de l'intérieur, la somme de tous les nombres écrits dans la suite des cases qui la précédent, depuis le sommet de ce rang, jusqu'au terme correspondant à la case qu'on veut remplir. D'après cette formation, on voit que tous les nombres figurés se trouveront successivement inscrits dans ces cases; & puisque chaque case est déterminée par deux nombres relativement à chaque côté du triangle, un des deux marquera le rang que le nombre figuré occupe dans la suite, à qui il appartient, & l'autre l'ordre qu'occupe cette suite parmi celles des nombres figurés.

Pascal déduit ensuite, de la formation de son triangle, le rapport de chaque nombre, avec celui qui le précède dans les deux rangs qui lui sont supérieurs, chacun par rapport à un des côtés du triangle. Ce rapport une fois trouvé, il applique cette connaissance à la détermination de la somme de chaque suite de nombres figurés, à celle de leurs puissances, à la doctrine des combinaisons, & enfin celle-ci au calcul des probabilités.

Les formules, trouvées par Pascal, conduisent à celles du binôme de Newton, lorsque l'exposant du binôme est positif & entier. Aussi

la découverte de Newton consiste-t-elle principalement à avoir étendu la formule du binome aux exposants négatifs ou fractionnaires, par lesquels Wallis avait appris à exprimer les radicaux & les dénominateurs. Cette considération de Wallis, qui semble d'abord n'être autre chose qu'une manière différente d'écrire ces quantités, a été une des principales causes des grands progrès de l'analyse moderne; & l'on peut même dire, en général, que les découvertes, qui ont paru plus d'une fois changer la face de cette partie des sciences, n'ont presque jamais consisté qu'à imaginer des notions nouvelles, par lesquelles on pût exprimer, sous une manière simple & susceptible d'être soumise au calcul, une classe très étendue de quantités, qu'auparavant on ne pouvait exprimer que par des formules très compliquées. Cette remarque ne doit point diminuer la gloire de Wallis, ni celle de Newton. En effet, si le moyen de déduire des recherches de Pascal, la formule du binome, nous paraît très simple maintenant, il faut observer, qu'indépendamment des progrès de la théorie, l'habitude d'employer l'algèbre a rendu cet instrument d'un usage si simple, qu'il n'y a point de jeune homme qui, après six mois d'étude, ne sache s'en servir avec plus de facilité que Newton ou que Descartes. Pascal

n'a considéré qu'un seul cas du calcul des probabilités ; c'est celui où l'on propose de partager un en jeu donné, lorsque les joueurs veulent cesser de jouer, & que la probabilité de gagner n'est point égale entr'eux.

Les principes que Pascal a employés, reviennent à ceux de Huyghens, qui s'occupait de ce calcul à peu-près dans le même tems, & il me semble que Pascal les appuie sur des fondemens encore moins solides.

S'il était question de donner ici l'histoire de ce calcul, je ferais observer que ces principes ne sont pas incontestables, qu'ils supposent une égalité parfaite entre deux cas essentiellement différens : celui d'un homme qui est sûr de gagner une somme, & celui d'un autre homme qui n'a qu'une petite probabilité de gagner une somme beaucoup plus forte, que, à la vérité, la différence entre l'état de ces deux hommes diminue si on multiplie le nombre des coups où les deux joueurs feraient entr'eux cette convention, enforte que le principe, qui fait regarder semblable l'état des deux joueurs, n'est sur-tout applicable, en aucune maniere, au cas, où le jeu ne pourrait être joué qu'une seule fois. Cette condition rappelle une application singuliere que Pascal fit du calcul des probabilités ; il observa qu'il y avait

une différence infinie entre le fort qui attend les impies, s'il y a des peines éternelles, & le peu qu'ils ont à gagner, s'ils subissent un anéantissement total; & il en conclut qu'il y a un avantage infini à préférer dans sa conduite, l'opinion de l'éternité des peines, pour peu que la probabilité ne soit pas infiniment petite, c'est-à-dire, en langage ordinaire, pourvu qu'elle ne soit pas absurde.

On est étonné que Pascal se soit permis, dans une matière si respectable, un raisonnement qu'il est si aisé de prendre pour une plaisanterie; mais il est plus étrange encore que ses Editeurs aient pu le croire sérieux. Les Jésuites mêmes, qui avaient commencé par en parler comme d'une dérision impie, finirent par la proposer aux incrédules, comme une raison sans réplique. Un des sectateurs, du parti de Pascal, mais qui n'était pas un Pascal, a fait, à cette occasion, un ouvrage curieux. Il y soutient qu'il y a des démonstrations d'un autre ordre que celles de la Géométrie, & plus certaines encore; l'Auteur prétend, par exemple, qu'il est plus sûr de l'existence de la ville de Rome que de cette vérité, deux & deux font quatre.

Pascal, tourmenté par une longue insomnie, se permit d'abrégier l'ennui de ses veilles, en mé-

ditant sur la théorie des Cycloïdes. C'est l'excuse que sa foer donne à cette violation du vœu qu'il avait fait de renoncer aux occupations profanes. Baillet prête à ce travail un motif plus religieux. On croyait alors en France que l'étude des sciences naturelles, & des mathématiques, sur-tout, menait à l'incrédulité; c'était principalement aux Géometres & aux Physiciens, à ces hommes qui doivent être les plus difficiles en preuves, que Pascal avait destiné son ouvrage; & il voulait les prévenir d'avance en sa faveur, & leur montrer que celui qui avait entrepris de les éclairer sur la foi, aurait pu les instruire, même sur les objets de leurs occupations.

Roberval & Descartes, avaient déjà fort avancé la théorie de la Cycloïde, celle de toutes les courbes, après les sections coniques, sur laquelle les Géometres avaient le plus travaillé, & celle, sans exception, qui leur a fourni le plus de vérités curieuses, ou utiles; on fait que la Cycloïde est égale à quatre fois le diamètre de son cercle générateur, & que son aire est triple de celle du même cercle; que tous les solides, & toutes les surfaces courbes, que produit la Cycloïde, les centres de gravité de ses arcs, de son aire, des solides qu'elle engendre, & de leurs surfaces, sont déterminées en supposant la qua-

drature du cercle; on fait que la développée de la Cycloïde, est une Cycloïde égale & semblable; que cette courbe enfin réunit les deux propriétés, d'être la courbe de la plus vite descente, & celle où les oscillations sont isochrones.

Pascal avait écrit d'abord un petit ouvrage latin, intitulé *Historia trochoïdes*: c'est un factum pour Roberval, contre Toricelli & Descartes, plutôt qu'une histoire.

Roberval avait été l'ami de Pascal le père, & son fils était très capable de prévention; il avait à la fois un esprit vif & une ame simple; il crut Roberval sur le compte de Toricelli, comme il avait cru les Solitaires de Port-Royal sur les jésuites. Il serait à désirer qu'on pût excuser, aussi facilement, la conduite de Pascal dans les démêlés avec Wallis & le jésuite Lalouberé. Pascal s'était engagé à donner cent pistoles à chaque Géometre, qui résoudrait, avant le premier Octobre 1657, les problèmes proposés sous le nom de Détouville. Wallis les résolut avant ce terme. Un certificat d'un Notaire d'Oxford le prouvait: & Pascal avait même reçu cette solution avant le jour prescrit; mais Détouville exigeait, dans son programme, que la solution fût remise à un Notaire de Paris, où à M. de Carcavi, dépositaire des cent pistoles;

& c'est uniquement, sur le défaut de cette formalité, que le prix fut refusé à Wallis. Lalouberie, dont la solution avait été trop tardive, ne pouvait prétendre au prix, mais il avait résolu les problèmes proposés : Pascal ne voulut pas en convenir.

Nous avons dit que son projet, en publiant ces problèmes, était de gagner de l'autorité auprès de ce que l'on appelait alors esprits forts (a). Sans doute il crut que pour l'intérêt de la

(a) C'est le nom, que dans le siècle dernier, on donnait à ceux qui ne croyaient pas la religion chrétienne, comme si c'était là une preuve de force d'esprit. Ce mot devenu de mauvais goût ; les noms de libertins, d'incrédules, de matérialistes, de déistes, d'athées, ont passé rapidement, & on s'est arrêté à celui de philosophes, ou d'encyclopédistes, dont l'un signifie ami de la vérité, & l'autre coopérateur de l'encyclopédie ; ces mots dureront plus longtems, parce que, les rendant ainsi synonymes d'incrédules, on peut espérer de trouver le moyen de nuire aux véritables Philosophes, & aux Savants célèbres qui ont travaillé à l'encyclopédie. (*)

(*) Il faut toujours en France persécuter quelqu'un, tantôt c'est Vanini à qui on fait accroire qu'il est sorcier & athée parce qu'on a trouvé chez

bonne cause, il ne fallait pas qu'un Jésuite partageât sa gloire. Quelques fautes de copiste, que Laloubere avait laissées dans le manuscrit envoyé à Pascal, furent le prétexte de cette injustice. Pascal, dans les écrits qu'il publia à ce sujet, eut encore, comme dans les autres querelles avec les Jésuites, le secret d'être plaisant, & d'avoir le public pour lui. Peut-être Pascal s'imaginait-il n'avoir été que juste envers Laloubere, & qu'il haïssait trop les Jésuites, pour imaginer qu'il pût y avoir chez eux de bons Géometres. Il ferait cruel d'être obligé de soup-

lui un crapaud dans une bouteille; tantot c'est un nommé Toussaint auteur d'un très plat livre sur les mœurs qu'on a la sottise de trouver hardi. C'est dans un autre pays une société de francs-maçons, gens dangereux qui portent un tablier a table. Il n'y a pas encor longtems qu'on pendait en Espagne un Juif entre deux chiens; en France on tient Arnaud en exil pour la grace triomphante, & Fénelon pour l'amour pur. Autrefois on voulut faire bruler à Paris comme ayant fait pacte avec le Diable les premiers imprimeurs qui apportèrent des livres.

Second Editeur.

çonner Pascal de mauvaife foi ; difons plutôt qu'il fe laiffa entraîner à l'efprit de parti , feule tache qu'il faille reconnaître dans cet Homme célèbre , & qu'on doit pardonner , fur-tout dans un fiecle où la raifon réduite à quelques difciples ifolés & cachés , n'avait point encore de parti. Pour ce qui regarde Wallis , comme il n'était point queftion de gloire , mais d'intérêt , il eft impoffible qu'un motif fi bas , pût animer un homme qui avait diffipé fa fortune en aumônes. Mais ce défi de Détouville avait été une efpece de bravade , adreffée aux ennemis des Janféniftes , encore plus qu'aux Géometres. L'honneur de ce parti demandait que l'Auteur des *Provinciales* n'eût pas de rivaux dans les sciences , & fur-tout qu'il n'eût pas un hérétique pour rival. Or , quand l'intérêt d'une fecte eft compromis , on ne peut plus compter fur la juftice de perfonne.

Pascal ne furvécut que trois ans à l'impreflion du traité de *la Roulette*. Il y avait vingt ans que la vie n'était pour lui qu'un fupplice ; on trouva , fur des feuilles volantes , le peu qu'il avait pu ramaffer des matériaux de fon grand ouvrage , quelques penfées fur la méthode géométrique , & des notes informes , qui paraiffaient avoir été faites dans le tems de la compo-

sition des *Provinciales*. Il y a dans ces notes une pensée d'une vérité frappante à l'occasion de cette persécution, qui, suscitée par les Jésuites contre les solitaires de Port-Royal, attira à ses Auteurs la haine de tous ceux qui cultivent les lettres, de ces hommes chez qui les générations futures vont apprendre ce qu'elles doivent penser, & qui, par-là, deviennent bientôt les maîtres de l'opinion. *Ils sont bien peu politiques en persécutant Port-Royal, dit Pascal; chacun des Solitaires, une fois dispersés, osera dire ce que la crainte de causer la ruine de Port-Royal l'obligeait de dissimuler.* Que ceux qui se croient intéressés à mettre des bornes à la liberté de penser, apprennent de cette réflexion, que le seul moyen qui leur puisse réussir, est de protéger les sociétés savantes, & de laisser à ces sociétés assez de liberté pour que ceux, de qui le génie est à craindre, puissent désirer d'y occuper une place.

Je m'arrêterai peu aux pensées sur la méthode de démontrer; selon Pascal que hors de la Géométrie, il n'y a point de véritables démonstrations. En cherchant ce qui donne à la Géométrie cet avantage, on voit qu'elle n'emploie aucun terme qu'elle ne l'ait défini, que jamais le sens de ce terme ne varie, & qu'ainsi on peut dans chaque proposition, en substituant à chaque terme sa dé-

inition , parvenir à des propositions évidentes par elles-mêmes & à des notions simples, qu'il ne faut plus ni prouver , ni définir. Sans cela on tomberait dans une fausse subtilité, qui deviendrait une nouvelle source d'erreurs. Cette méthode est applicable aux sciences même de faits ; parce qu'alors une propriété donnée par l'expérience, ou un fait observé, y tient lieu des notions simples, des propositions évidentes par elles-mêmes qui ne doivent plus être ni définies, ni prouvées.

Si l'application de cette méthode est facile dans presque toutes les sciences naturelles , elle devient difficile dans les sciences morales , parce que la plupart des termes de celles-ci sont employés dans l'usage ordinaire avec un sens vague & confus, & qu'il faut, après en avoir fixé le sens, veiller toujours à ce qu'il n'arrive jamais de les employer dans le sens vulgaire. Mais il est tems de venir à ce qui a mérité à Pascal le nom de Philosophe & augmenté encore la réputation de l'Ecrivain des *Provinciales* , je veux dire à ses *pensées sur l'homme*.

Pascal croyait que les preuves de l'existence de Dieu , tirées des considérations métaphysiques, ne donnent de l'être suprême qu'une connaissance inutile à la morale. Il croyait que les preu-

ves qu'on déduit de l'ordre du monde, quelque imposantes qu'elles soient par elles-mêmes, quelque force qu'elles aient sur les bons esprits, ne sont pas suffisantes contre des athées endurcis, qui peuvent y opposer avec quelque avantage & le désordre apparent du monde, & ces phénomènes, dont l'ordre, ou le désordre nous échappe, & dont le nombre est immense eu égard au petit nombre d'objets dans lesquels l'ordre a pu nous frapper. Pascal ne se flattait pas de pouvoir résoudre ces difficultés; & l'eût-il pu? il ne s'en fût pas occupé: ce n'aurait été que livrer aux disputes des gens instruits & des Philosophes, une vérité dont la croyance est nécessaire à tous les hommes. Il crut donc qu'il fallait chercher des preuves d'un autre genre; & il pensait de même sur les preuves historiques de la Religion Chrétienne. Il restait toujours, selon lui, des objections assez fortes pour rendre impossible la conviction de tout homme dont le cœur ne sentirait pas qu'il a besoin d'un Dieu.

C'est dans la connaissance de l'homme qu'on doit trouver ces preuves palpables & qui doivent parler au cœur de tous les hommes. Pascal s'était souvent plaint, dans ses profondes spéculations géométriques, de ne pouvoir faire partager à personne l'intérêt qu'elles lui inspiraient.

Quand

Quand il se mit à étudier l'homme, il trouva, qu'il y avait encore plus de gens qui étudiaient la Géométrie, qu'il n'y en avait qui s'étudiaient eux-mêmes. Il fut aisé à Pascal de prouver combien l'homme est faible & corrompu ; peut-être il eût été plus philosophique de chercher comment il l'est devenu, puisque c'est le seul moyen d'apprendre ce qui pourrait le corriger. Mais Pascal attendait tout de la religion, & il ne voulait que bien convaincre les hommes de leur faiblesse & sur-tout, la leur faire fortement sentir. Selon Pascal, l'homme est tellement soumis à l'empire de l'habitude, que ce qu'on nomme nature, n'est peut-être *qu'une première coutume.*

L'homme est faible & vain à la fois, parce que sa faiblesse lui faisant éprouver à chaque instant le besoin qu'il a des autres, il veut leur donner une opinion de sa force : toutes les folies, toutes les inconséquences qu'on lui reproche, sont les conséquences nécessaires de sa faiblesse ou de sa vanité : les marques extérieures de respect sont toujours, en dernier ressort un hommage que la faiblesse rend à la force, ou réelle ou imaginaire ; & moins elle est réelle, plus elle attache de prix aux marques extérieures, plus elle se distingue par des ornements ou des cérémonies. Ainsi *les Magistrats de Jus-*

E

tice, les Médecins, les Docteurs qui doivent la vénération publique non à leurs connaissances réelles, mais à l'opinion qu'on en a; ainsi toutes les puissances qui ne doivent qu'aux erreurs de l'imagination l'idée qu'on a de leurs forces, sont jalouses à l'excès de leurs étiquettes & de leurs ornements; tandis que la milice les dédaigne parce qu'elle sent combien sa force est réelle.

Si l'opinion, c'est-à-dire la croyance de la multitude, est la Reine du monde, c'est parce qu'elle dirige la force qui réside dans le plus grand nombre: Comme la mode fait l'agrément, aussi fait-elle la justice. La justice change selon les pays. Ce qui est juste sur le bord d'un fleuve est injuste de l'autre côté; & cette instabilité est encore un effet de la faiblesse humaine, car il fallait que la justice fût unie à la force pour conserver la paix qui est le souverain bien. On sait facilement où est la force, l'on ignore où est la justice, & il est plus aisé de faire dire que ce qui plaît à la force est justice, que d'assujettir la force à céder à la justice. La justice n'a donc été chez les différentes nations que l'expression de la volonté du plus fort. Ainsi il ne faut pas dire au peuple que ses lois sont injustes; car il est quelquefois nécessaire de le tromper; il ne faut pas même lui dire qu'il doit obéir aux lois, parce qu'elles sont jus-

tes ; il n'aurait qu'à vouloir les examiner : il faut lui dire qu'il doit leur obéir parce qu'elles sont établies ; car il faut surtout éviter les séditions. Ainsi le sage doit parler comme le peuple , en conservant cependant *une pensée de derrière*. (*)

Si l'homme soumis de toutes parts à l'empire de la force , rentre ensuite en lui-même , il y trouve d'autres preuves de sa faiblesse ; s'applaudira-t-il d'avoir fait le destin des Etats ? *Un grain de sable placé dans l'uretère de Cromwel a décidé du sort de l'Europe , & si le nez de Cléopâtre eût été plus court , la face de la terre eût été changée.* S'enorgueillira-t-il de la force son esprit ? Le bourdonnement d'une mouche l'empêche de penser. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité , *chassez cet insecte importun , qui trouble cette puissante intelligence , qui gouverne les villes & les royaumes.* Sera-ce de la connaissance de la vérité ? Placé entre deux infinis en grandeur & en petitesse , & tous deux également incompréhensibles , ne trouvant qu'ignorance à chaque

E 2

(*) *Ces décisions de Pascal sont étonnantes ; & la pensée de derrière semble plus d'un Jésuite que de Pascal. On en parlera ailleurs.*

Second Editeur.

pas qu'il veut faire dans l'étude de la nature ; entouré par-tout ailleurs d'obscurité & de contradictions, il ne reste donc à l'homme de science réelle que la Géométrie ; & dans cette science même, il voit devant lui une immensité de vérités que jamais la race humaine ne peut épuiser quelle que soit sa durée ; & derrière lui, des principes qui le ramènent à une métaphysique impénétrable. Cependant loin d'être abattu sous tant de faiblesse ; cet être misérable semble sentir, que ce n'est point là son état naturel ; il cherche à en imposer à ses semblables, par une fausse idée de sa force, & à se rendre maître, par l'opinion, de la force réunie de plusieurs. Il cherche à s'en imposer en s'efforçant de se distraire de lui-même ; de-là naissent en lui l'amour des plaisirs & la vanité ; tout son bonheur, toute sa force se fondent sur l'erreur, & c'est la source de cette haine contre la vérité, fruit nécessaire de l'amour propre.

Nous ne pouvons souffrir le bien qu'on nous fait en nous avertissant de nos défauts. Aussi la société n'est-elle qu'un commerce de fausseté & de dissimulation. *On se brouillerait avec son meilleur ami, si on savait ce qu'il pense de nous, ou ce qu'il en dit, lorsqu'il en parle sans prévention ; & il n'y aurait pas quatre amis dans le monde, si*

tous les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres.

Plaignons Pascal d'avoir assez peu senti l'amitié pour croire qu'on peut juger son ami sans prévention, & de n'avoir connu des erreurs des hommes, que celles qui les divisent, & non celles qui font qu'ils s'aiment davantage. Les éditeurs n'ont point imprimé la pensée que nous venons de citer; elle aurait donné une trop mauvaise idée des amis de Pascal. (*)

Ce mépris profond que Pascal sentait si fortement pour la bassesse & la fausseté humaine, il voulait l'inspirer à l'homme pour l'homme même. C'est là ce qu'il voulait opposer au sentiment que l'homme a de sa grandeur. En montrant ainsi dans un contraste effrayant tant de grandeur avec tant de bassesse, en faisant observer que l'ordre des sociétés n'est fondé que sur notre faiblesse & sur nos vices, que nos découvertes sublimes dans les sciences nous ont laissé toute notre méchanceté, que nos actions les plus

E 3

(*) *On sent en lisant ces lignes qu'on aimerait mieux avoir pour ami l'auteur de l'éloge de Pascal, que Pascal lui-même.*

Second Editeur.

sublimes font corrompues par le désir qu'elles soient connues, que le sentiment du juste & de l'injuste si général & si prompt, n'en est que plus propre à nous égarer & ne peut être assujetti par la raison à une regle invariable & solide; Pascal espérait faire sentir à l'homme qu'il est sous la main d'un être tout puissant qui l'a créé pour un état de grandeur, mais qui le punit; & lorsque sentant le poids de cette main toute puissante, notre ame accablée de l'idée de la grandeur de son Dieu, & de sa propre faiblesse, aurait cherché avec crainte & avec amour, dans le sein de ce Dieu, des connaissances & des consolations que la nature n'avait pu lui donner, alors Pascal lui aurait présenté la religion chrétienne, dont elle aurait embrassé avec ardeur l'économie toute miraculeuse & les consolations surnaturelles.

¶ Tel était le projet de Pascal; son ouvrage devait être également éloigné de la méthode sèche & fatigante de Charron & de la liberté de Montaigne plus propre à délasser l'esprit & à l'inviter à chercher en lui-même les vérités qu'on lui indique, qu'à le forcer à croire une vérité dont on veut le convaincre. Le style devait être celui de la pensée de Pascal, *la nature qui seule est bonne*, disait-il, *est tout à fait familière* ☽

commune, & l'on peut juger par ce qui nous reste de ses pensées que le style de son ouvrage eût été conforme à cette règle. Les pensées énergiques & fortes y sont exprimées par des mots communs ; & ce qui blesserait dans un homme, qui aurait moins de génie & de goût, devient dans Pascal, piquant & sublime. Il n'a pas songé à l'harmonie, mais ses phrases ont une gravité & quelquefois même, une espèce d'aspérité convenable à l'austérité de son sujet. Jamais on a démêlé, avec plus de finesse, tous les détails de la corruption & de la vanité. Jamais on n'a pu fouiller avec tant de profondeur dans le cœur de l'homme, & jamais un mépris plus froid & mieux exprimé, n'a montré la supériorité du génie qui a pu pénétrer sa propre misère.

Ces pensées n'ont pas été toutes imprimées. Les amis de Pascal en ont fait un choix dirigé malheureusement par les vues étroites de l'esprit de parti. Il serait à désirer qu'on en fit une nouvelle édition où l'on imprimerait plusieurs de ces pensées qui ont été supprimées soit par une fausse délicatesse pour la mémoire de Pascal, soit par politique; mais il faudrait en retrancher un plus grand nombre, que les dévots éditeurs ont publiées, tout indignes qu'elles sont de Pascal.

S'il m'était permis de hasarder mon opinion sur le projet de cet homme célèbre, je dirais que ce projet me paraît digne de son génie. Persuadé de la vérité de la religion chrétienne, son but était moins de la prouver, que de la faire croire. Il ne faisait pas à la nature humaine l'honneur de penser que dans les sciences morales, où l'intérêt, les passions, l'amour de la vertu même, se mêlent à nos jugements & les corrompent, on pût attendre de la raison seule la chute des erreurs; il croyait que dans les sciences naturelles même, la vérité ne triomphe qu'avec une lenteur extrême, lorsque les causes morales n'en accélèrent point les progrès. (a)

Ainsi Pascal, convaincu que les vérités mora-

(a) Pascal a dit, lui-même, qu'il n'y a de véritables démonstrations qu'en Géométrie: donc dans toutes les autres sciences, il restera toujours un fondement au doute; donc on ne peut jamais être sûr de convaincre; toutes les fois que le doute favorisera nos passions, nos erreurs, ou seulement notre paresse. Voilà pourquoi ceux qui veulent influer sur les opinions des hommes, sur la morale, la politique, &c. doivent imiter Pascal; Montesquieu, Voltaire, & disposer ceux à qui ils présentent la vérité, à se passionner pour elle. Il faut séduire les hommes pour les rendre raisonnables.

les ne germent que dans une terre bien préparée, crut qu'il fallait n'offrir qu'à l'homme effrayé de sa faiblesse & tourmenté des terreurs de l'avenir, ces preuves de la vérité du Christianisme; selon lui, des esprits plus calmes n'en seraient frappés, que trop faiblement; peut-être même ils négligeraient, ou dédaigneraient de les examiner. (b)

Cette méthode d'aller à la raison, en ébranlant d'abord l'imagination, n'a qu'un inconvénient, terrible à la vérité, c'est que l'homme intimidé qui cherche un appui dans la religion, doit naturellement se jeter dans les bras de celle dont l'habitude de son enfance lui cache les

(b) Ceux qui aiment la religion, doivent bien regretter que Pascal n'ait pas rempli son projet. Les nombreux Apologistes, que la religion chrétienne a eus dans ce siècle, comptant sur la bonté de leur cause, ont trop négligé les moyens humains. En vain un livre contient-il les raisonnements les plus forts; pour qu'il soit utile, il faut qu'on le puisse lire. Pourquoi s'obstiner à combattre les idées de tolérance, d'humanité, de bienfaisance universelle, qui sont dans le cœur de tous les gens de bien? Pourquoi affecter tant de mépris pour ces sciences physiques, qui ont donné à l'homme tant de ressources à opposer aux rigueurs de la nature?

Pascal méprisait les sciences, mais les successeurs de

absurdités & les inconséquences; aussi cette méthode est-elle sur-tout propre à raffermir en général les hommes dans leur religion fautive ou vraie. Mais le but principal de Pascal était de ramener au Christianisme les incrédules élevés dans son sein, & il suffirait de leur faire sentir vivement les horreurs du doute & la paix qui accompagne une foi soumise, afin que fatigués de leur incertitude, ils se rendissent moins difficiles sur les preuves de la religion chrétienne. D'ailleurs le Christianisme doit à ses nombreux ennemis & à la supériorité de lumières qui regne dans les pays chrétiens, l'avantage d'être la seule religion qui puisse parler de ses preuves. Les autres regnent sur des peuples abru-

Pascal ont-ils le même droit que lui? Sur-tout il ne fallait pas dire que l'amour des sciences naturelles est un indice d'irréligion; cette assertion, injurieuse à la religion même, est combattue par de grands exemples, que ceux qui osent la faire, sont eux-mêmes obligés de respecter.

La première chaire de physique expérimentale, établie en France, est due en grande partie aux soins de Mr. le Cardinal de Rochecouart; & l'estime qu'il fait des sciences naturelles, a seule empêché l'étude de la physique d'être abolie dans le Collège de sa ville épiscopale. Il n'y a qu'un seul Collège en France

tis & crédules , & leurs ministres n'ont jamais connu d'autre maniere de raisonner que de menacer au nom du Ciel, d'ordonner des pratiques & d'inventer des miracles : ainsi l'homme convaincu du besoin d'une religion , & qui cherche la véritable , sera plus naturellement porté vers celle dont les sectateurs ont daigné raisonner. Enfin Pascal fortement convaincu de sa religion , croyait que pour la faire embrasser à l'univers , il suffirait d'inspirer aux hommes le desir violent & durable de n'être point trompés sur cet objet.

Un tel ouvrage , écrit avec une éloquence forte & passionnée , eût été sans doute utile au Christianisme ; il eût encore servi à rendre en général les hommes religieux. Cela même devait

où les jeunes gens puissent recevoir une éducation raisonnable , où ils n'apprennent que ce qu'il est utile de savoir ; & ce College est l'ouvrage de Mr. l'Evêque de Rodez. Il ne fallait pas se fatiguer à prouver que les plus grands hommes de ce siècle , sont ennemis du Christianisme : ce peut être un bon moyen de leur nuire , mais sûrement c'est une fort mauvaise preuve de la vérité de la religion. Enfin , il fallait ne jamais permettre que la cause de Dieu fût défendue par des échappés de Bicêtre , & que succédât à Pascal.

Premier Editeur , Auteur de l'éloge.

être un grand avantage aux yeux d'un Philosophe qui ne voyait dans la morale humaine aucune base fixe sur laquelle on pût appuyer la distinction du juste, ou de l'injuste. (*)

La nature de l'ouvrage que Pascal méditait, la réputation de sainteté unie à celle du génie, l'adoration d'un parti, les clameurs de l'autre, tout inspira pour ces pensées une sorte de culte ; & lorsqu'un homme célèbre, rival digne de Pascal, comme Philosophe & comme écrivain, & aussi grand poète que Pascal avait été grand Géometre, osa attaquer quelques-unes des pensées, & avoir presque toujours raison, on regarda cette entreprise, comme un sacrilège. Il faut pourtant oser le dire : quoiqu'en général, le tableau que Pascal a fait de l'homme, soit aussi vrai qu'il est fortement tracé, cependant dans ces pensées jettées au hasard & que Pascal devait revoir, il lui en est échappé beaucoup de fausses. D'ailleurs, si Pascal a toujours raison lorsqu'il peint la corruption des hommes, il cesse de l'avoir lorsqu'il regarde cette corrup-

(*)..... *Rigida virtutis amator quære quid est virtus & posce exemplar honesti.*

Second Editeur.

tion comme générale, & sur-tout comme naturelle & incurable. Des Philosophes plus doux, peut-être plus raisonnables, ne voient dans l'homme qu'un être faible & sensible, plutôt bon que méchant; puisque les maux d'autrui font des maux pour lui lorsqu'il est sans passions & sans intérêt. De longues erreurs l'ont abruti & corrompu; les maux qu'elles ont accumulés sur lui, l'ont rendu méchant; mais on ne doit pas désespérer trop tôt de lui rendre, en l'éclairant, le courage de devenir meilleur & plus heureux. (a)

(a) Espérons donc; mais j'ai peur que l'Auteur ne se trompe encore ici. Je suis mal; mais pour être mieux, il faudrait commencer par me mettre plus mal encore, & ce mieux est-il donc si sûr? Voilà ce que peuvent se dire tous les hommes. Voilà ce qui retient dans l'avilissement & la misère, ceux mêmes qui osent envisager les moyens d'en sortir.

Sans doute l'homme souffre quand il voit souffrir un autre homme; mais que peut produire ce sentiment affaibli par l'habitude, par la dissipation, depuis que, dans nos grandes sociétés, les hommes sont devenus des machines, dont on calcule le produit, & que nous ayons trouvé l'art infernal de composer nos plaisirs des larmes & des souffrances de nos semblables?

Premier Educateur, Auteur de l'éloge.

Nous avons une vie de Pascal écrite par sa sœur : on y chercherait envain les mots profonds ou fins qui devaient échapper souvent à l'Auteur des *Provinciales* & des *Pensées* ; on y trouvera encore moins le caractère de cet homme illustre ; cette vie est l'ouvrage d'une dévote Janséniste , plus occupée de prouver que son frere était un saint , que de faire connaître un grand homme.

Il paraît qu'il était peu sensible ; du moins sa sœur admire ce parfait détachement de tout lien profane , qui rendait son frere indifférent aux soins qu'elle lui prodiguait pendant sa longue & cruelle maladie. Il ne pleura point la mort de sa sœur , religieuse de Port-Royal , qui avait terminé une vie sainte par une fin digne de sa vie. On a de lui une lettre de consolation sur la mort de son pere , adressée sans doute à quelqu'une de ses sœurs ; & cette lettre , est plutôt un sermon , que l'épanchement d'une ame abattue par une perte si grande & si irréparable. On est si étonné , en lisant cette lettre , que sur un sujet qui lui offrait tant de réflexions touchantes ou profondes , Pascal ait pu trouver tant d'idées mystiques qu'il assure modestement être bien supérieures à tout ce que Sénèque , ou Epictete ont dit sur la mort.

Cependant un héros ou un Philosophe, dans le malheur, peuvent lire Sénèque avec fruit : & Pascal ne peut apprendre à mourir qu'à des religieuses. (a)

Pascal était bien éloigné de cette haine pour la vérité qu'il reprochait si fortement à la vanité & à la faiblesse humaine. Il souffrait sans peine qu'on l'avertit de ses défauts & de ses fautes ; douceur au reste qui n'est jamais bien méritoire dans ceux qui ont de petits défauts & de grandes qualités.

C'est à lui que les Jansénistes ont dû l'usage de ne jamais parler de foi qu'à la troisième personne & de substituer par-tout, *l'on* au *moi* ; comme s'il n'y avait pas bien plus de véritable modestie à parler de foi avec simplicité, qu'à chercher des tournures pour avoir l'air de n'en point parler. C'était sur-tout à la vanité des Au-

(a) Il y a plus de rapport entre la manière dont Pascal considérait la mort, & les idées des Stoïciens, que lui-même ne le croyait peut-être ; selon lui la mort nous réunit à Jésus-Christ ; selon les Stoïciens elle nous réunit à l'ame du monde. C'est au fond la même idée ; mais quelle différence dans les conséquences qu'ils en tirent !

Auteur de l'éloge.

teurs que Pascal imposait cette loi, il ne pouvait souffrir qu'on dit *mon discours, mon livre*; & il disait assez plaisamment à ce sujet : *que ne disent-ils notre discours, notre livre, vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur ?* Il portait dans son cœur le sentiment de l'égalité primitive de tous les hommes aux yeux de la nature & de la religion. Il ne pouvait se résoudre à exiger de ses domestiques, ces services qui semblent dégrader l'homme, quand c'est la vanité qui les exige & non la faiblesse qui les demande. Il ne voulait pas employer en superfluités un bien auquel les pauvres privés du nécessaire avaient selon lui un droit plus sacré que celui de la propriété. Telle fut, à la fin de sa vie, la source de cette fantaisie respectable, d'avoir dans son appartement un pauvre à qui il eût voulu qu'on rendit les mêmes soins qu'à lui-même (a). Peu de jours
avant

(a) Madame Perrier prétend que le projet de Pascal, s'il avait pu guérir, était de se consacrer tout entier au service des pauvres. Il est douteux que Pascal eût été un bon garde-malade; & il ne l'est pas qu'il eût pu faire de sa vie un usage plus utile à l'humanité. Les Scieurs de pierre sont plus nécessaires que les Architectes;

avant sa mort, l'enfant d'un homme qu'il logeait chez lui par humanité, fut attaqué de la petite vérole. Il fallait que l'un ou l'autre fût transporté, parce que Pascal avait besoin du secours de sa sœur qui eût craint pour ses enfants la contagion de la petite vérole. Une opinion bien ou mal fondée faisait regarder ce transport, comme dangereux pour l'enfant; Pascal voulut donc avoir la préférence & il sortit de chez lui, quoique malade lui-même, & épuisé par de longues douleurs. Il jugea entre cet enfant & lui, comme un homme qui ne voyait pas de différence entre des hommes tous enfants d'un même pere.

tes; mais ce n'est pas une raison pour que Vitruve passe sa vie à scier des pierres.

La véritable vertu consiste, à faire de toutes ses facultés, l'emploi dont il résultera le plus de bien pour les hommes. Il est des vertus pour tous les degrés d'esprit, comme il en est pour tous les états. La vertu d'un homme de génie ne doit pas plus être celle d'une Sœur d'Hôpital, que la vertu d'un Roi ne doit être la vertu d'un Moine; & T..... se fût rendu aussi coupable en refusant d'administrer un grand Empire, que tant d'autres ont pu l'être en ne refusant pas.

Auteur de l'éloge.

F

Le caractère naturellement vif & impatient de Pascal avait été aigri par la douleur & par une mélancolie qui altérait même sa raison. Mais ces écarts étaient courts & il se hâtait de les réparer par son repentir & ses excuses. Les derniers mois de sa vie furent remplis de souffrances auxquelles on ne peut comparer que la résignation avec laquelle il les supporta. Il y succomba le 19 Août 1662, âgé de trente-neuf ans, deux mois.

On a opposé avec force l'exemple de Pascal à ceux qui semblent avoir relégué chez des femellettes, la foi & les vertus purement religieuses.

Pascal non seulement croyait les dogmes, avec soumission, mais il pratiquait la morale chrétienne jusqu'au scrupule. Il s'accablait de mortifications, de macérations même, comme si la nature ne lui avait pas donné des maux assez cruels. Il portait une ceinture de fer, dont il s'enfonçait les pointes dans la chair; lorsqu'il ne pouvait se défendre de quelques mouvements d'orgueil, seul péché qu'il pût commettre; sa chasteté n'était ni celle d'un homme que l'habitude de méditer sur de grands objets éloigne des idées voluptueuses, ni celle à laquelle ses douleurs & sa faiblesse l'avaient condamné; mais

cette chasteté qu'un mot effarouche, qu'une seule pensée inquiète, & qui est aux yeux du monde une petitesse plutôt qu'une vertu. Voilà ce qu'on a répondu souvent à ceux qui osent parler avec mépris de la foi, ou des vertus qu'elle enseigne & qui ne sont pas celles de la nature. Mais la longue mélancolie de Pascal ôte à cette réponse un peu de sa force; & d'ailleurs il n'y a rien d'extraordinaire, d'absurde même dans les opinions ou dans la conduite, qu'on ne trouvât à justifier par l'exemple de quelques grands hommes.

Nous avons parlé de deux sœurs de Pascal, & de Perrier son beau-frère, qui exécuta les expériences du Puy-de-Dôme. Une des filles de Perrier fut guérie à Port-Royal d'une manière qui fut regardée miraculeuse par les Jansénistes.

Cette secte, qui avait Pascal & Arnaud pour chefs, faisait alors des miracles : depuis elle n'a plus produit que des convulsions. La guérison de Mademoiselle Perrier fut opérée à Port-Royal, dans le tems même où les Jésuites excitaient le Gouvernement contre cette Maison, qu'ils peignaient comme un repaire de séditieux & d'hérétiques, & qui n'était que la retraite de quelques gens de lettres, occupés de travaux utiles

à la littérature ou à la religion. Mais ce miracle ne sauva point Port - Royal , (a) quelque bien attesté qu'il fût , & cette Maison fut détruite , malgré la voix du public , qui croit toujours volontiers aux miracles des gens persécutés (b).

Si l'attachement de Pascal , au parti Janséniste , fut inébranlable , sa docilité , pour les Docteurs

(a) Les réformateurs du seizième siècle ont bouleversé l'Europe entière , sans avoir fait un seul miracle. Les Jansénistes en ont fait beaucoup , sans pouvoir même exciter la plus petite émeute. Cela prouve combien le progrès des lumières a contribué à la tranquillité publique.

(b) Depuis que l'on a imaginé d'attester juridiquement les miracles , on en a vérifié un grand nombre , & personne n'y a cru , même parmi ceux qui se feraient égorger pour d'autres miracles plus anciens , & transmis seulement par la voix publique. En général , la croyance , pour les miracles , augmente en raison de leur antiquité & de l'obscurité des preuves. Cette observation contredit un peu l'assertion de Craig , qui , dans le livre intitulé *Theologia Christianæ principia Mathematica* , prétend , d'après un fort beau calcul sur la loi , selon laquelle décroissent les motifs de crédibilité , qu'il n'y aura plus en 3150 de motifs raisonnables de croire la religion chrétienne. Il en conclut , qu'alors il n'y aura plus de foi sur la terre , &

de cette secte , ne fut point aveugle. Avec un esprit trop conséquent , pour être bon sectaire , il avait un caractère trop ferme , & une ame trop sincère pour approuver la politique des Jansénistes ; s'obstinant à ne vouloir ni abandonner

que le monde finira. Craig s'imaginait , apparemment , que les hommes ne croyaient jamais que sur de bonnes raisons.

Un compatriote de Craig (Pierre Péterfon.), a résolu le même problème ; mais il assigne une autre loi au décroissement des motifs de crédibilité , & il prétend que c'est vers 1789 que la religion chrétienne cessera d'être croyable. Il en conclut , comme Craig , la fin du monde ; & ce qui le confirme dans son opinion , c'est que la comète de 1661 , doit reparaitre vers la même époque.

Son ouvrage a été imprimé à Londres en 1701 , sous le titre *animadversiones in Joannis Craig principia Mathematica*. Au reste ce ne sont point les seuls Savants qui se soient amusés à prédire la fin du monde. Mais depuis qu'un célèbre Ministre Luthérien , du seizième siècle , a eu le malheur de survivre à l'époque de sa prédiction , ses successeurs ont eu soin d'en fixer une , à laquelle les Prophètes ne puissent atteindre. Ceux même qui sont jaloux de leur gloire , auprès de la postérité , ne manquent pas de reculer cette époque à plusieurs milliers d'années.

Auteur de l'éloge.

F 3

leurs opinions, quand le Pape les condamnait, ni avouer qu'ils n'étaient pas d'accord avec le Saint Siège, ils montraient, dans leur conduite, une subtilité & une souplesse qu'un zèle bien pur ne pouvait approuver. Les Jésuites se flatèrent d'établir, sur le bruit de quelque refroidissement survenu entre Pascal & Port-Royal, que Pascal avait abjuré le Jansénisme, & défavoué les *Provinciales*. Un Jésuite fit même imprimer une déclaration du Curé, qui avait vu Pascal dans ses derniers moments; mais les Jansénistes, qui avaient un si grand intérêt à conserver le nom de Pascal, répondirent, avec tant de hauteur, que les Jésuites n'osèrent plus citer cette déclaration, qui n'a servi qu'à augmenter la liste des fraudes pieuses.

La réputation de Pascal, après sa mort, fut si grande, le nom imposant de défenseur de la religion, contre les incrédules; fut répété avec tant d'avantage, les gens de lettres, Français ou étrangers, se réunirent pour l'admirer d'une voix si unanime, que les Jésuites mêmes furent en quelque sorte forcés de respecter sa mémoire. Maintenant, qu'ils ne sont plus, que le parti Janséniste, soutenu par quelques hommes de mérite, que les Jésuites avaient eu la mal-adres-

se de se rendre contraires , va être anéanti avec eux , le nom de Pascal survivra seul à ces querelles ; parce que , de tous ceux qu'elles ont agités , lui seul a eu un véritable génie & qu'elles n'out pu l'absorber tout entier. Les *Provinciales* & ses *Pensées* , l'ont placé au rang des hommes éloquents & des grands Ecrivains (a) ; son nom , lié avec la découverte de la pesanteur de l'air , tiendra toujours une place honorable dans l'histoire de la Physique , & son traité de la *Roulette* , sera regardé comme un monument imposant de la force de l'esprit humain.

Parmi les pensées de Pascal , on en trouve quelques-unes sur l'art d'écrire : le plus grand art , selon lui , est de paraître naturel & simple , de ne point annoncer qu'on veut ou per-

~~.....~~

(a) L'Auteur de l'éloge aurait dû avertir les jeunes gens que le style des *Pensées* de Pascal est souvent obscur , incorrect , sans harmonie , & que Pascal y est , à la fois , un homme très éloquent , & un mauvais modèle d'éloquence . On peut dire la même chose de *Cornéille* & de *Bossuet* . Quiconque tenterait d'imiter ces hommes célèbres , sans avoir un génie de la même trempe , n'imiterait que leurs défauts , & ne parviendrait qu'à se former un style ridicule .

Auteur de l'éloge.

E 4

suader , ou se faire admirer. Il faut qu'un Auteur soit pour nous un ami , qui nous confie ses pensées , qui se laisse aller devant nous à l'impression de ses idées , ou au mouvement de son ame. Pascal sert lui-même d'exemple , que cette espece d'abandon n'exclut ni la correction du style , ni la force des pensées. Il appartenait sans doute à Pascal d'être législateur dans un art où il avait mérité le premier d'être un modele ; mais n'est-il pas bien étrange que cet homme , dont le goût dans la prose , était si sûr & si épuré , ait pu dire que la poésie n'est qu'un amas d'expressions bizarres , que l'on est convenu d'admirer (a) ? Cependant Pascal n'avait que vingt

(a) „ Comme on dit beauté poétique , on devrait
 „ dire aussi beauté géométrique , & beauté médicinale.
 „ Cependant on ne le dit point , & la raison en est ,
 „ qu'on sait bien quel est l'objet de la géométrie , &
 „ quel est l'objet de la médecine. Mais on ne sait pas
 „ en quoi consiste l'agrément qui est l'objet de la poésie.
 „ On ne fait ce que c'est que ce modele naturel
 „ qu'il faut imiter : & , faute de cette connaissance , on
 „ a inventé de certains termes bizarres , siccle d'or ,
 „ merveille de nos jours , fatal laurier , bel astre , &c. &
 „ on appelle ce jargon , *beauté poétique*. Mais qui s'imaginera une femme vêtue sur ce modele , verra une

ans , lorsque Cinna parut , & il n'écrivit ses lettres que douze ans après cette admirable piece. Il n'avait donc pas été permis à Pascal de lire Cinna , & rien assurément ne prouve mieux combien l'esprit de bigoterie est ennemi des arts.

Le renoncement de Pascal aux sciences naturelles , dans lesquelles son génie eût pu être si utile , ne montre pas moins combien ce même esprit est ennemi des sciences. Contemporain de Descartes , Pascal n'eut aucune part aux progrès de sa Philosophie , & il ne peut être compté ni parmi ses partisans , ni parmi ses adversaires. Mais on voit , dans le caractère de ces deux Philosophes , pourquoi Pascal ne fut pour

„ jolie Demoiselle toute couverte de miroirs & de chaînes de laiton ; & au lieu de la trouver agréable , il ne pourra s'empêcher d'en rire : parce qu'on fait mieux en quoi consiste l'agrément d'une femme , que l'agrément des vers. Mais ceux qui ne s'y connaissent pas , l'admiraient peut-être en cet équipage ; & il y a bien des villages où on la prendrait pour la Reine ; & c'est pourquoi il y en a qui appellent des sonnets , faits sur ce modele , des Reines de villages. “ (*Pensées de Pascal*).

Auteur de l'éloge.

rien dans cette révolution si grande que Descartes opéra dans les esprits , révolution à laquelle le genre humain devra son bonheur , si ce bonheur est possible. (*) Tous deux grands Géomètres ,

(*) Pardon Monsieur , mais je crois que ni vous , ni moi peut-être , nous ne devons rien à l'Angevin qui inventa la matière subtile , globuleuse , rameuse , canelée , striée , enfilée & cent autres rêveries à peu près pareilles ; j'ose penser que le précepteur d'Alexandre n'était pas un imbécile , & que celui qui enseigna si bien l'art des Sophistes & des Démonsthenes , celui qui seul apprit aux hommes l'histoire physique des animaux & qui fut copié par Plinè , n'était pas un personnage méprisable. Nos écoles furent la honte du genre-humain , mais Aristote en avait été la gloire.

1. Hélas quel sera donc ce bonheur que le genre-humain pourra devoir à Descartes ? Sera-ce de savoir qu'il faut commencer par douter ? Aristote n'a-t-il pas dit avant lui , & bien plus énergiquement , l'incrédulité est le commencement de la sagesse. Sera-ce d'avoir posé pour principe , je pense donc je suis ? Celui qui aurait dit , je hois , donc je suis ? aurait aussi-bien raisonné.

Second Editeur.

doués tous deux d'un génie égal pour imaginer des expériences, leur manière de voir la Philosophie, était absolument opposée. L'un, plein de mépris pour les opinions antiques, commença par les rejeter toutes, en y substituant ce que ses méditations avaient pu lui apprendre. Cette marche hardie devait étonner les hommes, & exciter l'enthousiasme, pour qui des révolutions que le tems n'aurait amenées qu'avec lenteur, sont quelquefois l'ouvrage de peu d'années.

Pascal, au contraire, plein de respect pour les opinions que le tems avait consacrées, ne les abandonnait que lorsqu'il y était forcé par l'évidence même. C'est ainsi qu'il s'obstine à attribuer l'ascension de l'eau ou du mercure à l'horreur du vuide, & quand il se voit obligé de renoncer à cette opinion, il semble en demander pardon; *ce n'est pas, dit-il, sans regret que je m'écarte de ces opinions reçues, je ne le fais qu'en cédant à la force de la vérité qui m'y contraint.*

D'ailleurs, bien loin de chercher à contribuer aux progrès de la Philosophie nouvelle, il semblait les croire impossibles, & cette Philosophie lui pa-

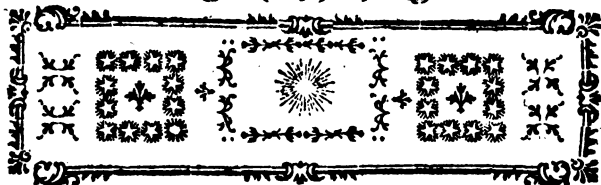
raissait dangereuse (a). Il craignait que si les sciences naturelles étaient trop estimées & trop approfondies, les bons esprits ne les regardassent comme le seul objet digne de les occuper; & que les hommes ne s'accoutumassent à ne suivre plus que la marche lente & sûre de l'expérience & du calcul.

(a) On a trouvé dans les papiers de Pascal la note suivante : *Ecrise contre ceux qui approfondissent trop les sciences* : Descartes.

Note de l'Auteur.



PEN-



PENSÉES
DE PASCAL.



ARTICLE PREMIER.

*De la maniere de prouver la vérité & de
l'exposer aux hommes. (*)*

I.

JE ne puis mieux faire entendre la conduite qu'on doit garder pour rendre les démonstrations convaincantes. qu'en expliquant celle que la Géometrie observe.

(*) Ce n'est point ainsi que Pascal avait arrangé ses pensées ; car il ne les avait point arrangées du tout, il les jetta au hazard. Ses amis après sa mort les mirent dans un ordre ; l'Auteur de l'éloge les a mis dans un autre, & ce nouvel ordre est plus méthodique.

Second Editeur.

Mais il faut auparavant que je donne l'idée d'une méthode encore plus évidente & plus accomplie, mais où les hommes ne sauraient jamais arriver. Car ce qui passe la Géométrie nous surpasse, & néanmoins il est nécessaire d'en dire quelque chose, (*) quoiqu'il soit impossible de le pratiquer.

Cette véritable méthode, qui formerait les démonstrations dans la plus haute excellence, s'il était possible d'y arriver, consisterait en deux choses principales; l'une, de n'employer jamais aucun terme, dont on n'eût auparavant expliqué nettement le sens; l'autre de n'avancer jamais aucune proposition qu'on ne démontrât par des vérités déjà connues; en un mot, à définir tous les termes, & à prouver toutes les propositions; mais pour suivre l'ordre même que j'explique, il faut que je déclare ce que j'entends par définition.

On ne reconnaît en Géométrie que les définitions que les Logiciens appellent définitions de nom; c'est-à-dire, que les seules impositions de nom aux choses qu'on a clairement désignées en termes parfaitement connus, & je ne parle que de celles-là seulement. (†)

(*) *S'il est impossible de le mettre en pratique, il est donc inutile d'en parler.* Second Editeur.

(†) *Ce n'est là qu'une nomenclature; ce n'est pas une définition. Je veux désigner un gros oiseau, d'un plumage noir ou gris, pesant, marchant gravement, qu'on mène paître en troupeau, qui porte un fanon de chair rouge au dessous du bec, dont*

Leur utilité & leur usage est d'éclaircir & d'abrégger le discours, en exprimant par le seul nom qu'on expose, ce qui ne se pourrait dire qu'en plusieurs termes, en sorte néanmoins que le nom imposé demeure dénué de tout autre sens, s'il en a, pour n'avoir plus que celui auquel on le destine uniquement; en voici un exemple :

Si l'on a besoin de distinguer dans les nombres, ceux qui sont divisibles en deux également, d'avec ceux qui ne le sont pas, pour éviter de répéter souvent cette condition, on lui donne un nom en cette sorte. J'appelle tout nombre divisible en deux également, nombre pair.

Voilà une définition géométrique, parce qu'après avoir clairement désigné une chose, savoir: tout nombre divisible en deux également, on lui donne un nom que l'on destitue de tout autre sens, s'il y en a, pour lui donner celui de la chose désignée.

(*) D'où il paraît que les définitions sont très libres & qu'elles ne sont jamais sujettes à être

la patte est privée d'éperon, qui pousse un cri perçant, & qui étale sa queue comme le Paon étale la sienne, quoique celle du Paon soit beaucoup plus longue & plus belle. Voilà cet oiseau défini. C'est un dindon; le voilà nommé. Je ne vois pas qu'il y ait rien là de géométrique. Second Editeur.

(*) *Les définitions ne sont point très-libres. Il faut absolument définir, per genus proprium, & per differentiam proximam. C'est le nom qui est libre.*

Second Editeur.

contredites, car il n'y a rien de plus permis que de donner à une chose qu'on a clairement désignée, un nom, tel qu'on voudra; il faut seulement prendre garde qu'on n'abuse de la liberté qu'on a d'imposer des noms, en donnant le même à deux choses différentes; ce n'est pas que cela ne soit permis, pourvu qu'on n'en confonde pas les conséquences, & qu'on ne les étende pas de l'une à l'autre.

Mais si l'on tombe dans ce vice, on peut lui opposer un remède très sûr & très infailible, c'est de substituer mentalement la définition à la place du défini, & d'avoir toujours la définition si présente, que toutes les fois qu'on parle, par exemple, de nombre pair, on entende précisément que c'est celui qui est divisible en deux parties égales, & que ces deux choses soient tellement jointes & inséparables dans la pensée, qu'aussitôt que le discours exprime l'une, l'esprit y attache immédiatement l'autre. Car les Géomètres, & tous ceux qui agissent méthodiquement, n'imposent des noms aux choses que pour abrégé le discours, & non pour diminuer ou changer l'idée des choses dont ils discourent, car ils prétendent que l'esprit supplée toujours la définition entière aux termes courts qu'ils n'emploient, que pour éviter la confusion que la multitude des paroles apporte.

Rien n'éloigne plus promptement & plus puissamment les surprises captieuses des sophistes, que cette méthode, qu'il faut toujours avoir présente, & qui suffit pour bannir toutes sortes de difficultés & d'équivoques.

Ces

Ces choses étant bien entendues, je reviens à l'explication du véritable ordre, qui consiste, comme je disais, à tout définir & à tout prouver. Certainement cette méthode ferait belle; mais elle est absolument impossible, car, il est évident que les premiers termes qu'on voudrait définir, en supposeraient de précédents; pour servir à leur explication, & que de même les premières propositions qu'on voudrait prouver, en supposeraient d'autres qui les précédaient, & ainsi il est clair qu'on n'arriverait jamais aux premières.

Aussi, en poussant les recherches de plus en plus, on arrive nécessairement à des mots primitifs, qu'on ne peut plus définir, ou à des principes si clairs, qu'on n'en trouve plus qui le soient davantage pour servir à leur preuve.

D'où il paraît que les hommes (*) sont dans une impuissance naturelle & immuable, de traiter quelque science que ce soit, dans un ordre absolument accompli; mais il ne s'en suit pas de-là qu'on doive abandonner toute sorte d'ordre.

Car il y en a un, & c'est celui de la Géométrie, qui est, à la vérité, inférieur, en ce qu'il est moins convainquant, mais non pas en ce qu'il est moins certain. Il ne définit pas tout, & ne prouve pas tout; & c'est en cela qu'il est

(*) Les hommes ne sont point dans une impuissance insurmontable de définir ce qu'ils connaissent des objets de leurs pensées; & c'est assez pour raisonner conséquemment.

Second Editeur.



inférieur ; mais il ne suppose que des choses claires & constantes par la lumière naturelle ; c'est pourquoi il est parfaitement véritable , la nature le soutenant au défaut du raisonnement.

Cet ordre le plus parfait entre les hommes , consiste , non pas à tout définir , ou à tout démontrer , ni aussi à ne rien définir , ou à ne rien démontrer , mais à se tenir dans ce milieu ; de ne point définir les choses claires & entendues de tous les hommes , & de définir toutes les autres , & de ne point prouver toutes les choses connues des hommes ; & de prouver toutes les autres. Contre cet ordre , péchent également , ceux qui entreprennent de tout définir & de tout prouver , & ceux qui négligent de le faire dans les choses qui ne sont pas évidentes d'elles-mêmes.

C'est ce que la Géométrie enseigne parfaitement. Elle ne définit aucune de ces choses , espace , tems , mouvement , nombre , (*) égalité ;

(*) Apollonius assurément grand géomètre voulait qu'on définit tout cela.

Un commençant a besoin qu'on lui dise l'espace est la distance d'une chose à une autre. Le mouvement est le transport d'un lieu à un autre. Le nombre est l'unité répétée. Le tems est la mesure de la durée.

C'est article méritait d'être refondu par le génie de Pascal.

Second Editeur.

ni les semblables, qui sont en grand nombre, parce que ces termes là désignent si naturellement les choses qu'ils signifient, à ceux qui entendent la langue, que l'éclaircissement qu'on en voudrait faire, apporterait plus d'obscurité que d'instruction.

On voit assez de-là qu'il y a des mots incapables d'être définis, & si la nature n'avait suppléé à ce défaut, par une idée pareille qu'elle a donnée à tous les hommes, toutes nos expressions seraient confuses, au lieu qu'on en use avec la même assurance & la même certitude, que s'ils étaient expliqués d'une manière parfaitement exempte d'équivoques, parce que la nature nous en a elle-même donné, sans paroles, une intelligence plus nette, que celle que l'art nous acquiert par nos explications.

Pourquoi, par exemple, entreprendre de définir le tems, puisque tous les hommes conçoivent ce qu'on veut dire en parlant de tems, sans qu'on le désigne davantage? Cependant il y a bien des opinions différentes touchant l'essence du tems. Les uns disent que c'est le mouvement d'une chose créée, les autres la mesure du mouvement, &c. Aussi ce n'est pas la nature de ces choses, que je dis qui est commune à tous, ce n'est simplement que le rapport entre le nom & la chose. Ensorte qu'à cette expression *tems*, tous portent la pensée vers le même objet, ce qui suffit pour faire que ce terme, n'ait pas besoin d'être défini, quoiqu'ensuite, en examinant ce que c'est que le tems, on vienne à différer de sentiment, après s'être

mis à y penser. Car les définitions ne sont faites que pour désigner les choses que l'on nomme ; & non pas pour en montrer la nature. Ce n'est pas qu'il ne soit permis d'appeller du nom de tems ; le mouvement d'une chose créée ; car , comme j'ai dit tantôt , rien n'est plus libre que les définitions ; mais ensuite de cette définition , il y aura deux choses qu'on appellera du nom de tems ; l'une est celle que tout le monde entend naturellement par ce mot , & que tout ceux qui parlent notre langue nomment par ce terme ; l'autre sera le mouvement d'une chose créée : car on l'appellera aussi de ce nom , suivant cette nouvelle définition.

Il faudra donc éviter les équivoques , & ne pas confondre les conséquences. Il ne s'ensuivra pas de-là que la chose qu'on entend naturellement par le mot de tems , soit en effet le mouvement d'une chose créée. Il a été libre de nommer ces deux choses de même , mais il ne le fera pas de les faire convenir de nature aussi bien que de nom. Ainsi si on avance ce discours , le tems est le mouvement d'une chose créée , il faut demander ce qu'on entend par le mot de tems , c'est-à-dire , si on lui laisse le sens ordinaire & commun de tous , ou si on l'en dépourville pour lui donner , en cette occasion , celui de mouvement d'une chose créée ; que si on le déstitue de tout autre sens , on ne peut contredire , & ce sera une définition libre , ensuite de laquelle , comme j'ai dit , il y aura deux choses qui auront ce même nom ; mais si on lui laisse son sens ordinaire , & qu'on prétende néanmoins que ce qu'on entend par ce mot , soit le mouvement

d'une chose créée; on peut contredire. Ce n'est plus une définition libre, c'est une proposition qu'il faut prouver, si ce n'est qu'elle ne soit très évidente d'elle-même, & alors ce sera un principe & un axiome, mais jamais une définition, parce que dans cette énonciation on n'entend pas que le mot de tems signifie la même chose que ceux-ci, le mouvement d'une chose créée, mais on entend que ce que l'on conçoit par le terme de tems, soit ce mouvement supposé.

Si je ne savais combien il est nécessaire d'entendre ceci parfaitement, & combien il arrive à toute heure dans les discours familiers & dans les discours des sciences, des occasions pareilles à celle-ci que j'ai donnée en exemple, je ne m'y ferais pas arrêté; mais il me semble, par l'expérience que j'ai de la confusion des disputes, qu'on ne peut trop entrer dans cet esprit de netteté.

Combien y a-t-il de personnes qui croient avoir défini le tems, quand ils ont dit que c'est la mesure du mouvement, en lui laissant cependant son sens ordinaire, & néanmoins ils ont fait une proposition & non pas une définition. Combien y en a-t-il de même qui croient avoir dit: *motus nec simpliciter motus, numero potentia est sed actus entis in potentia*; & cependant s'ils laissent au mot de mouvement son sens ordinaire, comme ils font, ce n'est pas une définition, mais une proposition; & ainsi confondant les définitions qu'ils appellent définitions du nom, qui sont les véritables définitions libres, permises & géométriques, avec celles qu'ils appellent définition de choses; qui

sont proprement des propositions nullement libres, mais sujettes à contradiction, ils s'y donnent la liberté d'en former aussi bien que des autres; & chacun définissant les mêmes choses à sa manière par une liberté qui est aussi défendue dans ces sortes de définitions, que permises dans les premières, ils embrouillent toutes choses, & perdant tout ordre & toute lumière, ils se perdent eux-mêmes & s'égarent dans des embarras inexplicables.

On n'y tombera jamais en suivant la Géométrie. Cette judicieuse science est bien éloignée de donner la définition de ces mots primitifs, *espace, tems, mouvement, égalité, majorité, diminution, tout*, & les autres que le monde entend de soi-même. Mais hors ceux-là, le reste des termes qu'elle emploie, y sont tellement éclaircis & définis, qu'on n'a pas besoin de dictionnaire pour en entendre aucun. De sorte qu'en un mot, tous ces termes sont parfaitement intelligibles, ou par la lumière naturelle ou par les définitions qu'elle en donne.

Voilà de quelle sorte elle évite tous les vices qui se peuvent rencontrer dans le premier point, qui consiste à définir les seules choses qui en ont besoin. Elle en use de même à l'égard de l'autre point, qui consiste à prouver les propositions qui ne sont pas évidentes.

Car quand elle est arrivée aux premières vérités connues, elle s'arrête là & demande qu'on les accorde, n'ayant rien de plus clair pour les prouver; de sorte que tout ce que la Géométrie propose est parfaitement démontré ou par la lumière naturelle, ou par les preuves.

Delà vient que si cette science ne définit pas

& ne démontre pas toutes choses, c'est par cette seule raison que cela nous est impossible.

On trouvera peut-être étrange que la Géométrie ne puisse définir aucune des choses qu'elle a pour principaux objets. Car elle ne peut définir ni le mouvement, ni les nombres, ni l'espace; & cependant ces trois choses sont celles qu'elle considère particulièrement, & selon la recherche desquelles elle prend ces trois différents noms de mécanique, d'arithmétique, de géométrie, ce dernier nom appartenant au genre & à l'espece.

Mais on n'en sera pas surpris, si l'on remarque que cette admirable science, ne s'attachant qu'aux choses les plus simples, cette même qualité, qui les rend dignes d'être ses objets, les rend incapables d'être définies, de sorte que le manque de définitions est plutôt une perfection, qu'un défaut, parce qu'il ne vient pas de leur obscurité, mais au contraire de leur extrême évidence, qui est telle qu'encore qu'elle n'ait pas la même conviction des démonstrations, elle en a toute la certitude. Elle suppose donc que l'on fait quelle est la chose qu'on entend par ces mots, mouvement, nombre, espace; & sans s'arrêter à les définir inutilement, elle en pénètre la nature & en découvre les merveilleuses propriétés.

La principale est les deux infinités qui se rencontrent dans toutes, l'une de grandeur & l'autre de petitesse.

Car quelque prompt que soit un mouvement, on peut en concevoir un qui le soit davantage & hâter encore ce dernier, & ainsi toujours à l'infini, sans jamais arriver à un qui le soit de

telle forte qu'on ne puisse plus y ajouter ; & au contraire, quelque lent que soit un mouvement, on peut le retarder davantage, & encore ce dernier & ainsi toujours à l'infini, sans jamais arriver à un tel degré de lenteur, qu'on ne puisse encore en descendre à une infinité d'autres, sans tomber dans le repos. De même, quelque grand que soit un nombre, on peut en concevoir un plus grand & encore un qui surpasse le dernier, & ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un qui ne puisse plus être augmenté. Et, au contraire, quelque petit que soit un nombre, comme le centième ou la dix-millième partie, on peut encore en avoir une moindre & toujours à l'infini sans arriver au zero ou néant.

De même quelque grand que soit un espace, on peut en concevoir un plus grand, & encore un qui le soit davantage, & ainsi à l'infini sans jamais arriver à un qui ne puisse plus être augmenté ; & au contraire, quelque petit que soit un espace, on peut encore en considérer un moindre, & jamais arriver à un indivisible qui n'ait plus aucune étendue.

Il en est de même du tems. On peut toujours en concevoir un plus grand sans dernier, & un moindre sans arriver à un instant & à un pur néant de durée.

C'est-à-dire, en un mot, que quelque mouvement que ce soit, quelque nombre, quelque espace de tems que ce soit, il y en a toujours un plus grand & un moindre, de sorte qu'ils se soutiennent tous, entre le néant & l'infini, étant toujours infiniment plus éloignés de ces extrêmes.

Toutes ces vérités ne se peuvent démontrer,

& cependant ce sont les fondements & les principes de la Géométrie. Mais comme la cause qui les rend incapables de démonstration, n'est pas leur obscurité, mais au contraire leur extrême évidence, ce manque de preuve n'est pas un défaut, mais plutôt une perfection.

D'où l'on voit que la Géométrie ne peut définir les objets, ni prouver les principes; mais par cette seule & avantageuse raison, que les unes & les autres sont dans une extrême clarté naturelle qui convainc la raison plus puissamment que le discours.

II.

L'art de persuader consiste autant en celui d'agréer, qu'en celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprices que par raison.

Or, de ces deux méthodes, l'une de convaincre, l'autre d'agréer, je ne donnerai ici les règles que de la première, & encore au cas qu'on ait accordé les principes, & qu'on demeure ferme à les avouer, autrement je ne fais s'il y aurait un art pour accommoder les preuves à l'inconstance de nos caprices.

Mais la manière d'agréer est bien, sans comparaison, plus difficile, plus subtile, plus utile & plus admirable. Aussi si je n'en traite pas, c'est parce que je n'en suis pas capable, & je m'y sens tellement disproportionné, que je crois la chose absolument impossible. (*)

(*) *Il l'a trouvée très possible dans les Provinciales.*
Second Editeur.

Ce n'est pas que je ne croie qu'il y ait des regles aussi sûres pour plaire, que pour démontrer, & que qui les saurait parfaitement connaitre & pratiquer, ne réussit aussi sûrement à se faire aimer des Rois, & de toutes sortes de personnes, qu'à leur faire entendre les éléments de la Géometrie.

Mais j'estime, & c'est peut-être ma faiblesse qui me le fait croire, qu'il est impossible d'y arriver. La raison, de cette extrême difficulté, vient, de ce que les principes du plaisir ne sont pas fermes & stables; ils sont divers en tous les hommes, & variables & dans chaque particulier avec une telle diversité, qu'il n'y a point d'homme plus différent d'un autre que de soi-même dans les divers tems. Un homme a d'autres plaisirs qu'une femme. Un riche & un pauvre en ont de différents. Un prince, un homme de guerre, un marchand, un bourgeois, un paysan, les vieux, les jeunes, les sains, les malades; tous varient, les moindres accidents les changent.

Or, il y a un art, & c'est celui que je donne pour faire voir la liaison des vérités avec leurs principes, soit de vrai, soit de plaisir, pourvu que les principes, qu'on a une fois avoués, demeurent fermes, & sans être jamais démentis:

Mais comme il y a peu de principes de cette sorte, & que hors de la Géometrie, qui ne considère que des lignes très simples, il n'y a presque point de vérité, dont nous demeurions toujours d'accord, & encore moins d'objet de plaisir dont nous changions à toute heure; je ne fais s'il y a moyen de donner des regles fermes

pour accorder le discours à l'inconstance de nos caprices.

Cet art, que j'appelle l'art de persuader, (*) & qui n'est proprement que la conduite des preuves méthodiques parfaites, consiste en trois parties essentielles à définir les termes dont on doit se servir par des définitions claires; à proposer des principes, ou axiomes évidents, pour prouver la chose dont il s'agit, & à substituer toujours mentalement dans la démonstration les définitions à la place des définis.

Et la raison de cette méthode est évidente, puisqu'il serait inutile de proposer, ce qu'on veut prouver, & d'en entreprendre la démonstration, si on n'avait auparavant défini clairement tous les termes qui ne sont pas intelligibles, & qu'il faut de même que la démonstration soit précédée de la demande des principes évidents qui y sont nécessaires. Car, si l'on n'assure le fondement, on ne peut assurer l'édifice; & qu'il faut enfin en démontrant substituer mentalement les définitions à la place des définis, puisqu'autrement on pourrait abuser des divers sens qui se rencontrent dans les termes; & il est facile de voir, qu'en observant cette méthode, on est sûr de convaincre, puisque les termes étant tous entendus, & parfaitement exempts d'équivoques par les définitions, & les principes étant accordés, si dans la démonstration on substitue toujours mentalement les définitions à la

(*) Mais ce n'est pas là l'art de persuader, c'est l'art d'argumenter.

place des définis, la force invincible des conséquences ne peut manquer d'avoir tout son effet.

Aussi jamais une démonstration, dans laquelle ces circonstances sont gardées, n'a pu recevoir le moindre doute, & jamais celles où elles manquent ne peuvent avoir de force.

Il importe donc bien de les comprendre & de les posséder; & c'est pourquoi, pour rendre la chose plus facile & plus présente, je les donnerai toutes en ce peu de règles, qui enferment tout ce qui est nécessaire pour la perfection des définitions, des axiomes & des démonstrations, & par conséquent de la méthode entière des preuves géométriques de l'art de persuader.

Regles pour les définitions.

1°. N'entreprendre de définir aucune des choses tellement connues d'elles-mêmes, qu'on n'ait point de termes plus clairs pour les expliquer.

2°. N'omettre aucun des termes un peu obscurs ou équivoques sans définition.

3°. N'employer dans la définition des termes que des mots parfaitement connus, ou déjà expliqués.

Regles pour les axiomes.

1°. N'omettre aucun des principes nécessaires, sans avoir demandé si on l'accorde, quelque clair & évident qu'il puisse être.

2°. Ne demander en axiomes que des choses parfaitement évidentes d'elles-mêmes.

Regles pour les démonstrations.

1°. N'entreprendre de démontrer aucune des choses qui sont tellement évidentes d'elles-mêmes.

més, qu'on n'ait rien de plus clair pour le démontrer & prouver.

2°. Prouver toutes les propositions un peu obscures, & n'employer à leur preuve que des axiomes très évidents, ou des propositions déjà accordées ou démontrées.

3°. Substituer toujours mentalement les définitions à la place des définis, pour ne pas être trompé par l'équivoque des termes que les définitions ont restraints.

Volla en quoi consiste cet art de *persuader*, qui se renferme dans ces deux regles : définir tous les noms qu'on impose, prouver tout en substituant mentalement les définitions à la place des définis.

Sur quoi il me semble à propos de prévenir trois objections principales qu'on pourra faire, l'une que cette méthode n'a rien de nouveau.

L'autre qu'elle est bien facile à apprendre, sans qu'il soit nécessaire pour cela d'étudier les éléments de Géométrie, puisqu'elle consiste en ces deux mots qu'on fait à la première lecture.

Enfin, qu'elle est assez inutile; puisque son usage est presque renfermé dans les seules matières géométriques; sur quoi il faut faire voir qu'il n'y a rien de si inconnu & de plus difficile à pratiquer, & rien de plus utile & de plus universel.

Pour la première objection qui est que ces regles sont connues dans le monde, qu'il faut tout définir & tout prouver, & que les Logiciens mêmes les ont mises entre les préceptes de leur art, je voudrais que la chose fût véritable, & qu'elle fût si connue, que je n'eusse pas eu la peine de rechercher avec tant de soin la source de tous

les défauts de nos raisonnements (*), mais cela l'est si peu, que si l'on en excepte les seuls Géomètres, qui sont en si petit nombre, qu'ils sont uniques en tout un peuple, & dans un longtems, on n'en voit aucun autre qui le sache aussi. Il sera aisé de le faire entendre à ceux qui auront parfaitement compris le peu que j'en ai dit; mais s'ils ne l'ont pas conçu parfaitement, j'avoue qu'ils n'y auront rien à apprendre.

Mais s'ils sont entrés dans l'esprit de ces règles, & qu'elles aient fait assez d'impression pour s'y enraciner & s'y affermir, ils sentiront combien il y a de différence entre ce qui est dit ici, & ce que quelques Logiciens en ont peut-être écrit, d'approchant au hasard, en quelques lieux de leurs ouvrages.

Ceux qui ont l'esprit de discernement, savent combien il y a de différence entre deux mots semblables, selon les lieux & les circonstances qui les accompagnent. Croira-t-on, en vérité, que deux personnes, qui ont lu & appris par cœur le même livre, le sachent également. Si l'un le comprend, en sorte qu'il en sache tous les principes, la force des conséquences, les réponses aux objections qu'on y peut faire, & toute l'économie de l'ouvrage, au lieu qu'en l'autre ce sont des pa-

(*) Locke le Pascal des anglais, n'avait pu lire Pascal. Il vint après ce grand homme, & ses pensées paraissent pour la première fois plus d'un demi siècle après la mort de Locke. Cependant Locke aidé de son seul grand sens dit toujours définissez les termes.

roles mortes & des semences, qui, quoique pareilles à celles qui ont produit des arbres si fertiles, sont demeurées seches & infructueuses dans l'esprit stérile qui les a reçues en vain.

Je voudrais demander à des personnes équitables si ce principe, *la matiere est dans une incapacité naturelle invincible de penser*, & celui-ci, *je pense, donc je suis*, soient en effet une même chose dans l'esprit de Descartes, & dans l'esprit de Saint Augustin, qui a dit la même chose 1200 ans auparavant.

En vérité, je suis bien éloigné de dire que Descartes n'en soit pas le véritable Auteur, quand même il ne l'aurait appris que dans la lecture de ce grand Saint; car je fais combien il y a de différence entre écrire un mot à l'aventure, sans y faire une réflexion plus longue & plus étendue, & appercevoir dans ce mot une suite admirable de conséquences, qui prouve la distinction des natures matérielles & spirituelles, & en faire un principe ferme & soutenu, d'une métaphysique entière, comme Descartes a prétendu faire. Car sans examiner s'il a réussi efficacement dans sa prétention, je suppose qu'il l'ait fait; & c'est dans cette supposition que je dis que ce mot est aussi différent dans ses écrits, d'avec le même mot, dans les autres qui l'ont dit en passant, qu'un homme mort d'avec un homme plein de vie & de force.

Tel dira une chose de soi-même, sans en comprendre l'excellence; où un autre comprendra une suite merveilleuse de conséquences, qui nous fait dire hardiment que ce n'est plus le même mot, & qu'il ne le doit plus à celui d'où il l'a appris: c'est qu'un arbre admirable ne peut être regardé

comme l'ouvrage de celui qui en aurait jetté la semence sans y penser, & sans la connaître dans une terre abondante.

Les mêmes pensées pouffent quelquefois tout autrement dans un autre. que dans leur auteur; infertiles dans leur champ naturel, abondantes étant transplantées.

Mais il arrive bien souvent qu'un bon esprit fait produire lui-même, à ses propres pensées, tout le fruit dont elles sont capables, & qu'ensuite quelques autres les ayant oui estimer; les empruntent & s'en parent sans en connaître l'excellence; & c'est alors que la différence d'un même mot, en diverses bouches, paraît le plus.

C'est de cette sorte que la Logique a peut-être emprunté les règles de la Géométrie sans en comprendre la force; & ainsi en les mettant à l'aventure, parmi celles qui lui sont propres, il ne s'ensuit pas de-là qu'ils aient entré dans l'esprit de géométrie, & je serai bien éloigné, s'ils n'en donnent pas d'autres marques; que de l'avoir dit en passant, de les mettre en parallèle avec cette science qui apprend la véritable méthode de conduire la raison.

Mais je serai, au contraire, bien disposé à les (*) exclure, & presque sans retour; car, de l'avoir dit en passant, sans avoir pris garde que tout est renfermé là dedans; & au lieu de suivre les lumières, s'égarer à perte de vue dans des recherches inutiles, pour courir à ce qu'elles offrent, & qu'elles ne peuvent donner, c'est véritablement

(*) Qui? les? c'est sans doute les règles de la géométrie, dont il veut parler. Second Editeur.

tablement montrer qu'on n'est guere clairvoyant, & bien plus que si l'on n'avait manqué de suivre les regles véritables, parce qu'on ne le avait pas apperçues.

La méthode de ne point errer est recherchée de tout le monde. Les Logiciens font profession d'y conduire. Les Géometres seuls y arrivent; hors de leur science, & de ce qui l'imite, il n'y a point de véritables démonstrations; & tout l'art en est renfermé dans les seuls préceptes que nous avons dit. Ils suffisent seuls, prouvent seuls; toutes les autres regles sont inutiles ou nuisibles

Voilà ce que je fais par une longue expérience de toute sorte de livres & de personnes.

Le défaut d'un raisonnement faux, est une maladie qui se guérit par ces remedes. On en a composé un autre d'une infinité d'herbes inutiles, où les bonnes se trouvent enveloppées, & où elles demeurent sans effet par les mauvaises qualités de ce mélange.

Pour découvrir tous les sophismes, & toutes les équivoques des raisonnements captieux, ils ont inventé des noms barbares qui étonnent ceux qui les entendent; au lieu qu'on ne peut débrouiller tous les replis de ce nœud si embarrassé, qu'en tirant l'un des bouts que les Géometres assignent; (*) ils en ont marqué un nombre étrange d'autres, où ceux-là se trouvent compris, sans qu'ils sachent lequel est le bon.

(*) *Qui ? ils ? apparemment les rhéteurs anciens de l'école. Mais que cela est long & obscur !*

Second Editeur.

Rien n'est plus commun que les bonnes choses ; (*) il n'est question que de les discerner , & il est certain qu'elles sont toutes naturelles & à notre portée , & même connues de tout le monde. Mais on ne fait pas les distinguer.

Ceci est universel, ce n'est pas dans les choses extraordinaires & bizarres que se trouve l'excellence de quelque genre que ce soit. On s'éleve pour y arriver, & l'on s'en éloigne ; il faut le plus souvent s'abaisser. Les meilleurs livres (§) sont ceux que chaque lecteur croit qu'il aurait pu faire ; la nature, qui seule est bonne est toute familière & commune.

Je ne fais pas de doute que ces règles étant les véritables, ne doivent être simples, naïves, naturelles comme elles le sont. Ce n'est pas *barbara* & *baraliphton* qui forment le raisonnement. Il ne faut pas guinder l'esprit ; les manières tendues & pénibles le remplissent d'une sottise présomption par une élévation étrangère, & par une enflure vaine & ridicule, au lieu d'une nourriture solide & vigoureuse ; & l'une des raisons principales qui éloignent ceux qui entrent dans les connaissances du véritable chemin qu'ils doivent suivre, est l'imagination qu'on prend d'abord que les bonnes choses sont inaccessibles,

(*) Pas si commun.

(§) Cela n'est pas vrai dans les sciences, il n'y a personne qui croie qu'il eut pu faire les principes mathématiques de Newton. Cela n'est pas vrai en belles lettres ; quel est le fat qui ose croire qu'il aurait pu faire l'Iliade & l'Enéide.

Second Editeur.

en leur donnant le nom de grandes , hautes , élevées , sublimes. Cela perd tout. Je les voudrais nommer basses , communes , familières ; ces noms-là leur conviennent mieux ; je haïs ces mots d'enflure (*) (a).

(*) *C'est la chose que vous haïssez , car pour le mot , il vous en faut un qui exprime ce qui vous déplaît.*

Second Editeur.

(a) Voici un moyen de découvrir la vérité , qui me paraît avoir échappé à tous les Philosophes. Il est tiré de la relation d'un voyage fait aux Moluques en 1769 , par le Capitaine Driden.

„ On emploie dans ces Isles une singulière méthode
 „ de découvrir la vérité ; voici en quoi elle consiste :
 „ quand on veut savoir si un homme a commis , ou n'a
 „ pas commis une certaine action , & que des gens qui
 „ ont acheté , pour une somme assez modique , le droit
 „ de s'en informer , n'ont pas eu l'esprit de découvrir
 „ la vérité ; ils font lier fortement les jambes de l'accu-
 „ sé entre des planches ; ensuite on serre entre ces plan-
 „ ches un certain nombre de coins de bois à force de bras &
 „ de coups de mailles. Pendant ce tems-là , les recher-
 „ cheurs interrogent tranquillement le patient , font
 „ écrire ses réponses , ses cris , les demi-mots que les
 „ tourments lui arrachent ; & ils ne le laissent en repos ,
 „ qu'après être parvenus à le faire évanouir deux ou
 „ trois fois par la force de la douleur , & que le Mé-
 „ decin , témoin de l'opération , à déclaré , que si on
 „ continue , le patient mourra dans les tourments. Quel-
 „ quefois il arrive que les chercheurs n'ont pas eu
 „ besoin de recourir à ce moyen . pour se croire sûrs
 „ de la vérité , mais qu'il leur reste un léger scrupule ;
 „ alors ils ordonnent , qu'avant de punir l'accusé , on re-
 „ courra à la méthode infailible des maillets & des
 „ coins. A la vérité , ils remplissent de tourments hor-

Il arrive souvent qu'on prend, pour prouver certaines choses, des exemples qui sont tels,

„ ribles les derniers moments de cette infortuné ; mais
 „ ses aveux, extorqués par la torture, rassurent leur
 „ conscience ; & au sortir de-là, ils dînent bien plus
 „ tranquillement ; quand ils voyent que l'accusé a pu
 „ avoir des complices, ils ont grand soin de recourir
 „ à leur méthode favorite. Enfin, il y a des crimes pour
 „ lesquels on l'ordonne par pure routine, & où cette
 „ clause est de style.

„ Ces chercheurs, aussi stupides que féroces, ne
 „ se sont pas encore avisés d'avoir le moindre doute
 „ sur la bonté de leur méthode. Ils forment une Caste
 „ à part. On croit même, dans ces isles, qu'ils sont
 „ d'une race d'hommes particulière, & que les orga-
 „ nes de la sensibilité manquent absolument à cette es-
 „ pece. En effet, il y a des hommes fort humains dans
 „ les mêmes isles. La première Caste même est formée
 „ de gens très polis, très doux & très braves. Ceux-
 „ là passent leur vie à danser, & portant de grands
 „ chapeaux de plumes, ils se croiraient deshonorés,
 „ s'ils dansaient avec un homme de la Caste des re-
 „ chercheurs ; mais ils trouvent très bon que ces recher-
 „ cheurs gardent le privilège exclusif d'écraser, entre
 „ des planches, les jambes de toutes les Castes.

„ On m'a assuré que quelques personnes de la Caste
 „ des Lettrés, s'étant avisés de dire tout haut qu'il y
 „ avait des moyens plus humains & plus sûrs de dé-
 „ couvrir la vérité, les chercheurs à maillets les ont
 „ fait taire, en les menaçant de les brûler à petit feu,
 „ après leurs avoir préalablement brisé les jambes ; car
 „ le crime, de n'être pas du même avis que les re-
 „ chercheurs, est un de ceux pour lesquels ils ne man-
 „ quent jamais d'employer leur méthode.

„ Des politiques profonds prétendent, que depuis ce
 „ tems-là, les chercheurs sont eux-mêmes convain-

qu'on pourrait prendre ces choses pour prouver ces exemples : ce qui ne laisse pas de faire son effet ; car comme on croit toujours que la difficulté est à ce qu'on veut prouver, on trouve les exemples plus clairs. Ainsi, quand on veut montrer une chose générale, on donne la règle particulière d'un cas. Mais si on veut montrer un cas particulier, on commence par la règle générale. On trouve toujours obscure la chose qu'on veut prouver, & claire celle qu'on emploie à la prouver ; car quand on propose une chose à prouver, d'abord on se remplit de cette imagination qu'elle est donc obscure ; & au contraire que celle qui la doit prouver est claire, & ainsi on l'entend aisément.

I V.

Les Philosophes se croient bien fins, d'avoir renfermé toute leur morale sous certaines divi-

„ cus de l'absurdité de leur méthode ; que s'ils l'em-
 „ ployent encore de tems en tems, sur des accusés
 „ obscurs, c'est afin de ne pas laisser rouiller cette vieil-
 „ le arme, & de la tenir toujours prête pour effrayer
 „ leurs ennemis, ou pour s'en venger.

„ J'ai lu qu'il y avait eu autrefois en Europe des
 „ usages aussi abominables ; mais ils n'y subsistent plus
 „ depuis longtems. Pour les conserver au milieu d'un sie-
 „ cle éclairé, & des mœurs douces de l'Europe, il au-
 „ rait fallu, dans les magistrats de ces pays, un mélange
 „ d'imbécillité & de cruauté, portées toutes deux à un
 „ si haut point, que ce serait calomnier la nature hu-
 „ maine, que de l'en supposer capable. “

(Voyage aux Moluques, Tom. II. pag. 232.)

Note très importante du premier Editeur, auteur de l'éloge.

sions. Mais pourquoi la diviser en quatre, plutôt qu'en six? Pourquoi faire plutôt quatre especes de vertus que (*) dix? Pourquoi la renfermer en *abstine* & *sustine*, plutôt qu'en autre chose? mais voilà, direz-vous, tout renfermé en un seul mot. Oui, mais cela est inutile, si on ne l'explique, & dès qu'on vient à l'expliquer & qu'on ouvre ce précepte qui contient tous les autres: ils en sortent en la premiere confusion que vous vouliez éviter: & ainsi, quand ils sont tous renfermés en un, ils y sont cachés & inutiles; & lorsqu'on veut les développer, ils reparaisent dans leur confusion naturelle.

La nature les a tous établis chacun en soi-même & quoiqu'on les puisse renfermer l'un dans l'autre, ils subsistent indépendamment l'un de l'autre. Ainsi toutes ces divisions & ces mots n'ont guere d'autre utilité que d'aider la mémoire & de servir d'adresse pour trouver ce qu'ils renferment.

V.

Quand on veut reprendre avec utilité & mon-

(*) On a remarqué dans un abrégé de l'inde & de la guerre misérable que l'avarice de la compagnie française soutint contre l'avarice anglaise, on a remarqué dis-je, que les brames peignent la vertu belle & forte avec dix bras, pour résister à dix péchés capitaux. Les missionnaires ont pris la vertu pour le diable.

Second Editeur.

trer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté là, & lui avouer cette vérité; il se contente de cela, parce qu'il voit qu'il ne se trompait pas, & qu'il manquait seulement à voir tous les côtés. Or, on n'a pas honte de ne pas tous voir; mais on ne veut pas s'être trompé, & peut-être que cela vient de ce que naturellement l'esprit ne se peut tromper dans le côté qu'il envisage, comme les appréhensions des sens sont toujours vraies.

V I.

J'avais passé beaucoup de tems dans l'étude des sciences abstraites; mais le peu de gens avec qui on peut communiquer m'en avait dégoûté. Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences abstraites ne lui sont pas propres, & que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant, que les autres en les ignorant, & je leur ai pardonné de ne s'y point appliquer. Mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puisque c'est celle qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la Géométrie.

V I I.

Quand un discours naturel peint une passion ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, qui y était sans qu'on le fût, & on se sent porté à aimer celui qui nous le fait sentir. Car il ne nous fait pas montre de son bien, mais du notre & ainsi ce bien-fait nous le rend aimable; outre que cette com-

munauté d'intelligence, que nous avons avec lui, incline nécessairement le cœur à l'aimer (*).

V I I I.

Quand on voit le style naturel, on est tout étonné & ravi; car on s'attendait de voir un auteur, & on trouve un homme, au lieu que ceux qui ont le goût bon, & qui en voyant un livre croient voir un homme, sont tout surpris de trouver un Auteur, *plus poëtice quam humane locutus est.*

I X.

Il y en a qui masquent toute la nature. Il n'y a point de Roi parmi eux, mais un (*) *Auguste Monarque*; point de Paris, mais une capitale du Royaume. Il y a des endroits, où il faut appeller Paris, Paris, & d'autres où il faut l'appeller capitale du Royaume.

X.

Quand dans un discours, on trouve des mots répétés, & qu'essayant de les corriger, on les trouve si propres, qu'on gâterait le discours, il les faut laisser.

(*) *Cet empire absolu que j'ai sur tout le monde,
Ce pouvoir souverain sur la terre & sur l'onde,
Cette grandeur sans borne & ce superbe rang.*

C O R N E I L L E.

Ceux qui écrivent en beaux français les gazettes pour le profit des propriétaires de ces fermes dans les pays étrangers, ne manquent jamais de dire cette auguste famille entendit vèpres dimanche & le Sermon du Révérend Pere N. Sa Majesté

Ceux qui font des antitheses en forçant les mots , sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symmétrie.

X I I.

Dans le discours , il ne faut point détourner l'esprit d'une chose à une autre , si ce n'est pour le délasser ; mais dans le tems , où cela est à propos & non autrement ; car qui veut délasser , hors de propos , lasse. On se rebute & on quitte tout là : tant il est difficile de rien obtenir de l'homme que par le plaisir qui est la monnoie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut. (*)

X I I I.

La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage , est de savoir (†) celle qu'il faut mettre la première.

joua aux dez en haute personne. On fit l'opération de la fistule à son Eminence.

(*) *Le plaisir n'est pas la monnoie , mais la denrée pour laquelle on donne tant de monnoie qu'on veut.* Second Editeur.

(†) *Quelquefois. Mais jamais on n'a commencé ni une histoire , ni une tragédie par la fin , ni aucun travail. Si on ne sait souvent par où commencer , c'est dans un éloge , dans une oraison funebre , dans un sermon , dans tous ces ouvrages de pur appareil où il faut parler sans rien dire.* Second Editeur.


ARTICLE


 A R T I C L E I I .

D E S P E N S É E S D E P A S C A L .

De la nécessité de s'occuper des preuves de l'existence d'une vie future.

I.

 **U**E ceux qui combattent la religion (*) apprennent au moins quelle elle est, avant que de la combattre. Si cette religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, & de le posséder à découvert & sans voile (§), ce serait la combattre que de dire, qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec cette évidence. Mais puisqu'elle dit au contraire, que les hommes sont dans les ténèbres (†) & dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connaissance, & que c'est même le nom qu'il se donne dans les écritures, *Deus absconditus* : & enfin si elle travaille également à établir ces deux choses, que Dieu a mis des marques sensibles dans l'église pour se faire reconnaître à ceux qui le

(*) *Il ne faut pas commencer d'un ton si impérieux.*

(§) *Elles serait bien hardie.*

(†) *Voilà une plaisante façon d'enseigner ? Suivez-moi car je marche dans les ténèbres.*

Second Editeur.

chercheraient sincèrement ; & qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte, qu'il ne sera aperçu, que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur ; quel avantage peuvent-ils tirer, lorsque dans la négligence où ils font profession d'être, de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre ; puisque cette obscurité, où ils sont, & qu'ils objectent à l'église, ne fait qu'établir une des choses qu'elle soutient sans toucher à l'autre, & confirme sa doctrine bien loin de la ruiner.

Il faudrait pour la combattre qu'ils criaient qu'ils ont fait tous leurs efforts pour la chercher partout, & même dans ce que l'église propose pour s'en instruire, mais sans aucune satisfaction. S'ils parlaient de la sorte, ils combattraient à la vérité, une de ses prétentions. Mais j'espère montrer ici qu'il n'y a point de personne raisonnable, qui puisse parler de la sorte, & j'ose même dire, que jamais personne ne l'a fait. On fait assez de quelle manière agissent ceux qui sont dans cet esprit. Ils croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de l'écriture, & qu'ils ont interrogé quelque ecclésiastique sur les vérités de la foi. Après cela, ils se vantent d'avoir cherché, sans succès, dans les livres & parmi les hommes. Mais en vérité, je ne puis m'empêcher de leur dire ce que *j'ai dit souvent* (*), que cette négligence n'est pas supportable ; il ne s'agit pas ici de l'intérêt lé-

(*) *A quoi bon nous apprendre que vous l'avez dit souvent ?*

ger de quelque personne étrangere : il s'agit de nous-mêmes, & de notre tout.

L'immortalité de l'ame est une chose qui nous importe si fort, & qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions & toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des bien éternels à espérer, ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens & jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre dernier objet. (*)

(*) *Il ne s'agit pas encor ici de la sublimité & de la sainteté de la religion chrétienne, mais de l'immortalité de l'ame qui est le fondement de toutes les religions connues excepté de la juive. Je dis excepté de la juive, parce que ce dogme n'est exprimé dans aucun endroit du Pentateuque qui est le livre de la loi juive; parce que nul auteur juif n'a pu y trouver aucun passage qui désignat ce dogme; parce que pour établir l'existence reconnue de cette opinion si importante, si fondamentale, il ne suffit pas de la supposer, de l'inférer de quelques mots dont on force le sens naturel: mais il faut qu'elle soit énoncée de la façon la plus positive & la plus claire. Parce que si la petite nation juive avait eu quelque connaissance de ce grand dogme avant Antiochus Epiphane, il n'est pas à croire que la secte des Sadducéens, rigides observateurs de la loi, eut osé s'élever contre la croyance fondamentale de la loi juive.*

Mais qu'importe en quel tems la doctrine de l'immortalité & de la spiritualité de l'ame a été intro-

Ainsi, notre premier intérêt, & notre premier devoir, est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite, & c'est pourquoi, parmi ceux qui n'en font pas persuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, & ceux qui vivent sans s'en mettre en peine & sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, & qui n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leur principale & leur plus sérieuse occupation. Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la

duite dans le malheureux pays de la Palestine ! Qu'importe que Zoroastre aux Perses, Numa aux Romains, Platon aux Grecs, ayent enseigné l'existence & la permanence de l'ame ? Pascal veut que tout homme par sa propre raison résolve ce grand problème. Mais lui-même le peut-il ? Locke, le sage Locke n'a-t-il pas confessé que l'homme ne peut savoir si Dieu ne peut accorder le don de la pensée à tel être qu'il daignera choisir ? n'a-t-il pas avoué par-la qu'il ne nous est pas plus donné de connaître la nature de notre entendement que de connaître la manière dont notre sang se forme dans nos veines ? Jescher a parlé ; il suffit.

Quand il est question de l'ame il faut combattre Epicure, Lucrece, Pomponace, & ne pas se laisser subjugué par une faction de théologiens du fauxbourg St. Jaques, jusqu'à couvrir d'un capuce une tête d'Archimède.

Second Editeur.

vie, & qui, par cette seule raison, qu'ils ne trouvant pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadent, négligent d'en chercher ailleurs, & d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles, qui, quoi qu'obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très solide; je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne & m'épouvante; c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle; je prétends, au contraire, que l'amour propre, que l'intérêt humain, que la plus simple lumière de la raison nous doit donner ces sentiments. Il ne faut voir pour cela que ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable & solide; que tous nos plaisirs ne sont que vanité; que nos maux sont infinis, & qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, nous doit mettre dans peu d'années, & peut-être en peu de jours, dans un état éternel de bonheur, ou de malheur, ou d'anéantissement. (*)

(*) *Il n'y eut ni malheur éternel, ni anéantissement dans les systèmes des Bracmanes, des Egyptiens, & chez plusieurs sectes Grecques. Enfin ce qui parut aux Romains de plus vraisemblable, ce fut cet axiome tant répété dans le Sénat & sur le théâtre que devient l'homme après la mort, ce qu'il était avant de naître. Pascal raisonne ici contre un*

Entre nous, le Ciel & l'Enfer, ou le néant, il n'y a donc que la vie qui est la chose du monde la plus fragile; & le Ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doute si leur ame est immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer, ou le néant.

Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrions les braves : voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils la pouvaient anéantir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance, & la mort qui la doit ouvrir, les mettra infailliblement, dans peu de tems dans l'horrible nécessité d'être éternellement, ou anéantis, ou malheureux.

Voilà un doute d'une terrible conséquence, & c'est déjà assurément un très grand mal que d'être dans ce doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on y est. Ainsi celui qui doute, & qui ne cherche pas, est tout ensemble, & bien injuste, & bien malheureux. Que s'il est avec cela tranquille & satisfait, qu'il en fasse profession, & enfin qu'il

mauvais chrétien, contre un chrétien indifférent qui ne pense point à sa religion, qui s'étourdit sur elle. Mais il faut parler à tous les hommes; il faut convaincre un Chinois & un Mexicain, un Déiste & un Athée. J'entends des Déistes & des Athées qui raisonnent & qui par conséquent méritent qu'on raisonne avec eux; je n'entend pas des petits maîtres.

Second Editeur.

en fasse vanité ; & que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie & de sa vanité , je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Ou peut-on prendre ces sentimens ? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des miseres sans ressource ? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables ? Quelle consolation de n'attendre jamais de consolateur ?

Ce repos , dans cette ignorance , est une chose monstrueuse , & dont il faut faire sentir l'extravagance & la stupidité à ceux qui y passent leur vie , en leur représentant ce qui se passe en eux-mêmes , pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les hommes quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont , & sans en rechercher d'éclaircissement.

Je ne fais qui m'a mis au monde , ni ce que c'est que le monde , ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne fais ce que c'est que mon corps , que mes sens , que mon ame ; & cette partie même de moi qui pense ce que je dis , & qui fait réflexion sur tout , & sur elle-même , ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment , & je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue , sans savoir pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre , ni pourquoi ce peu de tems qui m'est donné à vivre , m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé , & de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts , qui m'en-

gloutissent

gloutissent comme un atome , & comme un ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais , c'est que je dois bientôt mourir ; mais ce que j'ignore le plus , c'est cette mort même que je ne saurais éviter.

Comme je ne fais d'où je viens, aussi ne fais-je où je vais , je fais seulement , qu'en sortant de ce monde, je tombe pour jamais, ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, (*) sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

Voilà mon état plein de misère, de faiblesse ; d'obscurité. Et de tout cela, je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui me doit arriver ; & que je n'ai qu'à suivre mes inclinations sans réflexion & sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, au cas que ce qu'on en dit soit véritable. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes ; mais je n'en veux pas prendre la

(*) Si vous ne savez où vous allez, comment savez-vous que vous tombez infailliblement ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité ? Qui vous a dit que l'Être suprême peut être irrité ? N'est-il pas infiniment plus probable que vous serez entre les mains d'un Dieu bon & miséricordieux ? Et ne peut-on pas dire de la nature divine ce que le poète philosophe des Romains en a dit ?

*Ipsa suis pollens. opibus nihil indiga nostri,
Nec bene promeritis capitur nec tangitur ira!*

Second Editeur.

I

peine, ni faire un pas pour le chercher ; & en traitant avec mépris, ceux qui se travailleraient de ce soin, je veux aller sans prévoyance & sans crainte tenter un si grand événement & me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future.

Rien n'est si important à l'homme que son état ; rien ne lui est si redoutable que l'éternité. Et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être ; & au péril d'une éternité de misère ; cela n'est pas naturel. Ils sont tout autres, à l'égard de toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus petites, ils les prévoient, ils les sentent ; & ce même homme qui passe les jours & les nuits dans la rage & le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelqu'offense imaginaire à son honneur, est celui-là même, qui fait qu'il va tout perdre par la mort, & qui demeure néanmoins sans inquiétude, sans trouble & sans émotion. Cette étrange insensibilité pour les choses les plus terribles dans un cœur si sensible aux plus légères, est une chose monstrueuse ; c'est un enchantement incompréhensible ; & un assoupissement surnaturel.

Un homme, dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre ; & cette heure suffisant, s'il fait qu'il est donné, pour le révoquer, il est contre la nature qu'il employe cette heure-là non à s'informer si cet arrêt est donné, mais à jouer & à se divertir (a). C'est l'état où se trou-

(a) Il semble qu'il manque quelque chose à ce raison-

vent ces personnes avec cette différence, que les maux, dont ils sont menacés, sont bien autres que la perte simple de la vie, & un supplice passager que ce prisonnier appréhenderait. Cependant ils courent sans souci dans le précipice, après avoir mis quelque chose devant leurs yeux pour s'empêcher de le voir, & ils se moquent de ceux qui les en avertissent.

Ainsi, non seulement, le zèle de ceux qui cherchent Dieu, prouve la véritable religion; mais aussi l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas, & qui vivent dans cet horrible négligence. Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme pour vivre dans cette état, & encore plus pour en faire vanité. Car quand ils auraient une certitude entière, qu'ils n'auraient rien à craindre après la

nement de Pascal. Sans doute il est absurde de ne pas employer son tems à la recherche d'une chose qu'on peut connaître, & dont la connaissance nous est d'une importance infinie. Mais un homme qui serait persuadé que cette connaissance est à acquérir, que l'esprit humain n'a aucun moyen d'y parvenir, peut sans folie demeurer dans le doute; il peut y demeurer tranquille, s'il croit qu'un Dieu juste n'a pu faire dépendre l'état futur des hommes de connaissances, auxquelles leur esprit ne peut atteindre.

Un homme, enfermé dans un cachot, ne sachant pas si son arrêt est donné, mais sûr de son innocence, & & comptant sur l'équité de ses Juges, n'ayant aucun moyen d'apprendre encore ce que porte son arrêt, pourrait l'attendre tranquillement. & ne serait alors que raisonnable & ferme. Il faut donc commencer par prouver qu'il n'est pas impossible que l'homme parvienne à quelque connaissance certaine sur la vie future.

Premier Editeur, Auteur de l'éloge:

mort, que de tomber dans le néant, ne ferait-ce pas un sujet de désespoir plutôt que de vanité ? N'est-ce donc pas une folie incontestable, n'en étant pas assurés, de faire gloire d'être dans ce doute ? Et néanmoins il est certain que l'homme est si dénaturé, qu'il y a dans son cœur une semence de joie en cela. Ce repos brutal, entre la crainte de l'enfer & du néant, semble si beau, que, non - seulement, ceux qui sont véritablement dans ce doute malheureux, s'en glorifient ; mais que ceux même qui n'y sont pas, croient qu'il leur est glorieux de seindre d'y être. Car l'expérience nous fait voir, que la plupart de ceux qui s'en mêlent, sont de ce dernier genre, que ce sont des gens qui se contrefont, & qui ne sont pas tels qu'ils veulent paraître. Ce sont des personnes qui ont oui dire que les belles manières du monde (*), consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug, & la plupart ne le font que pour imiter les autres.

Mais s'ils ont encore tant soit peu de sang commun, il n'est pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par-

(*) Cette capucinade n'aurait jamais été répétée par un Pascal si le fanatisme janséniste n'avait pas enforcé son imagination. Comment n'a-t-il pas vu que les fanatiques de Rome en pouvaient dire autant à ceux qui se moquaient de Numa & d'Egerie ? Les énergumènes d'Egypte aux esprits sensés qui riaient d'Isis, d'Osiris & d'Horus ? Les sacrilèges de tous les pays aux honnêtes gens de tous les pays ?

Second Editeur.

là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même, parmi les personnes du monde, qui jugent sainement des choses, & qui savent que la seule voie d'y réussir, c'est paraître honnête, fidele, judicieux, & capable de servir utilement ses amis; parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui leur peut être utile. Or, quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme qui a secoué le joug, qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions, qu'il se considère comme maître de sa conduite, qu'il ne pense à en rendre compte qu'à soi-même? Pense-t-il nous avoir porté par-là à avoir désormais bien de la confiance en lui, & à en attendre des consolations, des conseils & des secours dans tous les besoins de la vie? Pense-t-il nous avoir bien réjouis de nous dire, qu'il doute si notre ame est autre chose qu'un peu de vent & de fumée, & encore de nous le dire d'un ton de voix fier & content? Et-ce donc une chose à dire gaiement? Et n'est-ce pas une chose à dire, au contraire, tristement, comme la chose du monde la plus triste?

S'ils y pensaient sérieusement, ils verraient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté, & si éloigné en toute maniere de ce bon air qu'ils cherchent, que rien n'est plus capable de leur attirer le mépris & l'aversion des hommes, & de les faire passer pour des personnes sans esprit & sans jugement. Et en effet, si on (*) leur fait rendre compte de leurs sen-

Ce n'est donc pas contre ces insensés méprisables

timents , & des raisons qu'ils ont de douter de la religion , ils diront des choses si faibles & si basses qu'ils persuaderont plutôt du contraire. C'était ce que leur disait un jour fort à propos une personne : si vous continuez à discuter de la sorte , leur disait-il , en vérité , vous me convertirez. Et il avait raison ; car qui n'aurait horreur de se voir dans des sentiments , où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables.

Ainsi , ceux qui ne font que feindre ces sentiments , sont bien malheureux de contraindre leur naturel , pour se rendre les plus impertinents des hommes. S'ils sont fâchés , dans le fond de leur cœur , de n'avoir pas plus de lumières , qu'ils ne le dissimulent point ; cette déclaration ne sera pas honteuse. Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir : rien ne découvre davantage un étrange faiblesse d'esprit , que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu. Rien ne marque davantage une extrême bassesse de cœur , que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles. Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés , pour en être véritablement capables ; qu'ils soient du moins honnêtes gens (a) , s'ils

que vous devez disputer , mais contre des philosophes trompés par des arguments séduisant.

Second Éditeur.

(a) Il s'agit ici de savoir si l'opinion de l'immortalité de l'ame est vraie , & non pas si elle annonce plus d'esprit , une ame plus élevée que l'opinion contraire. Si elle est plus gaie , ou de meilleur air. Il faut croire cet-

ne peuvent être encore chrétiens; & qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeller raisonnables; ou ceux qui servent Dieu de tous leur cœur, parce qu'ils le connaissent; ou ceux qui le cherchent de tous leur cœur, parce qu'ils ne le connaissent pas encore.

C'est donc pour les personnes qui cherchent Dieu sincèrement, & qui reconnaissant leur misère, désirent véritablement d'en sortir, qu'il est juste de travailler, afin de leur aider à trouver la lumière qu'ils n'ont pas.

Mais pour ceux qui vivent sans le connaître & sans le chercher, ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres; & il faut avoir toute la charité de la religion qu'ils méprisent, pour ne les point mépriser, jusqu'à les abandonner dans

te grande vérité, parce qu'elle est prouvée, & non parce que cette croyance excitera les autres hommes à avoir en nous plus de confiance. Cette manière de raisonner ne serait propre qu'à faire des hypocrites. D'ailleurs il me semble que c'est moins d'après les opinions d'un homme, sur la métaphysique, ou la morale, qu'il faut se confier en lui, ou s'en défier, que d'après son caractère, & s'il est permis de s'exprimer ainsi, d'après sa constitution morale. L'expérience paraît confirmer ce que j'avance ici. Ni Constantin, ni Théodose, ni Mahomet, ni Innocent III, ni Marie d'Angleterre, ni Philippe II, ni Aurangzeb, ni Jacques Clément, ni Ravailiac, ni Balthazar Gérard, ni les brigands qui dévastèrent l'Amérique, ni les Capucins, qui conduisaient les troupes Piémontaises au dernier massacre des Vaudois, n'ont jamais élevé le moindre doute sur l'immortalité de l'ame. En général même ce sont

leur folie. Mais parce que cette religion nous oblige de les regarder toujours, tant qu'ils feront en cette vie : comme capables de la grace qui peut les éclairer, de croire qu'ils peuvent être dans peu de tems, plus remplis de foi que nous ne sommes, & que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où il sont ; il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fit pour nous si nous étions en leur place, & les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes & à faire au moins quelques pas pour tenter s'ils ne trouveront point de lumiere. Qu'ils donnent à la lecture de cet ouvrage quelques-unes de ces heures qu'ils emploient inutilement ailleurs, peut-être y rencontreront-ils quelque chose, ou du moins ils n'y perdront pas beaucoup. Mais pour ceux qui y apporteront une sincérité parfaite & un véritable desir de connaître la vérité, j'espère qu'ils y auront satisfaction, & qu'ils seront convaincus des preuves d'une religion si divine que l'on y a ramassées.

I I.

C'est une chose horrible de sentir continuellement s'écouler tout ce qu'on possède, & qu'on s'y puisse attacher sans avoir envie de chercher s'il n'y a point quelque chose de permanent. (*)

les hommes faibles, ignorants & passionnés, qui commettent des crimes ; & ces mêmes hommes sont naturellement portés à la superstition.

Grande & belle réflexion de l'illustre Auteur de l'éloge.

(*) *Durum sed levius fit patientia quidquid corrigere est nefas.*

AR.

ARTICLE III.

DES PENSÉES DE PASCAL.

Qu'il faudrait croire & pratiquer la Religion chrétienne, quand même on ne pourrait la prouver.

I.

Nous connaissons qu'il y a un infini & ignorons sa nature. Comme, par exemple, nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis. Donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre. Mais nous ne savons ce qu'il est. Il est faux qu'il soit impair; car en ajoutant l'unité il ne change point de nature. Ainsi, on peut bien connaître qu'il y a un Dieu, sans savoir ce qu'il est: & vous ne devez pas conclure qu'il n'y a point de Dieu, de ce que nous ne connaissons pas parfaitement sa nature.

Je ne me servirai pas, pour vous convaincre de son existence, de la foi par laquelle nous le connaissons certainement, ni de toute les autres preuves que nous en avons, puisque vous ne les voulez pas recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes; & je prétends vous faire voir par la manière dont vous raisonnez tous les jours sur les choses de la moindre conséquence, de quelle sorte vous devez raisonner en celle-ci, & quel parti vous de-

vez prendre dans la décision de cette importante question de l'existence de Dieu. Vous dites donc que nous sommes incapables de connaître s'il y a un Dieu. Cependant il est certain que Dieu est, ou qu'il n'est pas : il n'y a point de milieu. Mais de quel côté pencherons nous ? la raison, dites-vous, n'y peut rien déterminer. Il y a un cahos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu à cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagnerez-vous ? par raison vous ne pouvez assurer ni l'un, ni l'autre ? par raison vous ne pouvez nier aucun des deux.

Ne blamez donc pas de fausseté ceux qui ont fait un choix ; car vous ne savez pas s'ils ont tort, & s'ils ont mal choisi. Non, direz-vous ; mais je les blamerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix ; & celui qui prend croix & celui qui prend pile ont tous deux tort : le juste est de ne point parier.

Oui, mais il faut parier ; cela n'est pas volontaire ; vous êtes embarqué ; & ne pariez point que Dieu est, c'est parier qu'il n'est point. Lequel prendrez-vous donc ? pesons le gain & la perte en prenant le parti de croire que Dieu est. Si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est sans hésiter. Oui, il faut gagner. Mais je gage peut-être trop. Voyons : puisqu'il y a pareil hasard de gain & de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager ; & s'il y en avait dix à gagner, vous seriez imprudent de ne pas hasarder votre vie pour en gagner dix à un jeu, ou

il y a pareil hazard de perte & de gain. Mais il y a ici une infinité de vies infiniment heureuses à gagner ; avec pareil hazard de perte & de gain ; & ce que vous jouez est si peu de chose , & de si peu de durée , qu'il y a de la folie à le ménager en cette occasion. (a)

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incer-

(a) Il est évidemment faux de dire : ne point parier que Dieu est , c'est parier qu'il n'est pas ; car celui qui doute , & demande à s'éclaircir , ne parie assurément ni pour ni contre. D'ailleurs cet article paraît un peu indécent & puéril ; cette idée de jeu , de perte & de gain , ne convient point à la gravité du sujet. De plus , l'intérêt que j'ai à croire une chose , n'est pas une preuve de l'existence de cette chose. Vous me promettez l'empire du monde , si je crois que vous avez raison. Je souhaite alors , de tout mon cœur , que vous ayez raison ; mais , jusqu'à ce que vous me l'avez prouvé , je ne puis vous croire. Commentez , pourrait-on dire à Pascal , par connoître ma raison : j'ai intérêt , sans doute , qu'il y ait un Dieu ; mais si dans votre système , Dieu n'est venu que pour si peu de personnes , si le petit nombre des élus , est si effrayant ; si je ne puis rien du tout par moi-même , dites-moi , je vous prie , quel intérêt j'ai à vous croire ? N'ai-je pas un intérêt visible à être persuadé du contraire ? De quel front osez-vous me montrer un bonheur infini , auquel d'un million d'hommes , un seul à peine a droit d'aspirer ! Si vous voulez me convaincre , prenez-vous y d'une autre façon , & n'allez pas tantôt me parler de jeux de hazard , de pari , de croix & de pile , & tantôt m'effrayer par les épines que vous semez sur le chemin que je veux & que je dois suivre. Votre raisonnement ne servirait qu'à faire des athées , si la voix de toute la nature ne nous criait qu'il y a un Dieu , avec autant de force que ces subtilités ont de faiblesse. (*)


tain si on gagnera , & qu'il est certain qu'on hasarde ; & que l'infinie distance qui est entre la certitude de ce qu'on expose & l'incertitude de ce que l'on gagnera , égale le bien fini qu'on expose certainement , à l'infini qui est certain. Cela n'est pas ainsi ; tout joueur hasarde avec certitude , pour gagner avec incertitude ; & néanmoins il hasarde certainement le fini , pour gagner incertainement le fini ; sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude du gain ; cela est faux. Il y a , à la vérité , infinité entre la certitude de gagner & la certitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde , selon la proportion des hasards de gain & de perte ; & de-là vient que s'il y a autant de hasards d'un côté que de l'autre , le parti est à jour égal , contre égal ; & alors la certitude de ce qu'on expose est égale à l'incertitude du gain , tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi notre proposition est dans une force infinie , quand il n'y a que le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain & de perte , & l'infini à gagner. Cela est démonstratif & si les hommes sont capables de quelques vérités , ils le doivent être de celle-là.

(*) Remarques de M. de V. Toutes les remarques ainsi désignées , sont citées ainsi par l'Auteur de l'éloge dans son édi. in. Nous distinguons les nôtres par un astérisque.

II.

De se tromper en croyant vraie la religion chrétienne, il n'y a pas grand chose à perdre mais quel malheur de se tromper en la croyant fausse (*).

(*) *Le Flamen de Jupiter , les Prêtres de Cibèle ceux d'Isis en disaient autant. Le Mufti , le grand Lama en disent autant. Il faut donc examiner les pièces du procès.* Second Editeur.



R E F L E X I O N S .

*Sur l'argument de M. Pascal & de M. Locke ,
concernant la possibilité d'un autre vie à
venir , par M. DE FONTENELLE.*

UN de mes amis à qui je ne connais de vice qu'une incrédulité générale à l'égard de tout ce qu'on appelle religion , ou vérités révélées , prétend qu'il n'y a aucune de ces vérités qui ne se trouve entièrement détruite par des raisonnements métaphysiques, qui, selon lui, sont les seuls moyens infailibles pour s'affurer de la vérité, ou de la fausseté de quelque chose.

Nos conversations roulent toujours sur quel-

qu'uns des points les plus essentiels de la religion ; comme l'existence de Dieu , la spiritualité de l'âme , la liberté de l'homme ; & il combat tous ces principes de la religion par les raisons les plus spécieuses & me réduit le plus souvent au point d'appeller la foi au secours de ma raison.

Ayant trouvé dans l'excellent traité sur l'entendement humain de M. Locke, le fameux argument de Pascal, imaginé au rapport de Bayle, si je ne me trompe, par Arnobe, & que M. Locke a mis dans tout son jour, je crus que pour le coup j'aurais la raison pour moi, contre mon ami. En effet, il n'y a rien de si fort que cet argument que voici : „ Les récompenses & les
 „ peines d'une autre vie, que Dieu a établies pour
 „ donner plus de force à ses loix, sont d'une
 „ assez grande importance, pour déterminer notre
 „ choix contre tous les biens, ou tous les
 „ maux de la vie, lors même qu'on ne considère
 „ le bonheur ou le malheur à venir que comme
 „ possible : de quoi personne ne peut douter.
 „ Quiconque, dis-je, voudra examiner qu'un
 „ bonheur excellent & infini, peut être une fuite
 „ de la bonne vie qu'on aura menée sur la terre,
 „ ou qu'un état opposé peut être le châtement
 „ d'une conduite déréglée ; un tel homme doit
 „ nécessairement avouer qu'il juge très-mal s'il
 „ ne conclut pas de-là, qu'une bonne vie, jointe
 „ à l'attente d'une félicité éternelle qui peut arriver,
 „ est préférable à une mauvaise vie accompagnée
 „ de la crainte de cette affreuse misère, dans
 „ laquelle il est fort possible que le méchant
 „ se trouve un jour enveloppé : ou pour le moins
 „ de l'épouvantable & incertaine espérance d'être

annihilé. Tout cela est de la dernière évidence, quand même les gens de bien n'auraient que des maux à effuyer dans ce monde, & que les méchants y goûteraient une perpétuelle félicité, ce qui, pour l'ordinaire, est tout autrement. De sorte que les méchants n'ont pas grand sujet de se glorifier de la différence de leur état, par rapport même aux biens dont ils jouissent actuellement; ou plutôt à bien considérer toutes choses, ils ont, je crois, la plus mauvaise part; même dans cette vie. Mais lorsqu'on met en balance un bonheur infini avec une infinie misère, si le pis qui en puisse arriver à un homme de bien, supposé qu'il se trompe, est le plus grand avantage que le méchant puisse obtenir au cas qu'il vienne à rencontrer juste; qui est l'homme qui peut en courir le hazard, s'il n'a pas tout à fait perdu l'esprit? Qui pourrait, dis-je, être assez fou pour résoudre en foi-même de s'exposer, à un danger possible, d'être infiniment malheureux; de sorte qu'il n'y ait rien à gagner pour lui que que le pur néant, s'il vient à échapper à ce danger. L'homme de bien, au contraire, hazarder le néant contre un bonheur infini, dont il doit jouir si le succès suit son attente: si son espérance se trouve bien fondée, il est éternellement heureux; & s'il se trompe, il n'est pas malheureux; il ne sent rien. D'un autre côté, si le méchant a raison, il n'est pas heureux, & s'il se trompe il est infiniment misérable. N'est-ce pas un des plus visibles dérangements de l'esprit où les hommes puissent tomber, que de ne pas voir du premier coup

„ d'œil quel parti doit être préféré dans cette ren-
 „ contre. “

Aucun de nos incrédules n'avait osé jusqu'ici
 attaquer cet argument. Je le proposais à mon ami,
 homme juste, chaste, charitable envers son pro-
 chain, dont les mœurs sont très-réglées, & qui
 s'acquitte exactement de tous les devoirs exté-
 rieurs qu'exige la probité la plus sévère. Pour
 son intérieur je n'en dirai rien ; c'est à Dieu qui
 fonde les cœurs & les reins à en juger. Cet
 homme ayant un peu réfléchi me dit :

Proposez d'acheter pour un denier une éter-
 nité bienheureuse & d'éviter un malheur sans
 fin à un homme qui pense comme Virgile.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas ,
 Atque metas omnes , & inexorabile fatum
 Subjecit pedibus , strepitumque acherontis avari.*

Et qui croit être certain qu'il n'y a point d'autre
 vie après celle-ci , à prendre la chose à rigueur
 philosophique ; il vous dira que , quoique vous
 ne lui demandiez qu'un denier , c'est acheter trop
 cher encore , le néant , ou une chimère ; & qu'il
 y a même moins de comparaison & de proportion
 entre un denier & un être non existant , qu'il n'y
 en a entre un point & l'infini.

D'ailleurs , continue mon Philosophe , par rap-
 port à la possibilité d'un état éternellement heu-
 reux ou malheureux , la situation de ce que M.
 Locke appelle un homme de bien , & un mé-
 chant , n'est pas la seule qui existe dans la nature.
 Il peut y avoir des gens qui ont poussé la phi-
 losophie jusqu'au point de vivre dans une parfaite
 tran-

tranquillité dans ce monde, sans aucune persuasion d'une vie à venir, & même avec une forte persuasion du contraire. Entreprenez de tirer ces gens-là de cette situation, en faisant valoir l'argument de M. Locke; ils vous diront sans doute, qu'il y aurait de la folie à sortir de (*) cet état d'une parfaite tranquillité dans laquelle consiste le souverain bonheur en ce monde, pour rentrer dans un autre plein de doutes, de crainte & d'incertitude. Et comme c'est celui d'un homme qui professe la religion chrétienne aux termes de l'évangile; ils vous diront que ce serait, pour eux, la plus haute extravagance de prendre ce parti d'incertitude & de doute, sur la seule espérance ou la crainte d'un avenir qu'ils regardent comme une chimère; persuadés qu'aucun des sectateurs du parti que vous leur proposez, n'est arrivé, par sa croyance, ou par sa foi, à ce point de tranquillité qui fait le souverain bonheur en ce monde; à laquelle ils sont parvenus eux-mêmes par le seul secours de la Philosophie & de la raison dépouillée des préjugés de l'éducation & de l'autorité. Je vous expliquerai plus amplement cette idée, ajouta mon ami, en faisant raisonner un Philosophe payen.

Figurez-vous un Philosophe chinois, qui ne croit pas à une vie à venir (étant presque tous dans ce système) qui jouit dans la façon de penser d'un bonheur parfait en ce monde & qui est moralement certain qu'il en jouira toute sa vie.

K

(*) *J'ai peur que ce ne soit ex falso supponente.*
Second Editeur.

Représentez-vous ensuite un Missionnaire qui entreprend de convertir ce philosophe à la religion chrétienne (*).

Après s'être épuisé en raisonnements pour prouver la vérité de son système, sans qu'il ait pu amener le philosophe chinois à son but, le Missionnaire conclut en disant : quand même tout ce que je vous ai fait voir, concernant la certitude d'une vie à venir, ne serait pas aussi exactement vrai & évident, que je vous l'ai démontré; toujours ne sauriez vous disconvenir que ce que je viens de vous exposer, comme vrai & évident, ne soit au moins possible. Je ne saurais douter que cette possibilité ne frappe un homme comme vous, qui fait réfléchir & raisonner, & qui fait juger de ses véritables intérêts. Dans ces vues, permettez-moi de vous rapporter ce qu'un de nos plus grands Philosophes a pensé sur cette possibilité.

Supposez, à présent, que le Missionnaire, après avoir exposé l'argument en question, dans toute sa force au Philosophe chinois, lui dit en

(*) Songez que les autres religions, excepté la juive; menaçaient de l'enfer longtemps avant nous; songez que les Bonzes de la secte de Laokium à la Chine, menacent d'une espèce d'enfer. Songez que même du temps de Lucrece on menaçait de l'enfer à Rome : *Æternas quoniam pœnas in morte timendum est.* L'enfer est bien ancien; les Brames disent qu'ils ont inventé leur undéra il y a des millions d'années.

Second Editeur.

homme qui se croit déjà sûr de sa victoire : ce raisonnement n'est-il pas convaincant & sans réplique ? votre raison peut-elle refuser de se prêter à tant de lumières & d'évidence ?

Figurez-vous maintenant que le Chinois répond ainsi au Missionnaire.

Vous, ou votre Philosophe, posez en fait dans votre raisonnement, deux propositions qui paraissent également douteuses.

La première est que personne ne peut douter de la possibilité de l'événement, que vous venez de m'annoncer.

La deuxième est que cette seule possibilité présumée doit me déterminer à prendre le chemin que vous m'indiquez.

Mais je vous dirai, continue le Chinois, qu'il me paraît que ne connaissant point la mesure de la puissance ni de la volonté de la cause première, de laquelle, dites-vous, dépendent tous les contingents ; & la nature même de cette cause première nous étant absolument inconnue, il en résulte que nous ne saurions rien déterminer ni pour ni contre la possibilité des contingents, & sur-tout dans les choses qui sont au-dessus de la portée de notre raison : ainsi notre esprit ne peut rester, à cet égard, que dans un parfait équilibre, ou tout au plus dans le doute.

Or, cela posé, votre argument donne naturellement lieu à cette question, savoir : s'il est raisonnable que dans le doute où je suis, je doive me déterminer d'aller plutôt à droite qu'à gauche.

Quant à moi, je pense que le doute ne peut ni ne doit faire d'autre effet, sur un esprit raisonnable, que de le porter à examiner avec atten-

tion, s'il est plus probable que le contingent qu'on lui présente, ou qu'il envisage lui-même comme possible, soit un être réel ou chimérique; & que si de la réalité de ce contingent dépend sa félicité, ou son malheur, il ne doit se déterminer qu'en conséquence de l'examen sérieux, & des comparaisons exactes qu'il aura faites, pour juger avec certitude, s'il est plus probable que le contingent arrive ou qu'il n'arrive pas.

On doit prendre ce chemin, selon la droite raison, d'autant qu'on a un intérêt sensible à ne pas se tromper dans son choix, si on risque un bien réel, supposé qu'on se trompe en changeant d'état.

Mais s'il n'y a rien à risquer, & tout à espérer, en prenant plutôt à droite qu'à gauche, c'est-à-dire, en prenant le parti qu'on lui propose, il est évident qu'il serait fou au suprême degré, s'il hésitait un moment à prendre ce parti, quelque incertain qu'il fût d'arriver, par ce moyen, au bien qui se serait offert à sa vue.

Supposé qu'il n'y eût dans une loterie qu'un seul billet noir; qui vaudrait notre Empire de la Chine, contre cent millions de billets blancs; un homme, à qui on offrirait de tirer gratuitement un billet, serait fou s'il le refusait, par la seule raison du peu d'apparence qu'il y a qu'il tirera précisément le billet noir.

Ce n'est pas le cas dans lequel je me trouve, à l'égard de votre système; mais avant que de vous le faire comprendre, je dois faire une seconde observation sur l'argument de votre Philosophe. Il divise les hommes en gens de bien & en méchants. Cette division ne me paraît pas bonne à l'égard de ce qu'il veut

prouver : j'estime, que par cette division, il ne peut rien prouver contre moi. Il aurait bien mieux fait de diviser les hommes en ceux qui sont persuadés de la vérité de votre système, en ceux qui en doutent, & en ceux qui le croient faux.

Je conviens cependant, que dans votre façon de parler, ceux de la première classe sont tous réputés gens de bien. Mais je soutiens que, dans la deuxième & dans la troisième, il peut y avoir autant de gens de bien que de méchants.

Si, par la définition d'un homme de bien, vous entendez celui qui croit la vérité de votre système, & un méchant, celui qui en doute, ou qui le croit faux; je ne conviens pas de votre définition; &, sur ce pied-là, nous discuterons fort inutilement.

Mais si, jugeant sans préjugés, vous appelez un homme de bien celui qui est humain, charitable, juste; & un méchant, celui qui en tout ou en partie, est taché de vices contraires à ces vertus, nous sommes d'accord.

Je conviens maintenant qu'un méchant, pour peu qu'il soit capable de raisonner, doit sentir, qu'en tant que méchant, il pèche essentiellement contre les inspirations de la raison naturelle.

Si ce méchant croit la vérité de votre système, s'il le croit possible, ou s'il en doute seulement, en posant pour principe, qu'un bonheur excellent & infini, peut être une suite de la bonne vie qu'on aura menée sur la terre, ou qu'un état opposé, c'est-à-dire, un malheur infini peut être le châtiment d'une conduite

déreglée ; il doit convenir nécessairement , je l'avoue , qu'il jugerait très-mal , s'il ne concluait pas de-là qu'une bonne vie , jointe à l'attente certaine d'une éternelle félicité qui peut arriver , est préférable à une mauvaise vie , accompagnée de la crainte de cette affreuse misère , dans laquelle , suivant la supposition , il croit fort possible que le méchant se trouve un jour enveloppé pour le châtiment de ses crimes.

Mais vous verrez que cet argument ne porte que contre un méchant , persuadé de la vérité de votre système , ou qui doute au moins de sa possibilité ; qui vit par conséquent dans un état d'incertitude & de crainte. Il ne porte aucunement contre un homme de bien , absolument persuadé de la fausseté de votre système , qui , par conséquent , n'a rien à craindre , & qui n'a aucun motif raisonnable pour le déterminer à changer un état de vie , dont il a tout lieu d'être content.

Je sens bien que vous m'opposerez ici deux choses conséquemment à votre système.

1°. Qu'il ne suffit pas d'être homme de bien dans le sens que je crois l'être , pour n'avoir rien à craindre , par rapport à une autre vie à venir.

2°. Qu'il est question de savoir si , après les preuves que vous m'avez données de la vérité de votre système , je puis persévérer dans la persuasion qu'il est faux , avec assez de confiance pour risquer un événement possible , aussi redoutable que l'est celui que vous me prêchez.

Je conviens que l'objet que vous me présentez est assez important pour mériter les attentions les plus sérieuses. Mais , voulant agir en homme

sage, je ne saurais me déterminer, ni prendre un parti que sur la validité ou non validité des preuves que vous me donnerez en faveur de votre système.

Jusqu'ici vous ne m'avez nullement persuadé. Et plus j'examine le plus ou le moins de probabilité qu'il y a que l'existence de cette vie à venir, que vous me prêchez comme une chose, soit certaine, soit seulement possible, plus je me trouve porté à croire que ce n'est qu'une belle & spécieuse chimère; & dans cet état, j'estime que la raison, fondée sur la grandeur de l'objet, c'est-à-dire, sur ce que j'ai à perdre, si je me trompe, n'est pas suffisante pour me déterminer à adopter votre système, & à changer d'état de vie, dont j'ai tout lieu d'être content.

Il est question ici dans le fond d'une espèce de jeu, ou de hasard; puisque l'événement dont vous me parlez, est fort douteux, au moins à mon égard; & qu'il s'agit d'opter entre deux chemins, dont personne ne connaît véritablement les issues, qui peuvent cependant être très différentes; & qu'on suppose enfin qu'il y a infiniment à gagner ou à perdre, en se trompant ou en ne se trompant pas au choix que l'on fera.

Supposons maintenant, par une comparaison sensible, qu'on mette entre les mains d'un enfant les vingt-quatre caractères d'imprimerie, qui forment les vingt-quatre lettres de l'alphabet (*), pour qu'il les arrange à sa fantaisie.

(*) Un Chinois les 24 lettres de l'alphabet ! c'est sans doute une faute d'impression, il faut dire votre alphabet.

Dans cette supposition , je vous demande lequel des deux ferait censé faire le pari le plus inégal , ou de notre Empereur , qui offrirait de parier tout son Empire contre une piaſtre , que cet enfant ne rangera pas du premier coup les vingt-quatre lettres de l'alphabet ; ou d'un particulier , qui , en acceptant ce pari , mettrait une piaſtre contre tout cet Empire , en pariant pour l'affirmative.

Oh ! cela n'est pas une question , dira un homme qui raisonnera sur le principe de votre philosophe ; car si l'Empereur gagne ce pari , il ne gagne qu'une piaſtre , & s'il vient à perdre , il perd un Empire qui lui vaut cent millions de piaſtres , sans compter tous les agréments & avantages qui sont annexés à la possession d'un si vaste Empire. Il y aurait donc une grande imprudence à notre Empereur de faire un pari si inégal : au contraire , si ce particulier perd , il ne perd qu'une piaſtre , ce qui ne fait qu'un très-petit objet , & dont la perte ne peut l'incommoder beaucoup ; & s'il gagne , il gagne tout l'Empire de la Chine ; il serait donc fou , s'il ne pariait pas. Mais ce raisonnement n'est dans le fond qu'un pur sophisme , que l'on appelle dans vos écoles dénombrement imparfait , suivant ce que j'ai lu dans vos livres. Car , pour se déterminer avec prudence , à parier ou à ne parier pas , il ne suffit pas de mesurer la proportion ou la disproportion de la perte au gain ; mais il faut mesurer encore les degrés de probabilité qu'il y a dans l'espérance de gagner ce pari , ou dans la crainte de le perdre , & faire ensuite une comparaison exacte de la proportion ou la disproportion qu'il y a de la perte

prendre enfin le parti que la saine raison & la prudence doivent dicter à quiconque fait réfléchir sur ses véritables intérêts.

Si par cet examen , il se trouve que l'événement que vous me prêchez soit certain , ou qu'il y ait un peu plus de probabilité qu'il puisse arriver , qu'il n'y en a qu'il n'arrivera pas , je vous avoue qu'il est sensiblement de mes intérêts de me ranger au parti que vous me conseillez.

Mais s'il se trouve , au contraire , que cet événement ne soit qu'une chimere & une invention de la politique ou de quelqu'autre vue intéressée de la part de ceux qui le prêchent , cela changerait la these du tout au tout : car il est évident qu'en ce cas là , il y aurait plus de disproportion entre cette chimere & la réalité , quelque peu considérable qu'elle fût , que je sacrifierais inutilement pour courir après ce néant , qu'il n'y en a entre l'objet de crainte & d'espérance dans cette autre vie à venir & celui des mêmes espérances & craintes de la vie présente qu'il s'agit de sacrifier ou de ne sacrifier pas à ce premier objet.

Je dis plus ; il n'y a même aucune comparaison à faire pour en tirer la mesure de quelque proportion entre la réalité la moins sensible , & le néant pur ou la chimere ; au lieu qu'il y en a toujours entre une réalité & une autre , quelque grande que soit la disproportion entre la mesure ou la valeur de l'une ou de l'autre de ces deux réalités.

Les biens de ce monde , quelque dénomination qu'on leur donne , sont quelque chose de réel , au moins dans ma façon de penser ; or , si la certitude par rapport aux biens d'une autre vie

à venir , que vous m'insinuez pour véritable ou pour probable tout au moins , n'est qu'une chimere ; vous conviendrez vous-même qu'il faudrait , que je fusse fou , de sacrifier la réalité de cette vie , à ne la regarder que dans son moindre degré , à une chimere évidemment reconnue pour telle , & cela pour la seule raison de la disproportion infinie que vous mettez entre les biens & les maux de cette autre vie & ceux de cette vie présente ; vous conviendrez encore que je serais fou à proportion de la grandeur ou de la mesure de la réalité que je sacrifierais à cette chimere ou à ce néant.

Or , je vous soutiens que , selon mon système & en me conformant à celui que vous me prêchez , ce serait sacrifier toute la réalité que je possède & dont je jouis pour courir après une chimere : ce serait mettre tout d'un côté pour ne rien espérer de l'autre ; ce serait faire une espece de pari encore plus extravagant & plus inégal que ne le serait celui d'un particulier qui mettrait une piastre contre l'Empire de la Chine , à la condition marquée , & , par conséquent , je serais donc fou , au suprême degré.

Voici mon état présent. Je me porte bien de corps & d'esprit. Je vis indépendant & dans l'abondance. Je suis moralement sûr de mener cette même vie jusqu'à ma mort. Ce que je possède m'est assuré (*), dussé-je aller jusqu'à cent

(*) *Ab! mon ami , dans la révolution du dernier siècle , quel Chinois était sûr un moment de sa fortune. & de sa vie ?*

ans ; je ne desire ni n'espere rien au-delà , je suis donc parfaitement heureux ; car , quant à moi , je fais consister le bonheur dans cette parfaite tranquillité. Vous ne sauriez disconvenir au moins qu'il est possible d'avoir cette assurance ; je l'ai en effet.

L'espérance doit être fondée sur la probabilité de parvenir à ce qu'on desire ; par conséquent l'espérance suppose le desir ; or , le desir n'est jamais sans inquiétude : l'inquiétude est un mal ; dont l'espérance est aussi un mal.

J'avoue cependant que l'espérance a quelque chose de flatteur ; mais convenez aussi qu'elle ne flatte qu'à proportion des degrés de probabilité. La probabilité est donc la mesure du plaisir que peut donner l'espérance , & comme ce qui n'est que probable n'est pas certain , il s'ensuit que le plaisir qui naît de l'espérance probable n'a qu'un fondement très incertain (*).

Enfin personne ne doute qu'il ne vaille beaucoup mieux posséder ce que l'on desire que d'être flatté par l'espérance en le desirant : c'est le cas où je me trouve. L'espérance ne flatte que l'imagination , au lieu que la possession procure une jouissance réelle ; par conséquent , la certitude de posséder est toujours préférable à l'espérance d'acquérir , quelque fondée qu'elle soit , & quelque grand que soit l'objet qu'elle embrasse.

(*) *Donc , tu n'avais tout-à-l'heure qu'un fondement très incertain que tout ce que tu possèdes , t'étais assuré , mon cher Chinois.*

Second Éditeur.

J'ai aujourd'hui, encore un coup, tout ce qu'il me faut pour mener une vie tranquille, que je regarde comme le souverain bonheur; & je suis certain d'en jouir jusqu'à la fin de ma carrière (*).

Vous m'objecterez, sans doute, que cette certitude ne peut être physique, qu'elle n'est au plus que morale, & que les hommes sont sujets aux accidents.

J'en conviens; mais il me suffit, pour que je préfère mon système à tous les autres, de savoir qu'il a plus de certitude & plus de réalité qu'aucun.

Quant aux accidents dont vous me parlez, les hommes n'y sont-ils pas également exposés, quelque système qu'ils adoptent? C'est ce qui est prouvé par l'expérience de tous les jours. Mais cette vérité n'est pas capable de déranger le bonheur d'un Philosophe. La crainte des accidents ne l'inquiète pas, sur-tout lorsqu'il se trouve persuadé, comme je le suis moi-même, qu'il y a infiniment plus de probabilité pour lui (*), que ces accidents n'arriveront pas, que de raisons de crainte qu'ils n'arrivent; & en attendant ce qu'il en fera de ces accidents, il jouit tranquille-

(*) *Ab! & si tu as la goutte & la pierre, mon pauvre Chinois?*

Second Editeur.

(*) *Eh! comment est-il plus probable que tu n'auras pas la pierre, la goutte, la fistule, la dysenterie, la fièvre putride, qu'il n'est probable que tu ne les auras pas, mon cher Chinois?*

Second Editeur.

ment du présent, & continue d'en jouir jusqu'à la fin, & c'est en quoi consiste le parfait bonheur.

Vous me direz ici que je confonds mal à propos le bonheur actuel dont je jouis, avec le parfait bonheur; qu'il y a cependant grande différence de l'un à l'autre: que la durée permanente est la marque caractéristique du vrai bonheur, & que le bonheur présent est non-seulement de très courte durée; mais qu'il peut encore (dans la supposition que votre système soit seulement possible, comme j'en suis convenu), opérer pour celui qui s'y borne, une suite infinie de malheurs les plus redoutables.

Je conviens que le bonheur, dont je jouis présentement, aura une fin, comme il a eu un commencement. Je conviens encore que je ne vois point d'impossibilité ni de répugnance physique (*) dans la supposition de votre système; mais tout cela ne suffit pas pour me déterminer à renoncer à ce bonheur parfait, qui, tel qu'il est, me procure des biens très réels, dans l'espérance d'un avenir très incertain en lui-même, & que je regarde, en mon particulier, comme purement imaginaire, quoiqu'il ne soit pas absolument impossible.

Ainsi que cette autre vie à venir soit aussi possible que vous le voudrez; que les biens que

(*) Un philosophe Chinois devrait voir une répugnance physique, métaphysique, morale, entre un être bon & des supplices infinis en durée & en douleurs.

Second Editeur.

vous voulez que j'y envisage, soient les plus considérables que l'on puisse imaginer, tout cela ne décide rien entre nous, tant que vous ne prouverez pas qu'il y a plus de probabilité que cette autre vie soit quelque chose de réel, qu'il n'y en a qu'elle n'est qu'une invention des hommes; & c'est ce que vous n'avez pas prouvé jusques ici, & que je ne crois pas que vous, ni aucun des partisans de votre système, puissiez jamais prouver, au moins par des raisons claires & solides.

Vous me prêchez de plus, comme moyens nécessaires, pour mériter ce bonheur à venir, les veilles, les jeûnes, les macérations, les scrupules, les craintes, l'incertitude & l'inquiétude. En un mot, vous m'insinuez de renoncer, pour l'amour de cette espérance, à tout ce en quoi j'ai fait consister jusqu'ici tout mon bonheur. Tout cela est d'autant plus embarrassant pour moi, que je me sens être homme, qui ne voudrait pas faire à demi une chose aussi essentielle que celle-là. Je suis tendre, délicat & scrupuleux au dernier point. Si je donne dans votre système, je ne croirai jamais en avoir assez fait; ma vie ne sera donc, à l'avenir, qu'un tissu de craintes, d'alarmes, de trouble, de doute & d'inquiétude continue, qui aboutiront, peut-être, à me porter à un désespoir total. En un mot, au lieu que jusqu'ici je me suis estimé un homme parfaitement heureux, je risque de devenir, par les suites, de toutes les créatures la plus misérable; & s'il se trouvait; qu'enfin mon espérance fut vaine, n'est-il pas vrai que j'aurais sacrifié tout ce qu'on peut sacrifier de réel, non-seulement contre le néant,

néant, mais même contre la plus grande de toutes les misères. Le beau trait de sagesse! (*)

Vous me direz sans doute, d'après votre Philosophe, que le contentement qu'inspire à l'ame la certitude de cette espérance, contrebalance & surpasse même de beaucoup tout ce qu'elle abandonne, & tout ce qu'elle souffre pour l'amour de ce bien immense & infini, dont elle espère jouir pendant une éternité. De sorte, dites-vous, que quand même cette espérance serait vaine dans le fond, il se trouvera, tout bien compté & rabattu, que l'état de cette ame, qui aura joui du plaisir que donne une espérance si flatteuse, quoique supposée vaine, aura été plus heureux en ce monde même que celui d'une autre, qui, au milieu de toutes les prospérités & de tous les contentements qu'on peut avoir ici-bas, aura vécu dans la crainte ou dans le doute de cet événement d'une vie à venir.

Je réponds en premier lieu, qu'il se peut que cette ame, dont vous me parlez, & dans la situation dans laquelle vous la supposez, par

(*) Si j'avais été Chinois, j'aurais ajouté, mon révérend bonze de Dominique ou d'Ignace, vous ne m'avez proposé que la moitié de la question. Non-seulement vous nous placez ici entre le néant & Dieu, mais entre le néant & votre Dieu. Or hier un Kutuaktu de Tartarie, un Talapoin de Siam, un brame de Coromandel, un Sunnite de Turquie, un bonze du Japon me tinrent les mêmes discours, je les envoyai tous promener, souffrez que je vous fasse le même compliment. Second Editeur.

la comparaison qu'elle aura faite d'un bien immense & infini qu'elle espère avec certitude, selon son idée, avec ce qu'elle abandonne ou souffre dans ce monde pour l'amour des grands biens qu'elle espère dans l'autre, parvienne à un état de bonheur parfait; car j'ai avancé moi-même que le bonheur n'est que là où on le met. Mais il faut que vous conveniez que, s'il elle est trompée dans son espérance, elle aura préféré un bonheur chimérique, puisqu'il ne consistait que dans son imagination, aux commodités & aux agréments réels dont on peut jouir en ce monde; & qu'elle aura sacrifié & abandonné un bonheur réel pour un bonheur chimérique, & qu'elle se fera assujettie à des souffrances réelles & sans nombre, pour l'amour de sa vaine espérance, c'est-à-dire, pour courir après une chimère.

Je réponds, en second lieu, qu'il est vrai que le parfait bonheur dans ce monde, dépend du parfait contentement, & de la parfaite tranquillité de l'esprit. Mais en adoptant votre système, on ne peut parvenir à ce parfait contentement, & à cette parfaite tranquillité d'esprit nécessaire pour être heureux, que par la persuasion au plus haut degré de la certitude, de parvenir un jour à ce que ce système promet, & fait espérer de doux & de flatteur. Mais, permettez-moi, raisonnant conséquemment à ce système, tel que vous me l'avez développé, de douter que l'ame puisse jamais parvenir à ce degré de certitude (a).

(a) Car plusieurs sont appelés, & fort peu sont élus.
Math. ch. 22. v. 14.

Je réponds , en troisieme lieu , que quoiqu'il en soit d'une ame qui se trouve dans l'état de votre supposition , & quelque bonheur qu'elle goûte en conséquence de sa prétendue certitude ; tout cela ne prouve encore rien contre moi ; parce que le cas posé dans la comparaison que vous faites de cette ame persuadée , avec une autre qui est dans le doute & dans la crainte de cet événement d'une vie à venir , que vous tenez pour certain , n'est pas le mien ; au contraire , à l'heure que je vous parle , je suis aussi certain que je le suis des vérités géométriques les mieux démontrées , que cette vie à venir n'est qu'une pure chimère.

Mais comment pouvez-vous avoir cette certitude , m'objecterez - vous ? Sur quoi est - elle fondée ?

Je réponds : que tout le monde convient qu'il est de la droite raison , & que c'est même sa propriété la plus essentielle de chercher la vérité , & de s'y attacher quand elle l'a trouvée ; puisque c'est uniquement de la connoissance de la vérité , & de ce que nous faisons en conséquence , que dépend notre véritable félicité. Je conviens qu'il

Saint Paul , malgré la vie régulière qu'il a menée , & les austérités dans lesquelles il a vécu , est si incertain de son salut , qu'il dit dans sa premiere épître au Corint. ch. 4. v. 3. Car quoique je ne me sente coupable de rien , si est-ce que je ne suis pas justifié pour cela , c'est le Seigneur qui me juge. Et au ch. 9. c. 27. . . . Je meurtis mon corps , & je le rends souple au service , de peur qu'il n'arrive en quelque façon , qu'ayant prêché aux autres , je ne devienne moi-même réprouvé.

Premier Editeur , Auteur de l'Eloge.

L 2

est impossible que l'erreur puisse nous rendre heureux.

Il s'agit maintenant de savoir si cette vie à venir, dont vous m'entretenez, & dont vous me faites un portrait si avantageux, est un être réel, ou si elle n'est qu'une chimère. Il s'agit encore de juger des degrés d'évidence ou de probabilité de la possibilité ou de l'impossibilité de cet événement.

Je vous ai déjà dit qu'il me paraît impossible de juger avec fondement & certitude, si certains contingens sont possibles : je vous en ai donné, si je ne me trompe, une raison très-plausible.

Mais je crois qu'il y a une règle certaine de vérité ; pour un critère certain & infaillible, pour juger de ce qui est absolument impossible, ou bien purement chimérique.

Le contingent que vous me prêchez comme possible, est un de ces derniers : je le prouve.

La vérité est simple, & une.

Ce qui contredit cette vérité, est absolument impossible & chimérique.

Si cette vie à venir que vous m'annoncez est certaine, comme vous le prétendez, elle ne peut l'être qu'en conséquence, & relativement à votre système.

Or je vous dirai que j'ai observé que ce système contient, non-seulement des principes contradictoires à la raison immuable, c'est-à-dire, à des axiomes reconnus vrais, & admis de tous ceux qui ont la faculté de raisonner ; mais qu'il est encore fondé sur des principes qui se contredisent manifestement les uns les autres, d'où je crois pouvoir tirer cette conclusion, que votre système est erroné.

Il est maintenant question de savoir si des contradictions manifestes, trouvées dans ce système, peuvent tenir lieu de certitude, que ce système est erroné.

Il est question de savoir si ce système étant faux, & me trouvant en particulier, dans la situation où je me trouve, telle que je vous l'ai dépeinte, je risque de le croire véritable, & d'agir en conséquence.

Permettez moi, que dans la persuasion où je suis jusqu'ici, je vous dise que je ne dois douter ni de l'un ni de l'autre.

Je dois m'attendre que vous m'objecterez ici, comme vous avez fait déjà dans vos conversations précédentes, que la raison n'est pas compétente pour juger de la vérité de ce système, & qu'il faut l'embrasser, par ce que vous appelez Foi.

Je vous répondrai que la raison est une lumière, qui nous a été communiquée par la cause de notre existence, quelle qu'elle soit, pour nous en servir, à cette fin de nous rendre heureux, en cherchant ce qui peut faire notre bien, & en évitant ce qui peut faire notre mal. Pourquoi voulez-vous que je ne fasse pas usage de cette lumière dans une occurrence où il ne s'agit pas moins que de tout mon bonheur? Si vous m'alléguiez l'autorité contre cette lumière; si par cette autorité peu prouvée, au moins à mon égard, vous prétendez forcer mon acquiescement, mon assentiment à des propositions qui me paraissent contradictoires à cette lumière de ma raison, je vous citerai à mon tour le Philosophe, de qui vous avez tiré votre grand argument, dont vous m'avez communiqué les écrits que j'ai lus avec grand plaisir. Voici donc ce qu'il pense de cette

matiere. „ Ainsi, à l'égard des propositions, dont
 „ la certitude est fondée sur une perception
 „ claire de la convenance ou disconvenance de
 „ nos idées ; qui nous est connue, ou par une
 „ intuition immédiate : comme dans les propo-
 „ sitions évidentes par elles-mêmes, ou par des
 „ déductions évidentes de la raison, comme
 „ dans les démonstrations ; nous n'avons pas
 „ besoin du secours de la révélation, comme
 „ nécessaire pour gagner notre assentiment ; &
 „ pour introduire ces propositions dans notre
 „ esprit ; parce que les voies naturelles, par où
 „ nous vient la connaissance, peuvent les y
 „ établir ; ou l'ont déjà fait : ce qui est la plus
 „ grande assurance que nous puissions peut-être
 „ avoir de quoi que ce soit, hormis lorsque
 „ Dieu nous le révèle immédiatement ; & dans
 „ cette occasion même notre assurance ne saurait
 „ être plus grande que la connaissance que nous
 „ avons, que c'est une révélation qui vient de
 „ Dieu. Mais je ne crois pourtant pas que sous
 „ ce titre rien puisse ébranler, ou renverser une
 „ connaissance évidente ; & engager raisonna-
 „ blement aucun homme à recevoir pour vrai ce
 „ qui est directement contraire à une chose qui se
 „ montre à son entendement avec une parfaite
 „ évidence ; car nulle évidence, dont puissent
 „ être capables les facultés par où nous recevons
 „ de telles révélations, ne peut surpasser la cer-
 „ titude de notre connaissance intuitive, si tant
 „ est ; qu'elle puisse l'égalier ; il s'ensuit de-là
 „ que nous ne pouvons jamais prendre pour
 „ vérité une chose qui soit directement contraire
 „ à notre connaissance claire & distincte ; parce
 „ que l'évidence que nous avons, premièrement

que nous ne nous trompons point en attribuant une telle chose à Dieu ; & en second lieu que nous en comprenons le vrai sens , ne peut jamais être si grande que l'évidence de notre propre connaissance intuitive , par où nous apprenons qu'il est impossible que deux idées , dont nous voyons intuitivement la disconvenance , doivent être regardées ou admises , comme ayant une parfaite convenance entr'elles , & , par conséquent , nulle proposition ne peut-être reçue pour révélation divine , ou obtenir l'assentiment qui est dû à toute révélation émanée de Dieu , si elle est contradictoirement opposée à notre connaissance claire , & de simple vue ; parce que ce serait renverser les principes & les fondements de toutes connaissances & de tout assentiment ; de sorte qu'il ne resterait plus de différence dans ce monde entre la vérité & la fausseté , nulle mesure du croyable & de l'incroyable , si des propositions douteuses devaient prendre place devant des propositions évidentes par elles-mêmes , & que ce que nous connaissons dût céder le pas , à ce , sur quoi , peut-être , nous sommes dans l'erreur. Il est donc inutile de prêcher , comme articles de foi des propositions contraires à la perception claire que nous avons de la convenance ou de la disconvenance d'aucune de nos idées. Elles ne sauraient gagner notre assentiment sous ce titre , ou sous quelque autre que ce soit ; car la foi ne peut nous convaincre d'aucune chose qui soit contraire à notre connaissance ; parce que , encore que la foi soit fondée sur le témoignage de Dieu , qui ne peut mentir , & par

„ qui telle ou telle proposition nous est révélée ;
 „ cependant nous ne saurions être assurés qu'elle
 „ est véritablement une révélation divine , avec
 „ plus de certitude que nous le sommes de la
 „ vérité de notre propre connaissance , puisque
 „ toute la force de la certitude dépend de la
 „ connaissance que nous avons que c'est Dieu
 „ qui a révélé cette proposition. De sorte que
 „ dans ce cas , où l'on suppose que la propo-
 „ sition révélée est contraire à notre raison , elle
 „ fera toujours en bute à cette objection , que
 „ nous ne saurions dire comment il est possible
 „ de concevoir qu'une chose vienne de Dieu , ce
 „ bienfaisant auteur de notre être , laquelle étant
 „ reçue pour véritable , doit renverser tous les
 „ principes de connaissance qu'il nous a donnés ,
 „ rendre toutes nos facultés inutiles , détruire ab-
 „ solument la plus excellente partie de son ouvrage ,
 „ & réduire l'homme dans un état où il aura moins
 „ de lumière & de moyen de se conduire , que les
 „ bêtes qui périssent ; car si l'esprit de l'homme
 „ ne peut jamais avoir une évidence plus claire ,
 „ ni peut-être si claire , qu'une chose est de ré-
 „ vélation divine , que celle qu'il a des prin-
 „ cipes de sa propre raison , il ne peut jamais
 „ avoir aucun fondement de renoncer à la pleine
 „ évidence de sa propre raison , pour recevoir à
 „ la place une proposition , dont la révélation
 „ n'est pas accompagnée d'une plus grande évi-
 „ dence que ces principes. “

Je me tiens à ce jugement d'autant qu'il est décisif , au moins , selon moi , contre les deux points principaux de votre objection , qui sont les motifs de crédibilité , qui , selon vous , résultent des révélations & de la foi même , à l'égard

des propositions qui nous paraissent évidemment fausses par les seules lumières naturelles de notre raison.

J'ajouterai cependant encore une réflexion sur ce même sujet.

Ce que vous appelez foi ne peut être autre chose qu'un consentement ou acquiescement, ou assentiment, à des vérités que je ne saurais apercevoir par le rapport d'aucun de mes sens.

Mais n'est-il pas vrai que, pour opérer cet assentiment, il faut convaincre mon esprit; il faut, par conséquent, que ce soit en vertu d'un fondement solide, ou par quelque motif suffisant que mon esprit donne cet assentiment. Il faut donc, que pour juger de la solidité de ce fondement ou de ce motif, je me serve des lumières de ma propre raison, & non pas de celle d'un autre; car la raison d'autrui ne peut espérer de conviction sur l'esprit d'autrui. Il est évident que cela ne saurait être autrement: vous avez donc tort de rejeter ma raison comme incompetenté.

La foi, sans le consentement de la raison, est un édifice construit au hasard, & sans savoir s'il est bâti sur le roc ou sur le sable. Or, encore un coup, comment cette raison peut-elle donner son assentiment à un système, qui, à son jugement, contient des propositions contradictoires? ou comment put-elle le donner, tant que ces propositions lui paraîtront contradictoires? Cela est impossible.

J'observe encore, sur ce que votre Philosophe paraît regarder, l'annihilation de notre être comme une chose dont l'idée est épouvantable, que, quant à moi, à la faveur du secours de ma

raison , je suis très-éloigné de l'envisager de même. Je fais que j'ai commencé d'exister : je fais que tout ce qui a un commencement d'existence , a aussi une fin : cela est vrai , sur-tout à l'égard des êtres sensibles , ils finissent les uns plutôt , les autres plus tard. Je vois mourir tous les jours de ceux qui sont venus au monde avant moi , & de ceux qui y sont entrés après moi. Je sens qu'il est aussi nécessaire & aussi inévitable que je cesse d'être , que par la liaison des causes & des effets il l'a été , que je commence d'exister.

Puisque donc , telle est ma nature & mon destin , pourquoi m'en épouvanter ? Je ne m'épouvante pas plus des derniers degrés de la cessation de mon être , que j'ai été affligé des premiers. Je sens tous les jours la diminution de mon être , & je ne suis pas moins tranquille pour cela.

Il est vrai cependant , qu'étant content de l'état dans lequel je me trouve en ce monde , comme je le suis , si je pouvais prolonger la durée de mon existence , & l'éterniser , je le ferais sans doute : & même , quelque gracieux que soit mon état , je le changerais contre un meilleur , contre celui , par exemple , dont vous me parlez dans votre système , supposé que ce fût une réalité : car il faudrait être fou pour ne pas savoir sacrifier un bien certain , présent , à un autre bien certain à venir , qui serait infiniment plus grand que le premier ; & sur-tout si , en ne le sacrifiant pas , il y avait la misère la plus affreuse à craindre , comme vous le supposez dans votre système.

Mais , comme je l'ai déjà observé , cela ne

dépendrait pas de la considération seule de la disproportion de la valeur de ces deux biens ; il faudrait mesurer encore les degrés de probabilité concernant la certitude ou l'incertitude de la réalité de ce dernier bien , & enfin , sur le résultat de cet examen , prendre un parti final , conforme à la droite raison.

Tout ce que je veux enfin conclure par ce long discours , est que je crois , que jusqu'à ce que vous ayez levé tous mes scrupules , & que vous m'ayez démontré , avec une entière évidence , qu'il n'y a rien de contradictoire dans votre système , l'argument de votre Philosophe , que vous voulez me faire valoir , ne peut ni ne doit faire aucune impression sur moi , pour me porter à changer l'état de vie que j'ai embrassé , & dont je suis parfaitement content.

Tant que je suis persuadé que ce que vous m'offrez est une pure chimère , il y aurait encore plus de disproportion à mon égard , de risquer ou de sacrifier mon bonheur actuel , pour celui que vous voulez me faire espérer , qu'il n'y en aurait à parier une piastra contre l'Empire , aux conditions rapportées. Il y a au moins pour ce dernier , qui pariait , un degré d'espérance de gagner. Je sens bien que la disproportion à la perte est immense ; mais au moins il n'est pas absolument sans espérance de gagner : le hasard pourrait le favoriser à ce point là. Mais à risquer un bonheur réel , quelque mince qu'il fût contre la chimère la plus magnifique & la plus flatteuse que l'esprit humain puisse imaginer , il n'y a aucune proportion , aucune espérance de gagner , ni , par conséquent , aucune raison qui

puisse porter un homme de bon sens à prendre ce parti.

Ce raisonnement de mon ami, ou plutôt de son philosophe Chinois (*), paraît décisif contre l'argument de Mr. Locke, à l'égard d'un homme persuadé d'une certitude géométrique, que le système (§) de notre religion est erroné. Il s'agit de savoir si cette persuasion est possible, & si l'on peut concevoir que ceux qui se vantent d'être dans le cas de cette persuasion, agissent réellement de bonne foi.

Ceux qui connaissent le monde ne doutent pas qu'il n'y ait des hommes, qui, malheureuse-

(*) Aussi Locke ne faisait pas grand cas de cet argument. Il ne comparait même qu'un scélérat à un homme de bien. Il est clair en effet qu'il vaut mieux être un Trajan ou un Marc Aurèle, dans quelque système que ce soit, que d'être un Néron ou un Pape Alexandre VI; ce Pape & cet Empereur Néron doivent craindre d'avoir une ame immortelle, les gens de bien n'ont rien à craindre dans aucun système.

Second Editeur.

(§) Il faut dire aussi que le système des anciens Siamois, des premiers Indiens, des Caldéens, des Grecs, &c. est erroné.

Second Editeur.

ment pour eux , font dans cette fatale erreur ; & l'argument de Mr. Locke ne paraît pas efficace pour les en tirer.

Pour guérir l'esprit de quelqu'un de ces incrédules , il faut faire les plus grands efforts pour lui prouver que le système de la religion chrétienne ne renferme point de contradiction ; & que s'il contient des choses qui sont au-dessus de notre raison , elles ne sont pourtant pas contre la raison , ni , par conséquent , contradictoires : ces preuves paraissent difficiles à donner ; mais elles ne doivent pas être impossibles pour un homme qui possède bien ce système , & les règles du raisonnement.

Il faut convenir , au surplus , qu'il y a des occasions où notre raison nous est fort incommode , soit que nous la suivions , ou que nous l'abandonnions.

Je suis de ce sentiment , & je ne donne pas le raisonnement de mon ami , ni celui de son philosophe Chinois à mes lecteurs , pour jeter des scrupules dans leur esprit , fussent-ils même de tout autre religion que la nôtre ; mais dans l'espérance que quelqu'un , plus habile que moi , voudra se donner la peine de le réfuter solidement. Pour moi , je ne l'entreprends pas , de crainte , qu'après tous les efforts que j'aurais faits , il ne m'arrivât ce qui est arrivé à quelques-uns de ceux qui ont écrit sur l'immortalité de l'âme , qui , ne l'ayant pas prouvée au gré des critiques sévères , ont été

(*) *Que cette dissertation dans laquelle l'auteur est très-reservé, soit de Bernard, de Fontenelle ou d'un autre, il n'importe. Mais voici une étrange réflexion: Pascal l'apôtre du Jansenisme veut qu'on joue l'immortalité de l'ame à croix & pile, en mettant au jeu l'unité contre l'infini; & St. Ciran fondateur du jansenisme, a fait un livre en faveur du suicide qui suppose l'ame mortelle. Pauvres humains argumentez maintenant tant qu'il vous plaira.*

Second Editeur.



ARTICLE



ARTICLE IV.

DES PENSÉES DE PASCAL.

De l'incertitude de nos connaissances naturelles.

I.

J'E CRIRAI ici mes pensées sans ordre, & non pas, peut-être, dans une confusion sans dessein; c'est le véritable ordre, & qui marquera toujours mon objet par le désordre même.

Je ferais trop d'honneur à mon sujet, si je le traitais avec ordre, puisque je veux montrer qu'il en est incapable (a).

II.

Si nous rêvions toutes les nuits la même chose,

(a) Tous ceux qui ont attaqué la certitude des connaissances humaines, ont commis la même faute. Ils ont fort bien établi que nous ne pouvons parvenir, ni dans les sciences physiques, ni dans les sciences morales, à cette certitude rigoureuse des propositions de la Géométrie, & cela n'était pas difficile; mais ils ont voulu en conclure que l'homme n'avait aucun règle sûre pour asseoir son opinion sur ces objets, & ils se sont trompés en cela. Car il y a des moyens sûrs de parvenir à une très-grande probabilité dans plusieurs cas, & dans un grand nombre, d'évaluer le degré de cette probabilité.

Par l'Auteur de l'Eloge.

elle nous affecterait peut-être autant que les objets que nous voyons tous les jours. Et si un artisan était sûr de rêver, toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est Roi, je crois qu'il serait presque (*) aussi heureux qu'un Roi qui rêverait toutes les nuits, douze heures durant, qu'il serait artisan. Si nous rêvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis, & agités par des fantômes pénibles : & qu'on passât tous les jours en diverses occupations, comme quand on fait un voyage ; on souffrirait presque autant que si cela était véritable, & on appréhenderait de dormir, comme on appréhende le réveil, quand on craint d'entrer en effet dans de tels malheurs. En effet, ces rêves seraient à peu près les mêmes maux que la réalité. Mais parce que les songes sont tous différents, & se diversifient ; ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité, qui n'est pas pourtant si continue & égale, qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement, comme quand on voyage, & alors on dit : il me semble que je rêve ; car la vie est un songe un peu moins inconstant.

I I I.

Nous supposons que tous les hommes conçoivent & sentent, de la même sorte, les objets qui

(*) *Etre heureux comme un Roi, dit le peuple hébété,*

qui se présentent à eux ; mais nous le supposons bien gratuitement ; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique les mêmes mots dans les mêmes occasions, & que toutes les fois que deux hommes voient, par exemple, de la neige, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un & l'autre qu'elle est blanche ; & de cette conformité d'application, on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idées ; mais cela n'est pas absolument convainquant, quoiqu'il y ait bien à parler pour l'affirmative. (*)

I V.

Quand nous voyons un effet arriver toujours de même, nous en concluons une nécessité naturelle, comme il sera demain jour, &c. mais souvent la nature nous dément, & ne s'affujettit pas à ses propres règles.

V.

Plusieurs choses certaines sont contredites ; plusieurs fausses passent sans contradiction ; ni la contradiction n'est marque de fausseté, ni l'incontradiction n'est marque de vérité.

VI.

Quand on est instruit, on comprend que

(*) Il y a toujours des différences imperceptible entre les choses les plus semblables, il n'y a jamais eu peut-être deux œufs de poule absolument les mêmes, mais qu'importe ? Leibnitz devait-il faire un principe philosophique de cette observation triviale ? Second Editeur.

M

la nature ayant gravé son ouvrage, & celui de son Auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité. C'est ainsi que nous voyons que toutes les sciences sont infinies en l'étendue de leurs recherches. Car qui doute que la Géométrie, par exemple, a une infinité d'infinités de propositions à exposer? Elle sera aussi infinie dans la multitude & la délicatesse de leurs principes; car qui ne voit que ceux qu'on propose pour ces derniers, ne se soutiennent pas d'eux-mêmes, & qu'ils sont appuyés sur d'autres, qui en ayant d'autres pour appui, ne souffrent jamais de derniers.

On voit d'une première vue que l'arithmétique seule fournit des principes sans nombre, & chaque science de même.

Mais si l'infinité en petitesse est bien moins visible; les Philosophes ont bien plutôt prétendu y arriver; & c'est là où tous ont choppé. C'est ce qui a donné lieu à ces titres si ordinaires, des *Principes des choses*, des *Principes de la Philosophie*, & autres semblables aussi fastueux, en effet, quoique en apparenc, que cet autre qui crève les yeux, *De omni scibili*. (*)

Ne cherchons donc point d'assurante & de fermeté. Notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences; rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment & le fuient. Cela étant bien compris, je crois qu'on s'en tien-

(*) Qui crève les yeux ne veut pas dire ici qui se montre évidemment, il signifie tout le contraire.

dra au repos, chacun dans l'état où la nature l'a placé. (*)

Ce milieu qui nous est échu, étant toujours distant des extrêmes, qu'importe qu'un rien ait un peu plus d'intelligence des choses? S'il en a, il les prend d'un peu plus haut; n'est-il pas toujours infiniment éloigné de l'éternité pour durer davantage?

Dans la vue de ces infinis, tous les infinis sont égaux; & je ne vois pas pourquoi affeoir son imagination plutôt sur l'un que sur l'autre? La seule comparaison que nous faisons de nous au fini, (§) nous fait peine.

VII.

Les sciences ont deux extrémités qui se touchent: la première est la pure ignorance naturelle, où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes, qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, & se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connaît. Ceux d'entr'eux qui sont sortis de l'ignorance

(*) *Tout cet article d'ailleurs obscur, semble fait pour dégouter des sciences spéculatives. En effet un bon artiste en hautelisse, en horlogerie, en arpentage, est plus utile que Platon.*

(§) *Il eut plutôt fallu dire à l'infini. Mais souvenons-nous que ces pensées jetées au hasard étaient des matériaux informes qui ne furent jamais mis en œuvre.*

Second Editeur.

M 2

naturelle, & n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, & font les entendus. Ceux-là troublent le monde, & jugent plus mal de tout que les autres. Le peuple & les habiles composent pour l'ordinaire le train du monde. Les autres le méprisent & en font méprisés (a).

VIII.

L'homme n'est donc qu'un sujet plein d'erreurs; rien ne lui montre la vérité; tout l'abuse. Les deux principes de vérité, la raison & le sens, outre qu'ils manquent souvent de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre. Les sens abusent la raison par de fausses apparences: & cette même piperie qu'ils lui apportent, ils la reçoivent d'elle à leur tour: elle s'en revanche. Les passions de l'ame troublent les sens, & leur font des impressions fâcheuses. Ils mentent, & se trompent à l'envi.

IX.

La volonté est un des principaux organes de la créance; non qu'elle forme la créance, mais

(a) Cette pensée paraît un sophisme, & la fausseté consiste dans ce mot *d'ignorance*; qu'on prend en deux sens différents. Celui qui ne fait ni lire ni écrire est un ignorant; mais un Mathématicien, pour ignorer les principes cachés de la nature, n'est pas au point d'ignorance d'où il était parti, quand il commença à apprendre à lire. M. Newton ne savait pas pourquoi l'homme remue son bras quand il le veut; mais il n'en était pas moins savant sur le reste. Celui qui ne fait point l'hébreu, & qui fait le latin, est savant par comparaison avec celui qui ne fait que le français.

(Remarque de M. de V.)

parce que les choses paraissent vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté, qui se plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit de considérer les qualités de celle qu'elle n'aime pas : & ainsi l'esprit, marchant d'une pièce avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle aime ; & en jugeant parce qu'il y voit, il règle insensiblement sa créance suivant l'inclination de la volonté.

X.

Qu'est-ce que nos principes naturels, si non nos principes accoutumés ? Dans les enfants, ceux qu'ils ont reçus de coutume de leurs pères, comme la chasse dans les animaux.

Une différente coutume donnera d'autres principes naturels. Cela se voit par expérience ; & s'il y en a d'ineffaçable, à la coutume, il y en a aussi de la coutume ineffaçables à la nature. Cela dépend de la disposition.

Les pères craignent que l'amour des enfants ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujette à être effacée ? La coutume est une seconde nature, qui détruit la première. Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle ? J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature. (*)

(*) Ces idées ont été adoptées par Locke. Il soutient qu'il n'y a nul principe inné, cependant il paraît certain que les enfans ont un instinct, celui de l'émulation, celui de la pitié, celui de mettre dès qu'ils le peuvent, les mains devant leur visage.

X I.

Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous abuser. Les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. De-là viennent toutes les disputes des hommes qui se reprochent, ou de suivre les fausses impressions de leur enfance, ou de courir témérairement après les nouvelles.

Qui tient le juste milieu ? qu'il paraisse & qu'il le prouve. Il n'y a principe, quelque naturel qu'il puisse être, même depuis l'enfance qu'on ne fasse passer pour une fausse impression ; soit de l'instruction, soit des sens.

X I I.

Nous avons un autre principe d'erreur ; savoir : les maladies ; elles nous gâtent le jugement & le sens ; & si les grandes l'alterent insensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à proportion.

Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux. L'affection ou la haine change la justice. En effet, combien un Avocat, (*) bien payé par avance, trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide ? Mais, par une autre bizarrerie de l'esprit humain, j'en fais qui, pour ne pas

ge quand il est en danger, celui de reculer pour mieux sauter dès qu'ils sautent.

(*) *Je compterais plus sur le zèle d'un homme espérant une grande récompense que sur celui d'un homme l'ayant reçue.*

Second Editeur.

tomber dans cet amour propre, ont été les plus injustes du monde, à contre-biais; le moyen sûr de perdre une affaire toute juste, était de la leur faire recommander par leurs proches patents.

XIII.

Cette maîtresse d'erreur, que l'on appelle *fantaisie & opinion*, est d'autant plus fourbe, qu'elle ne l'est pas toujours: car elle ferait règle infallible de vérité, si elle l'était infallible du mensonge; mais étant le plus souvent fautive, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant de même caractère le vrai & le faux.

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler & à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux & ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres, ses foux & ses sages; & rien ne nous dépite davantage que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction beaucoup plus pleine & entière que la raison. Les habiles, par imagination, se plaisant tout autrement en eux-mêmes, que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire; ils regardent les gens avec empire, ils disputent avec hardiesse & confiance; les autres avec crainte & défiance; & cette gaité de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants; tant les sages imaginaires, ont de faveur auprès de leurs juges, de même nature. Elle ne peut rendre sages les foux, mais elle les rend contents; à l'envi de la raison, qui ne peut rendre ses

amis que misérables, l'une les comble de gloire, l'autre les couvre de honte.

Qui dispense la réputation, qui donne le respect & la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux grands, sinon l'opinion ? Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement ?

L'opinion dispose de tout. Elle fait la beauté, la justice, & le bonheur qui est le tout du monde. Je voudrais de bon cœur voir le livre italien, dont je ne connais que ce titre, qui vaut lui seul bien des livres : *Della opinione regina del mondo.*

La justice & la vérité sont deux pointes si subtiles, que nos instruments sont trop émouffés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, & appuient, tour-à-tour, plus sur le faux que sur le vrai.

X V.

Quand on se remue également, rien ne se remue en apparence, comme en un vaisseau, quand tous vont vers le dérèglement, nul ne semble y aller.

X V I.

Je blâme également, & ceux qui prennent le parti de louer l'homme, & ceux qui le prennent de le blâmer, & ceux qui le prennent de le divertir (*), & je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant.

Les Stoïques disent : rentrez au dedans de

(*) Hélas ! si vous aviez souffert le divertissement vous auriez vécu davantage.

vous-mêmes. C'est là où vous trouverez votre repos; & cela n'est pas vrai. Les autres disent : forttez dehors, & cherchez le bonheur en vous divertissant (*) & cela n'est pas vrai. Les maladies viennent; le bonheur n'est ni dans nous, ni hors de nous, il est en Dieu & en nous.

XVII.

Rien n'est plus étrange dans la nature de l'homme que les contrariétés que l'on y découvre à l'égard de toutes choses. Il est fait pour connaître la vérité, il la desire ardemment, il la cherche; & cependant quand il tâche de la saisir, il s'éblouit, & se confond; de telle sorte, qu'il donne sujet de lui en disputer la possession. C'est ce qui fait naître les deux sectes de pyrrhoniens & des dogmatistes, dont les uns ont voulu ravir à l'homme toute la connaissance de la vérité, & les autres tâchent de la lui affurer : mais chacun avec des raisons si peu vraisemblables, qu'elles augmentent la confusion & l'embarras de l'homme; lorsqu'il n'a point d'autre lumière que celle qu'il trouve dans sa nature.

Les principales raisons des pyrrhoniens (§)

(*) *En vous divertissant vous aurez du plaisir; & cela est très vrai. Nous avons des maladies, Dieu a mis la petite vérole & les vapeurs au monde. Hélas encore ! hélas Pascal, on voit bien que vous êtes malade.*

(§) *Les Pyrrhoniens absolus ne méritaient pas que Pascal parlât d'eux.*

Second Editeur.

sont, que nous n'avons aucune certitude de la vérité des principes, hors la foi & la révélation, si non en ce que nous les sentons naturellement en nous. Or, ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur vérité, puisque n'y ayant point de certitude hors la foi, (*) si l'homme est créé par un Dieu bon, ou par un démon méchant, s'il a été de tout tems, ou s'est fait par hasard, il est en doute si ces principes nous sont donnés, ou véritables, ou faux, ou incertains selon notre origine. De plus, personne n'a d'assurance hors de la foi, s'il veille ou s'il dort, vu que, durant le sommeil, on ne croit pas fermement veiller, qu'en veillant effectivement. On croit voir les espaces, les figures, les mouvements; on sent couler le tems, on le mesure; & enfin on agit de même qu'éveillé. De sorte que la moitié de la vie se passant en sommeil, par notre propre aveu, ou, quoiqu'il nous en paraisse, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos sentiments étant alors des illusions; qui fait si cette autre moitié de la vie, où nous pensons

(*) *La foi est une grace surnaturelle. C'est combattre & vaincre la raison que Dieu nous a donnée. C'est croire fermement & aveuglément un homme qui ose parler au nom de Dieu au lieu de recourir soi-même à Dieu. C'est croire ce qu'on ne croit pas. Un philosophe étranger qui entendit parler de la foi dit que c'étoit se mentir à soi-même. Ce n'est pas là de la certitude. C'est de l'anéantissement. C'est le triomphe de la théologie sur la faiblesse humaine.*

Second Editeur.

veiller, n'est pas un sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pouvons dormir comme on rêve souvent qu'on rêve, en entassant songes sur songes.

Je laisse les discours que font les pyrrhoniens contre les impressions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, des païs, & les autres choses semblables, qui entraînent la plus grande partie des hommes qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements.

L'unique fort des dogmatistes, c'est qu'en parlant de bonne foi, & sincèrement, on ne peut douter des principes naturels. Nous connaissons, disent-ils, la vérité, nonseulement par raisonnement, mais aussi par sentiment & par une intelligence vive & lumineuse; & c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes. C'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point de part, essaye de les combattre. Les pyrrhoniens, qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point; quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison. Cette impuissance ne conclut autre chose que la faiblesse de notre raison; mais non pas l'incertitude de toutes nos connaissances comme ils le prétendent. Car la connaissance des premiers principes, comme par exemple, qu'il y a *espace, tems, mouvement, nombre, matiere*, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent. Et c'est sur ces connaissances d'intelligence & de sentiment, qu'il faut que la raison s'appuie, & qu'elle fonde tout son discours. Je sens qu'il y a trois dimensions dans l'espace, & que les nombres

font infinis ; & la raison , (*) démontre ensuite , qu'il n'y a point deux nombres quarrés , dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent , les propositions se concluent , le tout avec certitude , quoique par différentes voies. Et il est aussi ridicule que la raison demande au sentiment & à l'intelligence , des preuves de ces premiers principes pour y consentir , qu'il serait ridicule que l'intelligence demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre. Cette impuissance ne peut donc servir qu'à humilier la raison qui voudrait juger de tout : mais non pas à combattre notre certitude , comme s'il n'y avoit que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu , que nous n'en eussions , au contraire , jamais besoin , & que nous connussions toutes choses par instinct & par sentiment ! Mais la nature nous a refusé ce bien , & elle ne nous a donné que très peu de connaissances de cette sorte ; toutes les autres ne peuvent être acquises que par le raisonnement.

Voilà donc la guerre ouverte entre les hommes. Il faut que chacun prenne parti , & se range nécessairement ou au dogmatisme , ou au pyrrhonisme ; car qui penserait demeurer neutre , serait pyrrhonien par excellence : cette neutralité est l'absence du pyrrhonisme ; qui n'est pas contr'eux , est excellentement pour eux. Que fera donc l'homme en cet état ? doutera-t-il de tout ? doutera-t-il s'il veille , si on le pince , si on le brûle ? doutera-t-il

(*) *Ce n'est point le raisonnement ; c'est l'expérience & le tâtonnement qui démontre cette singularité & tant d'autres.* Second Editeur.

s'il doute ? doutera-t-il s'il est ? On n'en saurait venir là, & je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif & parfait. La nature soutient la raison impuissante, & l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point. Dira-t-il, au contraire, qu'il possède certainement la vérité, lui qui, si peu qu'on le pousse, n'en peut montrer aucun titre, & est forcé de lâcher prise ?

Qui démêlera cet embrouillement ? La nature confond les pyrrhoniens, la nature confond les dogmatistes. Que deviendrez-vous donc, ô hommes ! qui cherchez votre véritable condition par votre raison naturelle ? vous ne pouvez fuir une de ces sectes, ni subsister dans aucune.

Voilà ce qu'est l'homme à l'égard de la vérité. Considérons-le maintenant à l'égard de la félicité qu'il cherche avec tant d'ardeur en toutes ses actions : car tous les hommes desirent d'être heureux ; cela est sans exception. Quelques différents moyens qu'ils y employent, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que l'un va à la guerre, & que l'autre n'y va pas, c'est ce même désir qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions des hommes, jusqu'à ceux qui se tuent & qui se pendent.

Et cependant, depuis un si grand nombre d'années, jamais personne, sans la foi, n'est arrivé à ce point, où tous tendent continuellement. Tous se plaignent, Princes, sujets, nobles, roturiers, vieillards, jeunes, forts, faibles, savants, ignorants, sains, malades, de tous pays,

de tous tems, de tous âges & de toutes conditions. (*)

Une épreuve si longue, si continuelle & si uniforme, devrait bien nous convaincre de l'impuissance où nous sommes d'arriver au bien par nos efforts. Mais l'exemple ne nous instruit point. Il n'est jamais si parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque délicate différence; & c'est de-là que

(*) *Je sçais qu'il est doux de se plaindre; que de tout tems on a vanté le passé pour injurier le présent; que chaque peuple a imaginé un âge d'or d'innocence, de bonne santé, de repos & de plaisir qui ne subsiste plus. Cependant j'arrive de ma Province à Paris, on m'introduit dans une très belle salle où douze cent personnes écoutent une musique délicieuse, après quoi toute cette assemblée se divise en petites sociétés qui vont faire un très bon souper, & après ce souper elles ne sont pas absolument mécontents de la nuit. Je vois tous les beaux arts en honneur dans cette ville & les métiers les plus abjects bien récompensés, les infirmités très soulagées, les accidents prévenus; tout le monde y jouit ou espère jouir, ou travaille pour jouir un jour, & ce dernier partage n'est pas le plus mauvais. Je dis alors à Pascal, mon grand homme êtes vous fou?*

Je ne nie pas que la terre n'ait été souvent inondée de malheurs & de crimes, & nous en avons eu nôtre bonne part. Mais certainement lorsque Pascal écrivait nous n'étions pas si à plaindre. Nous ne sommes pas non plus si misérables aujourd'hui.

Prenons toujours ceci puisque Dieu nous l'envoie,
Nous n'aurons pas toujours tels passe-temps.

Second Editeur.

nous attendons que notre espérance ne sera pas déçue en cette occasion , comme en l'autre. Ainsi , le présent ne nous satisfaisant jamais , l'espérance nous pipe , & de malheur en malheur , nous mene jusqu'à la mort , qui en est le comble éternel.

C'est une chose étrange , qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de tenir la place de la fin & du bonheur de l'homme , astres , éléments , plantes , animaux , insectes , maladies , guerres , vices , crimes , &c. L'homme étant déchu de son état naturel , il n'y a rien à quoi il n'ait été capable de se porter. Depuis qu'il a perdu le vrai bien , tout également peut lui paraître tel , jusqu'à sa destruction propre , toute contraire qu'elle est à la raison & à la nature tout ensemble.

Les uns ont cherché la félicité dans l'austérité ; les autres dans les curiosités & dans les sciences , les autres dans la volupté. Ces trois concupiscences ont fait trois sectes ; & ceux qu'on appelle Philosophes , n'ont fait effectivement que suivre une des trois. Ceux qui en ont le plus approché , ont considéré qu'il est nécessaire que le bien universel , que tous les hommes désirent , & où tous doivent avoir part , ne soit dans aucune des choses particulières , qui ne peuvent être possédées que par un seul , & qui , étant partagées , affligent plus leur possesseur , par le manque de la partie qu'il n'a pas , qu'elles ne le contentent par la jouissance de celle qui lui appartient. Ils ont compris que le vrai bien devait être tel que tous puissent le posséder à la fois , sans diminution & sans envie , & que personne ne le pût perdre contre son gré. Ils l'ont compris , mais ils ne l'ont pu

trouver ; & au lieu d'un bien solide & effectif , ils n'ont embrassé que l'image creuse d'une vertu fantastique.

Notre instinct nous fait sentir qu'il faut chercher notre bonheur dans nous. Nos passions nous poussent au-dehors , quand même les objets ne s'offriraient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes , & nous appellent quand même nous n'y pensons pas. Ainsi les Philosophes ont beau dire : rentrez en vous-mêmes , vous y trouverez votre bien ; on ne les croit pas , & ceux qui les croient , sont les plus vuides & les plus fots ; car qu'y a-t-il de plus ridicule & de plus vain que ce que proposent les Stoïciens , & de plus faux que tous leurs raisonnements ?

Ils concluent qu'on peut toujours ce qu'on peut
(a) quelquefois , & que puisque le desir de la gloire

(a). La morale des Stoïciens était fondée sur la nature même , quoiqu'elle semble toujours la combattre. Ces Philosophes avaient observé que les passions violentes , l'enthousiasme , la folie même , non-seulement donnent à l'homme la force de supporter la douleur , mais l'y rendaient souvent insensible ; & comme il est une foule de douleurs , que notre prudence & nos lumières ne peuvent ni prévenir ni soulager ; comme la crainte de la douleur est l'instrument avec lequel les tyrans dégradent l'homme & le rendent misérable , les Stoïciens jugerent , avec raison , que l'on ne pourrait opposer aux maux , où nous a soumis la nature , un remède à la fois plus utile & plus sûr que d'exciter dans notre ame un enthousiasme durable , qui , s'augmentant en même tems que la douleur , par nos efforts , pour nous roidir contre elle , nous y rendit presque insensibles ; cet enthousiasme avait , contre la douleur , la même force que le délire , & cependant laissait à l'ame le libre usage

gloire fait bien faire quelque chose à ceux qu'il possède, les autres le pourront bien aussi. Ce sont des mouvements fiévreux que la santé ne peut imiter.

XVIII.

La guerre intérieure de la raison, contre les passions, a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix, se sont partagés en sectes. Les uns ont voulu renoncer aux deux passions, & devenir Dieux. Les autres ont voulu renoncer à la raison, & devenir bêtes. Mais ils ne l'ont pu, ni les uns ni les autres, & la raison demeure toujours, qui accuse la bassesse & l'injustice des passions, & trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent! &

ge de toutes les facultés. Ainsi, le Stoïcien dit : la douleur n'est point un mal, & il cessa presque de la sentir. Le même remède s'applique encore, avec plus de succès, aux maux de l'ame, plus cruels que ceux du corps. Celle du sage s'éleve si haut, que les opprobres, les injustices ne peuvent y atteindre. L'amour de l'ordre, porté jusqu'à l'enthousiasme, fut sa seule passion, & la rendit inaccessible à toute autre. Le bonheur du Stoïcien consistait dans le sentiment de la force & de la grandeur de son ame; la faiblesse & le crime étaient donc les seuls maux qui pussent le troubler; & occupé de se rapprocher des Dieux, en faisant du bien aux hommes, il savait mourir quand il ne lui en restait plus à faire.

Si donc, on peut regarder comme des enthousiastes, les sectateurs de cette morale, on ne peut se dispenser de reconnaître, dans son inventeur, un génie profond & une ame sublime. (*)

Auteur de l'éloge.

(*) Il est vrai que c'est le sublime des petites maisons. Mais il est bien respectable. Sec. Editeur.

les passions sont toujours vivantes dans ceux mêmes qui veulent y renoncer.

Voilà ce que peut l'homme par lui-même, & par ses propres efforts, à l'égard du vrai & du bien. Nous avons une impuissance à prouver, invincible à tout le dogmatisme. Nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme. Nous souhaitons la vérité, & ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le bonheur, & ne trouvons que misère. Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité & le bonheur, & sommes incapables, & de certitude, & de bonheur. Ce desir nous est laissé, tant pour nous punir, que pour nous faire sentir d'où nous sommes tombés. (*)

(*) *Comment peut-on dire que le desir du bonheur, ce grand présent de Dieu, ce premier ressort du monde moral, n'est qu'un juste supplice? O éloquence fanatique. Second Editeur.*



ARTICLE V.

Que la raison ne nous donne aucune connaissance démonstrative de l'existence de Dieu, ni de la morale.

I.

IL faut avoir une pensée de derrière, & juger du tout par-là (a), en parlant cependant comme le peuple. (*)

(a) Sur un autre papier, Pascal avait écrit: J'aurai aussi mes pensées de derrière la tête.

(*) L'auteur de l'éloge est bien discret, bien retenu, de garder le silence sur ces pensées de derrière. Pascal & Arnaud l'auraient-ils gardé s'ils avaient trouvé cette maxime dans les papiers d'un Jésuite?

Second Editeur.



 PARAGRAPHE I.

Sur l'existence de Dieu.

II.

NOUS connaissons l'existence & la nature du fini, parce que nous sommes finis & étendus comme lui.

Nous connaissons l'existence de l'infini, & ignorons sa nature, parce qu'il l'a étendue comme nous, mais non pas de bornes comme nous; mais nous ne connaissons, ni l'existence, ni la nature de Dieu, parce qu'il n'a ni étendue, ni bornes.

Mais par la foi, nous connaissons son existence; par la gloire, nous connaissons sa nature.

Or, on peut bien connaître l'existence d'une chose, sans connaître sa nature.

Parlons maintenant selon les lumières naturelles. S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque n'ayant ni parties, ni bornes, il n'a nul rapport à nous; nous sommes donc incapables de connaître, ni ce qu'il est, ni s'il est (a). Cela étant ainsi, qui osera entre-

(a) Il est étrange que Pascal ait cru qu'on pouvait deviner le péché originel par la raison, & qu'il dise qu'on ne peut connaître par la raison si Dieu est. C'est apparemment la lecture de cette pensée qui engagea le Pere Hardouin à mettre Pascal dans sa liste ridicule des athées. Pascal eût manifestement rejeté cette idée, puisqu'il la combat en d'autres endroits. En es-

prendre de résoudre cette question ; ce n'est pas nous , qui n'avons aucun rapport à lui.

III.

Je n'entreprendrai pas de prouver , par des raisons naturelles , ou l'existence de Dieu , ou la Trinité , ou l'immortalité de l'ame , ni aucune des choses de cette nature ; non - seulement , parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre les athées endurcis , mais encore parce que cette connaissance , sans Jesus - Christ , est inutile & stérile. Quand un homme serait persuadé que les proportions des nombres sont des vérités immatérielles , éternelles , & dépendantes d'une première vérité , en qui elles subsistent , & qu'on appelle Dieu ; je ne le trouverais pas beaucoup avancé pour son salut (a).

IV.

La plupart de ceux qui entreprennent de prouver la Divinité aux impies , commencent d'ordinaire par les ouvrages de la nature , & ils y réussissent rarement. Je n'attaque pas la solidité de ces preuves , consacrées par l'Écriture sainte : elles sont conformes à la raison , mais souvent elles ne sont pas assez conformes & assez proportionnées à la disposition de l'esprit de ceux pour qui elles sont destinées.

Et , nous sommes obligés d'admettre des choses que nous ne concevons pas. *l'existe ; donc quelque chose existe de toute éternité* , est une proposition évidente : cependant comprenons-nous l'éternité.

(a) Encore une fois , est-il possible que ce soit Pascal qui ne se sente pas assez fort pour prouver l'existence de Dieu. *Par M. de V.*

Car il faut remarquer qu'on n'adresse pas le discours à ceux qui ont la foi vive dans le cœur, & qui voient incontinent, que tout ce qui est, n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. C'est à eux que toute la nature parle par son Auteur, & que les cieus annoncent la gloire de Dieu. Mais pour ceux, en qui cette lumiere est éteinte, & dans lesquels on a dessein de la faire revivre, ces personnes destituées de foi & de charité, qui ne trouvent que ténèbres & obscurité dans toute la nature, il semble que ce ne soit pas le moyen de les ramener, que de ne leur donner pour preuve, de ce grand & important sujet, que le cours de la lune, ou des planetes, ou des raisonnements communs, & contre lesquels ils se font continuellement roidis. L'endurcissement de leur esprit les a rendus sourds à cette voix de la nature, qui a retenti continuellement à leurs oreilles; & l'expérience fait voir que, bien loin qu'on les emporte par ce moyen, rien n'est plus capable, au contraire, de les rebuiter & de leur ôter l'espérance de trouver la vérité, que de prétendre les convaincre seulement par ces fortes de raisonnements, & de leur dire, qu'ils y doivent voir la vérité à découvert.

Ce n'est pas de cette sorte que l'écriture, qui connaît mieux que nous, les choses qui sont de Dieu, en parle. (*)

V.

Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes, & si

(*) *Et qu'est-ce donc que le coeli enarrant gloriam Dei?*

impliquées qu'elles frappent peu ; & quand cela servirait à quelques-uns , ce ne ferait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration ; mais une heure après ils craignent de s'être trompés ; *Quod curiositate cognoverint , superbia amiserunt.*

D'ailleurs ces fortes de preuves ne nous peuvent conduire qu'à une connaissance spéculative de Dieu ; & ne le connaît que de cette sorte , c'est ne le connaître pas.

VI.

C'est une chose admirable que jamais Auteur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu ; tous tendent à le faire , & jamais ils n'ont dit : Il n'y a point de vuide ; donc il y a un Dieu. Il fallait qu'ils fussent plus habiles que les plus habiles gens qui sont venus depuis , qui s'en sont tous servi.

(*) *Cela est très considérable.*

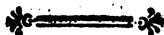
Si c'est une marque de faiblesse de prouver Dieu par la nature , ne méprisez pas l'écriture.

VII.

Le dessein de Dieu est plus de perfectionner la volonté que l'esprit. Or , la charité parfaite ne servirait qu'à l'esprit , & nuirait à la volonté.

(*) *Voilà un plaisant argument , jamais la Bible n'a dit comme Descartes , tout est plein donc il y a un Dieu.*

Second Editeur.





S. II.

Sur la morale.

VIII.

COMME la mode fait l'agrément, aussi fait-elle la justice.

IX.

On ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élevation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité. Les loix fondamentales changent. Le droit a ses époques. Plaisante justice qu'une riviere ou une montagne borne ! vérités au-deça des Pyrenées, erreur au-delà. (*)

X.

Pourquoi me tuez-vous ? eh, quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais puisque vous demeurez de l'autre

(*) Il n'est point ridicule que les loix de la France & de l'Espagne different, mais il est très impertinent que ce qui est juste à Romucentin soit injuste à Corbeil ; qu'il y ait quatre cent jurisprudences diverses dans le même royaume, & sur-tout que dans un même Parlement on perde dans une chambre le procès qu'on gagne dans une autre chambre.

Second Editeur.

été, je suis un brave, & cela est juste.

X I.

Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu de voir les tableaux; les autres sont trop près, trop loin, trop haut, trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture; mais dans la vérité & dans la morale, qui l'assignera?

X I I.

Ceux qui sont dans le dérèglement, disent à ceux qui sont dans l'ordre, que ce sont eux qui s'éloignent de la nature, & ils croient le suivre. Comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord s'éloignent. Le langage est pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port règle ceux qui sont dans un vaisseau; mais où trouverons-nous ce point dans la morale (a)?

X I I I.

Certainement l'homme ignore la justice; s'il la connaissait, il n'aurait pas établi cette maxime la plus générale de toutes celles qui sont parmi les hommes, que chacun suive les mœurs de son pays; l'éclat de la véritable équité aurait assujetti tous les peuples, & les Législateurs n'auraient pas pris pour modèle, au lieu de cette justice constante, les fantaisies & les caprices des Perses & des Allemands; on la verrait plantée par tous les Etats du monde, & dans tous les tems.

Le larcin, l'inceste, le meurtre des enfants &

(a) Dans cette seule maxime, reçue de toutes les nations: ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. *Par M. de V.*

des peres, tout a eu sa place entre les actions vertueuses; se peut-il rien de plus plaissant (*) qu'un homme ait droit de me tuer, parce qu'il demeure au-delà de l'eau, & que son Prince a querelle contre le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui.

Il y a sans doute des loix naturelles: mais cette belle raison corrompue a tout corrompu. *Nihil amplius nostri est, quod nostrum dicimus, artis est; ex Senatus consultis & plebiscitis crimina exercentur; ut olim vitis, sic nunc legibus nostris laboramus.*

De cette confusion, arrive que l'un dit: que l'essence de la justice est l'autorité du Législateur, l'autre la commodité du Souverain, l'autre la coutume présente, & c'est le plus sûr; rien, suivant la seule raison, n'est juste de foi, tout branle avec le tems. La coutume fait toute l'équité, par cette seule raison, qu'elle est reçue; c'est le fondement unique de son autorité qui l'a ramenée à son principe.

Rien n'est si fautif que ces loix qui redressent les fautes. Qui leur obéit, parce qu'elles sont justes, obéit à la justice qu'il imagine, mais non pas à l'essence de la loi: elle est toute ramassée en foi; elle est loi, & rien d'avantage. Qui voudra en examiner le motif, le trouvera si faible & si léger, que, s'il n'est accoutumé à contempler les prodiges de l'imagination humaine, il admirera que quelques siècles lui aient tant acquis de pompe & de révérence.

(*) Plaissant n'est pas le mot propre, il fallait démenche exécration.

XIV.

La justice est ce qui est établi, & ainsi toutes nos loix établies seront nécessairement tenues pour justes sans être examinées, puisqu'elles sont établies. (*)

XV.

Les seules règles universelles sont les loix du pays aux choses ordinaires, & la pluralité aux autres. D'où vient cela, de la force qui y est ?

Et de-là vient que les Rois, qui ont la force d'ailleurs, ne suivent pas la pluralité de leurs ministres.

XVI.

Sans doute que l'égalité des biens est juste. Mais ne pouvant faire, (§) que l'homme soit forcé d'obéir à la justice, on l'a fait obéir à la force; ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que la justice & la force fassent ensemble, & que la paix fût, car elle est le souverain bien.

Summum jus, summa injuria.

La pluralité est la meilleure voie, parce qu'elle

(*) Un certain peuple a eu une loi par laquelle on faisait pendre un homme qui avoit bû à la santé d'un certain Prince: il eut été juste de ne point boire avec cet homme; mais il étoit un peu dur de le pendre: cela étoit établi; mais cela étoit abominable.

Second Editeur.

(§) L'égalité des biens n'est pas juste. Il n'est pas juste que les parts étant faites, des étrangers mercenaires qui viennent m'aider à faire mes moissons en recueillent autant que moi. Second Editeur.

est visible, & qu'elle a la force pour le faire obéir ; cependant c'est l'avis des moins habiles.

Si on avoit pu, on auroit mis la force entre les mains de la justice ; mais comme la force ne se laisse pas manier comme on veut, parce que c'est une qualité palpable, au lieu que la justice est une qualité spirituelle, dont on dispose comme on veut, on l'a mise entre les mains de la force, & ainsi on appelle *Justice* ce qu'il est force d'observer.

X V I I.

Il est juste, que ce qui est juste soit suivi. Il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi. (*)

La justice, sans la force, est impuissante ; la puissance, sans la justice, est tyrannique.

La justice, sans la force, est contredite, parce qu'il y a toujours des méchants ; la force, sans la justice, est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice & la force, & pour cela faire, que ce qui est juste soit fort ; & que ce qui est fort, soit juste.

La justice est sujette à disputes : la force est très reconnaissable, & sans dispute. Ainsi on n'a qu'à donner la force à la justice. Ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste. (a).

X V I I I.

Il est dangereux de dire au peuple, que les lois

(*) *Maxime d'Hobbes.* Second Editeur.

(a) Pascal semble se rapprocher ici des idées de Hobbes, & le plus dévot des philosophes de son siècle, est sur la nature du juste & de l'injuste, du même avis que le plus irréligieux. *Amour de l'Eloge.*

ne sont pas justes ; car il n'obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi il lui faut dire en même tems qu'il y faut obéir, parce qu'elles sont loix, comme il faut obéir aux Supérieurs, non non parce qu'ils sont justes, mais parce qu'ils sont Supérieurs (a). Par-là, toute sédition est prévenue, si on peut faire entendre cela. Voilà tout ce que c'est proprement que la définition de la justice.

X I X.

Il serait bon qu'on obéit aux loix & coutumes, parce qu'elles sont loix ; & que le peuple comprit que c'est là ce qui les rend justes. Par ce moyen on ne les quitterait jamais ; au lieu que quand on fait dépendre leur justice d'autre chose, il est aisé de la rendre douteuse ; & voilà ce qui fait que les peuples sont sujets à se révolter.

X X.

L'art de bouleverser les États, est d'ébranler les coutumes établies, en fondant jusques dans leur source, pour y faire remarquer le défaut d'autorité & de justice. Il faut, dit-on recourir aux loix fondamentales & primitives de l'État, qu'une coutume injuste a abolies : c'est un jeu sûr pour tout perdre. Rien ne sera juste à cette balance. Cependant le peuple prête l'oreille à ces discours. Il secoue le joug dès qu'il le connaît, & les grands en profitent à sa ruine, & à celle de ces curieux

(a) Selon Platon, les bonnes loix sont celles que les citoyens aiment plus que leur vie ; l'art de faire aimer aux hommes les loix de leur patrie, était, selon lui, le grand art des Législateurs. Il y a loin d'un Philosophe d'Athènes à un Philosophe du fauxbourg Saint-Jacques.

examinateurs de ces coutumes reçues : mais par un défaut contraire, les hommes croient pouvoir faire, avec justice, tout ce qui n'est pas sans exemple.

XXI.

Le plus sage des Législateurs, disait que, pour le bien des hommes, il faut souvent les piper, & un autre bon politique, *cum veritatē quā liberetur ignoret, expedit quod fallatur*. Il ne faut pas qu'il sente la vérité de l'usurpation. Elle a été établie autrefois sans raison ; elle est devenue raisonnable. Il faut la faire regarder comme authentique, éternelle, en cacher le commencement, si on ne veut qu'elle prenne bientôt fin (a).

(a) On ne manquera pas d'accuser l'Editeur, qui a rassemblé ces pensées éparées, d'être un athée, ennemi de toute morale ; mais je prie les auteurs de cette objection, de considérer que ces pensées sont de Pascal, & non pas de moi ; qu'il les a écrites en toutes lettres ; que si elles sont d'un athée, c'est Pascal qui était athée, & non pas moi ; qu'enfin, puisque Pascal est mort, ce serait peine perdue que de le calomnier.

Il est beau de voir dans cet article M. de V... prendre, contre Pascal, la défense de l'existence de Dieu ; mais que diront ceux à qui il en coûte tant, pour convenir qu'un vivant puisse avoir raison contre un mort ?

(*) C'est apparemment dans le paragraphe premier ci-dessus, où Mr. de V... s'étonne avec juste raison qu'un homme tel que Pascal ait pu dire nous sommes incapables de connaître si Dieu est. Ce ne peut être qu'une inadvertence dans ce grand homme.

Second Editeur.

XXII.

Jamais on ne fait le mal si pleinement & si gaiement, que quand on le fait par un faux principe de conscience (a).

(a) Les crimes, regardés comme tels, font beaucoup moins de mal à l'humanité, que cette foule d'actions criminelles, qu'on commet sans remords, parce que l'habitude, ou une fausse conscience, nous les fait regarder comme indifférentes, ou même comme vertueuses.

1^o. Combien, depuis Constantin, n'y a-t-il pas eu de Princes qui font été servir la Divinité en tourmentant, de supplices cruels, ceux de leurs sujets qui l'adoraient sous une forme différente.

Combien n'ont-ils pas cru être obligés de proscrire ceux qui osaient dire leur avis sur ces grands objets, qui intéressent tous les hommes; & dont chaque homme semble avoir le droit de décider pour lui-même.

Combien de Législateurs ont privé des droits de citoyen, quiconque n'était pas d'accord avec eux sur quelques points de leur croyance, & forcé des pères de choisir, entre le parjure & l'inquiétude cruelle de ne laisser à leurs enfants qu'une existence précaire. Et ces loix subsistent! Et les souverains ignorent que chaque mal qu'elles font est un crime pour le prince qui les ordonne, qui en permet l'exécution ou qui tarde de les détruire!

2^o. En ordonnant la guerre, qui n'est pas nécessaire pour la sûreté de son peuple, un Prince se rend responsable de tous les maux qu'elle entraîne, & il est coupable d'autant de meurtres que la guerre fait de victimes. Combien cependant de guerres inutiles sont regardées comme justes, & entreprises sans remords, sur de frivoles motifs d'intérêt politique ou de dignité nationale.

3^o. C'est un usage, reçu en Europe, qu'un gentilhomme vende, à une querelle étrangère, le sang qui appartient à sa patrie, qu'il s'engage à assassiner, en bataille rangée, qui il plaira au Prince qui le foudroie, & ce métier est regardé comme honorable.

4^o. Tous Juges qui décrètent une peine de mort, sans y

être condamné par une loi expresse, est un assassin. Né une loi vague, qui permettrait de prononcer même la mort, suivant l'échéance des cas, ni ce qu'on appelle la jurisprudence des arrêts ne peuvent le justifier; car la permission de tuer un homme n'en donne pas le droit; & c'est mal se justifier d'un meurtre, que de dire qu'on est dans l'habitude d'en commettre.

Tout Juge qui décerne une peine capitale pour une action qui ne blesse aucune des loix de la nature; pour une action, ou indifférente, ou blâmable, mais qui n'est un crime qu'aux yeux des préjugés; pour une action imaginaire enfin, se rend coupable de meurtre. La loi l'oblige, dit-il, de prononcer ainsi; mais la loi ne l'oblige pas d'être Juge; & la nature lui défend d'être absurde & barbare. Il vaut mieux renoncer à la charge de Président à Mortier, qu'à la qualité d'homme.

Nous oserons demander si les Juges d'Anne du Bourg, de Dolet, de Morin, de Petit d'Herbé, des Bergers de Brie, de Moriceau, de la Chaux, de Lalli, de la Barre, &c. ont été fideles à ces règles, dictées par la nature & la raison qui sont plus anciennes & plus sacrées que les registres. *Olim*.

5°. Arracher des hommes de leur pays, par la trahison & par la violence; pour les exposer en vente dans des marchés publics, comme des bêtes de somme; s'accoutumer à ne mettre aucune différence entr'eux & les animaux; les contraindre au travail, à force de coups, les nourrir, non pour qu'ils vivent, mais pour qu'ils rapportent; les abandonner dans la vieillesse ou dans la maladie, lorsque l'on n'espere plus de regagner par leur travail, ce qu'il coûterait pour les soigner; ne leur permettre d'être peres que pour donner le jour à des enfans, destinés aux mêmes miseres, devenus comme eux la propriété de leur maître, qui peut les leur arracher & les vendre; que pour voir leurs femmes & leurs filles exposées à toutes les insultes de ces hommes sans humanité, comme sans pudeur! Voilà comme nous traitons d'autres hommes; ce serait une horrible barbarie, si ces hommes étaient blancs, mais ils sont noirs, & cela change toutes nos idées. Le trafiquant en Amérique oublie que les Nègres sont des hommes; il n'a avec eux aucune relation morale; ils ne sont pour lui qu'un objet de profit; s'il

les plaint, s'il évite de leur faire souffrir des maux inutiles, son insolente pitié est celle que nous avons pour les animaux qui nous servent ; & tel est l'excès de son mépris stupide pour cette malheureuse espèce, que, revenu en Europe, il s'indigne de les voir vêtus comme des hommes, & placés à côté de lui. Mais je n'ai pas tout dit : en vain les loix, en consacrant cet usage qu'aucune loi positive ne peut rendre légitime, parce qu'il viole les droits de la nature : en vain les loix ont-elles voulu mettre une borne à la cruauté des maîtres, leur ingénieuse barbarie élude toutes les loix. Le Colon, renfermé dans sa plantation, seul avec quelques satellites, au milieu de ses noirs, est sûr de n'avoir que des témoins, dont la loi rejette le témoignage. Là Juge, à la fois, & partie, il prodigue en sûreté les tortures & les supplices ; le noir qu'il croit coupable est déchiré, tenaillé, jetté vivant dans des fours ardents aux yeux de ses tristes compagnons, qui tremblant d'être traités comme complices, n'osent même montrer une stérile pitié.

La jeune Américaine assiste à ces supplices ; elle y préside quelquefois ; on veut l'accoutumer de bonne heure à entendre, sans fremir, les hurlements des malheureux ; on semble craindre qu'un jour sa pitié ne tente de détarmer le cœur de son époux.

Ces crimes sont publics, la loi les tolere, l'opinion ne les flétrit pas. On ose même en faire l'apologie ; sans cela, dit-on, nous ne pourrions avoir de sucre. Eh bien ! si on ne peut en avoir qu'à force de crimes, il faut savoir se passer de sucre, il faut renoncer à une denrée souillée du sang de nos freres. Mais qui a dit qu'on ne pouvait en avoir qu'à ce prix ? quelles tentatives a-t-on fait pour s'en procurer autrement ? Quoi, c'est sur la foi d'un préjugé, qu'on ne daigne pas même examiner, que la loi a autorisé cette horrible violation des droits de la nature, & qu'on exerce, ou qu'on tolere tranquillement ces barbaries. A peine quelques Philosophes ont-ils osé élever de loin à loin, en faveur de l'humanité, des cris que les gens en place n'ont point entendus, & qu'un monde frivole a bientôt oubliés.

Pourquoi ne pas faire cultiver nos colonies par des blancs ? La terre se plaît à être cultivée par des mains

libres ; & combien de malheureux en Europe , qui fatiguent en vain un sol stérile & épuisé , iraient chercher en Amérique , une terre féconde & nouvelle. Alors à ce petit nombre de Colons , corrompus & barbares , qui ne vivent dans nos colonies que pour avoir de l'or , parce qu'en Europe , la considération s'achète avec de l'or ; nous verrions succéder un peuple nombreux de citoyens laborieux & honnêtes , qui , regardant les colonies comme leur patrie , sauraient combattre pour les défendre.

Pourquoi ne pas remplir nos isles de ces galériens inutiles , des déserteurs , des voleurs domestiques , des faux-fauniers , qui ont vendu au peuple , à bas prix , une denrée nécessaire , des filles qui ont mieux aimé risquer leur vie que d'avouer leur honte : de tant d'autres condamnés à la mort par des loix , que l'excès de leur sévérité rend inutiles ? Ces hommes , à qui on distribuerait des terres , devenus cultivateurs & propriétaires , perdraient , avec les motifs du crime , la tentation de le commettre. Est-ce qu'en rendant aux Nègres les droits de l'homme , ils ne pourraient pas cultiver , comme ouvriers , ou comme fermiers , les mêmes terres qu'ils cultivent comme esclaves ? Ils peupleraient alors , & l'on ne serait pas obligé , chaque année , d'aller chercher en Afrique de nouvelles victimes.

Et qu'on ne dise , pas , qu'en supprimant l'esclavage , le Gouvernement violerait la propriété des Colons. Comment l'usage , ou même une loi positive , pourrait-elle jamais donner à un homme un véritable droit de propriété sur le travail , sur la liberté , sur l'être entier d'un autre homme innocent , & qui n'y a point consenti ? en déclarant les Nègres libres , on n'ôterait pas au Colon sa propriété , on l'empêcherait de faire un crime , & l'argent qu'on a payé pour un crime , n'a jamais donné le droit de le commettre.

On dit que les Nègres sont paresseux ; veut-on qu'ils trouvent du plaisir à travailler pour leurs tyrans ? Ils sont bas , fourbes , traîtres , sans mœurs ; eh bien , ils ont tous les vices des esclaves , & c'est la servitude qui les leur a donnés. Rendez les libres : & plus près que vous de la nature , ils vaudront beaucoup mieux que vous.

Ne pourrait-on pas , si on n'osait être juste tout-à-fait ;

changer l'esclavage personnel des Nègres, en un esclavage de la Glebe, tel que celui sous lequel gémissent encore les habitants d'une partie de l'Europe? L'exécution de ce projet ferait plus aisée. Le sort des Nègres deviendrait plus supportable; & cet ordre politique, une fois bien établi, ferait aisément remplacé par une liberté entière; il y aurait servi de degré, il adoucirait ce passage de la servitude à la liberté, qui, sans cela, serait peut-être trop brusque.

Sait-on si la Sardaigne, & sur-tout la Sicile, ne sont pas propres à la culture des cannes à sucre, & ne suffiraient point pour l'approvisionnement de l'Europe.

Et si au lieu d'appréhendre aux Nègres d'Afrique à vendre leur frères, nous leur avions appris à cultiver leur sol; si, au lieu de leur apporter nos liqueurs fortes, nos maladies & nos vices, nous leur avions porté nos lumières, nos arts & notre industrie, croit-on que l'Afrique n'eut pas remplacé nos colonies? Compterait-on pour rien l'avantage d'arracher à la barbarie, & à la misère une des quatre parties du monde? Et quand même il n'y aurait pas à gagner pour tous les peuples, dans un tel changement, les nations ne devraient-elles pas se laisser de suivre, dans leur conduite, une morale, dont le particulier le plus vil rougirait d'adopter les principes.

6°. Personne n'a jamais douté que ce ne soit un délit grave de ravager un champ cultivé. Au dommage, fait au propriétaire, se joint la perte réelle d'une denrée nécessaire à la subsistance des hommes. Cependant il y a des pays où les Seigneurs ont le droit de faire manger, par des bêtes fauves, le bled que le paysan a semé; où celui qui tuerait l'animal, qui dévaste son champ, serait envoyé aux galères, serait puni de mort; car on a vu des Princes faire moins de cas de la vie d'un homme, que du plaisir d'avoir un cerf de plus à faire déchirer par leurs chiens. Dans ces mêmes pays, il y a plus d'hommes employés à veiller à la sûreté du gibier, qu'à celle des hommes; souvent il arrive, que pour défendre des lievres, les Gardes tirent sur les payans; & comme tous les Juges sont Seigneurs de fiefs, il n'y a point d'exemple qu'aucun de ces meurtres ait été puni. Là, des provinces entières y sont réservées aux plaisirs du Souverain. Les propriétaires, de ces cantons, y sont privés

du droit de défendre leur champ par un enclos, ou de l'employer d'une manière pour laquelle cette clôture serait nécessaire. Il faut que le cultivateur laisse l'herbe qu'il a semée pourrir sur terre, jusqu'à ce qu'un Gardes-chasse ait déclaré que les œufs des perdrix n'ont plus rien à craindre, & qu'il lui est permis de faucher son herbe. Il y a longtems que ces loix subsistent; il est évident qu'elles sont un attentat contre la propriété, une insulte aux malheureux, qui meurent de faim au milieu d'une campagne que les sangliers & les cerfs ont ravagée. Cependant aucun Confesseur de Roi ne s'est encore avisé de faire naître à son pénitent le moindre scrupule sur cet objet.

7°. Les impôts sont une portion du revenu de chaque citoyen, destinée à l'utilité publique. Dans toute administration bien réglée, le nécessaire physique de chaque homme doit être exempt de tout impôt; mais au contraire, le crédit des riches a fait retomber ce fardeau sur les pauvres, dans presque tous les pays où le peuple n'a point de représentant. Ainsi toute portion de l'impôt, qui n'est point employée pour le public, doit être regardée comme un véritable vol, & comme un vol fait au pauvre. Ainsi, pour qu'un homme puisse croire avoir droit à cette portion, il faut qu'il puisse se rendre ce témoignage, qu'il fait à l'Etat un bien au moins équivalent à la somme qu'il reçoit pour salaire, ou plutôt au mal que cette partie de l'impôt fait souffrir au peuple sur qui elle se lève. Cela même ne suffit pas; car l'homme riche doit compte à la nation de l'emploi de son temps & de ses forces; ce n'est même qu'à ce prix qu'il peut lui être permis de jouir d'un superflu sans travail, tandis que d'autres hommes manquent souvent du nécessaire, malgré un travail opiniâtre. Il faut donc, pour avoir droit à une part sur le trésor public, que cette part soit employée par celui qui la reçoit d'une manière utile à la nation. Si ce principe d'équité naturelle n'avait pas été étouffé par l'habitude, si l'opinion stérifiait celui qui s'en écarte, alors les impôts cesseraient d'être un fardeau pénible, le peuple respirerait, le prix de son travail lui appartiendrait tout entier; & l'on ne verrait plus les premiers hommes, de chaque pays, se dévouer uniquement

au métier de corrompre les Rois, pour s'enrichir de la subsistance du peuple.

8°. Le souverain n'a pas le droit de rien détourner du trésor public, pour satisfaire, ou ses fantaisies, ou son orgueil; ce trésor n'est pas à lui, il est au peuple. Une partie du superflu du riche, peut sans doute être employée à consoler le Chef d'une nation, des peines du Gouvernement; mais cet emploi du tribut devient criminel, du moment, où une partie de l'impôt se leve sur le peuple. Les courtisans parlent sans cesse des dépenses nécessaires à la Majesté du Trône. J'ignore toutefois si la vue d'un Prince, uniquement occupé du bonheur de ses peuples; menant une vie simple & frugale, sans gardes, sans appareil, sans courtisans, que quelques sages livrés aux mêmes soins que lui, j'ignore si un tel Prince n'offrirait point un spectacle plus attendrissant, plus imposant même que celui de la cour la plus brillante, & par conséquent la plus ruineuse pour la nation qui la paye; mais du moins faut-il avouer qu'il est plus nécessaire à un peuple d'avoir du pain, que d'éblouir les étrangers par la triste représentation d'une cour somptueuse. Cette morale devrait être celle de tous les Rois. Presqu'aucun cependant ne l'a connue; & ceux qui ont paru s'en souvenir quelquefois dans leurs discours, l'ont oubliée dans leur conduite.

9°. L'usage d'ouvrir les lettres des citoyens, de leur arracher les secrets qu'ils n'ont pas confiés, ne peut être regardé que comme une violation ouverte de la foi publique. Il est clair encore que cette infamie n'a aucune autre utilité que de fournir un aliment à la curiosité du Prince, ou aux petites passions des Ministres, & de donner au chef des espions les moyens de nuire à qui il veut auprès du Gouvernement. Aucun secret important ne peut se connaître par cette voie, parce que cet espionnage est public; & que si l'on confie encore quelquefois à la poste des réflexions, ou des épigrammes, on n'y livre, ni ses projets, ni ses complots. Les espions, répandus dans les maisons particulières, sont un autre ressort de la police moderne, aussi infâme & aussi inutile. On raconte qu'un Ministre de Charles II, d'Angleterre nommé Craigs, dédaigna de recourir à aucun de ces vils moyens, que jamais il n'intercepta une lettre, que jamais il n'employa un espion; mais

malheureusement, pour l'espece humaine, cet exemple est unique jusqu'ici, & l'usage contraire, proscrit par la raison, par l'équité, par l'honneur, subsiste presque partout; on l'exerce sans remords, & même sans honte. L'opinion flétrit, à la vérité, les espions subalternes; mais elle s'arrête là, & elle ne dévoue pas à l'opprobre ceux qui les emploient, & qui, calomniant la nation auprès du Prince, osent lui faire accroire que ces infâmes abus du pouvoir, sont des précautions nécessaires.

J'ai choisi pour exemples des actions qui peuvent influer sur la prospérité publique; & je ne les ai choisies que dans nos mœurs. J'aurais pu étendre cette liste; & si j'avais parcouru l'histoire de toutes les nations, si j'avais voulu m'arrêter sur les actions particulières, cette liste aurait été immense.

Cela prouve, selon moi, que pour donner aux hommes une morale bien sûre & bien utile, il faut leur inspirer une horreur, pour ainsi dire, machinale, de tout ce qui nuit à leurs semblables; former leur ame de manière que le plaisir de faire du bien, soit le premier de tous leurs plaisirs; que le sentiment d'avoir fait leur devoir, soit un dédommagement suffisant de tout ce qui leur en a pu coûter pour le remplir. Il faut allumer, dans ceux que l'enthousiasme des passions peut égarer, un enthousiasme pour la vertu, capable de les défendre. Alors qu'on laisse à leur raison le soin de juger de ce qui est juste, & de ce qui est injuste, & que leur conscience ne se repose pas sur un certain nombre de maximes de morale, adoptées dans le pays où ils naissent, ou sur un code, dont une classe d'hommes jalouse de régner sur es esprits, se soit réservé l'interprétation (*).

(*) On voit bien que cette terrible note est de l'auteur de l'éloge; & que le louant est plus véritablement philosophe que le loué, cet éditeur écrit comme le secrétaire de Marc Aurèle & Pascal comme le secrétaire de Port-Royal. L'un semble aimer la rectitude & l'honnêteté pour elles-mêmes,

l'autre par esprit de parti. L'un est homme & veut rendre la nature humaine honorable, l'autre est chrétien, parce qu'il est Janseniste. Tous deux ont de l'enthousiasme & embouchent la trompette; l'auteur des notes pour aggrandir notre espèce, & Pascal pour l'antéantir. Pascal a peur, & il se sert de toute la force de son esprit pour inspirer sa peur. L'autre s'abandonne à son courage, & le communique. Que puis-je conclure! que Pascal se portait mal, & que l'autre se porte bien.

Bonne ou mauvaise santé.

Fait notre philosophie.

Second Editeur.





ARTICLE VI.

De la grandeur, de la vanité, de la faiblesse & de la misère des hommes.

I.

EN écrivant ma pensée, elle m'échappe quelquefois; mais cela me fait souvenir de ma faiblesse que j'oublie à toute heure; ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée, car je ne tends qu'à connaître mon néant (a).

(a) Les idées de Platon, sur la nature de l'homme, sont bien plus philosophiques que celles de Pascal. Platon regardait l'homme comme un être qui naît avec la faculté de recevoir des sensations, d'avoir des idées, de sentir du plaisir & de la douleur; les objets que le hasard lui présente, l'éducation, les loix, le gouvernement, la religion, agissent sur lui, & forment son intelligence, ses opinions, ses passions, ses vertus & ses vices. Il ne serait rien de ce que nous disons que la nature l'a fait, si tout cela avait été autrement. Soumettons-le à d'autres agents, & il deviendra ce que nous voudrions qu'il soit, ce qu'il faudrait qu'il fût pour son bonheur, & pour celui de ses semblables; qui osera fixer des termes à ce que l'homme pourrait faire de grand & de beau? Mais ne négligeons rien. C'est l'homme tout entier qu'il faut former; & il ne faut abandonner au hasard, ni aucun instant de sa vie, ni l'effet d'aucun des objets qui peuvent agir sur lui. (*) Note de l'auteur de l'éloge.

(*) *Platon n'a point eu ces idées Monsieur, c'est vous qui les avez. Platon fit de nous des Androgynes à deux corps, donna des ailes à nos ames*

MA 40

I I.

Mon humeur ne dépend guere du temps. J'ai mon brouillard & mon beau temps au-dedans de moi. Le bien & le mal de mes affaires même y fait peu. Je m'efforce quelquefois de moi-même contre la mauvaise fortune ; & la gloire de la dompter, m'e la fait dompter gaiement, au lieu que d'autres fois je fais l'indifférent & le dégoûté dans la bonne fortune.

I I I.

Quelle chimere est-ce donc que l'homme ? quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction ? Juge de toutes choses, imbécille, ver de terre, dépositaire du vrai, amas d'incertitude, gloire & rebut de l'univers. S'il se vante, je l'abaisse, s'il s'abaisse, je le vante, & le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. (*)

I V.

La premiere chose qui s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire, une certaine portion de matiere qui lui est propre. Mais pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui, & tout ce qui est au-dessous ; afin de reconnaître les justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent. Qu'il contemple la nature entiere dans sa haute & pleine Majesté.

Et les leur ôta. Platon rêva sublimement, comme je ne sçais quels autres écrivains ont rêvé bassément.

(*) *Vrai discours de malade.* Second Editeur.

Qu'il considère cette éblouissante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers. Que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cette astre décrit (a). Et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très délicat, à l'égard de celui que les astres, qui roulent dans le firmament, embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre. Elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde, n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, dont le centre est par-tout (*), la circonférence nulle part. Enfin, c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à foi, considère ce qu'il est, au prix de ce qui est. Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature. Et que dans ce que lui paraîtra ce petit chaos, où il se trouve logé, c'est-à-dire, ce

(a) La superstition avait-elle dégradé Pascal, au point de n'oser penser que c'est la terre qui tourne, & d'en croire plutôt le jugement des Dominicains de Rome, que les preuves de Copernic, de Kepler, & de Galilée? *Auteur de l'éloge.*

(*) Cette belle expression est de Timée de Locre : Pascal était digne de l'inventer, mais il faut rendre à chacun son bien. *Second Editeur.*

monde visible, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes, & soi-même, son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ? qui peut le comprendre ? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche, dans ce qu'il connaît, les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre, dans la petitesse de son corps, des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs. Que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces & les conceptions ; & que le dernier objet, où il puisse arriver, soit maintenant celui de notre discours. Il pensera, peut-être, que c'est-là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abyme nouveau. Je veux lui peindre, non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir, l'immensité de la nature dans l'enceinte de cet atome imperceptible. Qu'il y voie une infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible ; dans cette terre des animaux, & enfin, des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin & sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes par leur petitesse, que les autres par leur étendue. Car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein de tout, soit maintenant un monde, ou plutôt un tout, à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver.

Qui se considérera de la sorte , s'effrayera sans doute , de se voir , comme suspendu , dans la masse que la nature lui a donnée , entre ces deux abymes de l'infini & du néant , dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles , & je crois que sa curiosité se changeant en admiration , il sera plus disposé à les contempler en silence , qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin , qu'est - ce que l'homme dans la nature ? un néant à l'égard de l'infini ; un tout à l'égard du néant , un milieu entre rien & tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes , & son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré , que de l'infini où il est englouti.

Son intelligence tient , dans l'ordre des choses intelligibles , le même rang que son corps dans l'étendue de la nature ; & tout ce qu'elle peut faire , est d'appercevoir quelque apparence du milieu des choses , dans un désespoir éternel d'en connaître , ni les principes , ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant , & portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches ? l'Auteur de ces merveilles les comprend ; nul autre ne le peut faire.

Cet état , qui tient le milieu entre les extrêmes , se trouve en toutes nos puissances.

Nos sens n'apperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit , trop de lumière nous éblouit , trop de distance & trop de proximité empêchent la vue , trop de longueur & trop de brièveté obscurcissent un discours , trop de plaisir incommodé , trop de consonances déplaisent. Nous ne sentons , ni l'extrême chaud , ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont en-

nemies, & non pas sensibles. Nous ne sentons plus, nous en souffrons : trop de jeunesse & trop de vieillesse empêchent l'esprit : trop & trop peu de nourriture troublent les actions : trop & trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient pas, & nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui resserre nos connaissances en de certaines bornes que nous ne passons pas ; incapables de savoir tout, & d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertains, & flottants entre l'ignorance & la connaissance ; & si nous pensons aller plus avant, notre objet branle & échappe nos prises, il se dérobe, & suit d'une fuite éternelle : rien ne le peut arrêter. C'est notre condition naturelle, & toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du desir d'approfondir tout, & d'édifier une tour qui s'éleve jusqu'à l'infini ; mais tout notre édifice craque, & la terre s'ouvre jusqu'aux abymes. (*)

V.

L'homme n'est qu'un roseau le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser ; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer ; mais

(*) Cette éloquente tirade ne prouve autre chose sinon que l'homme n'est pas Dieu. Il est à sa place comme le reste de la nature, imparfait parce que Dieu seul peut être parfait, ou pour mieux dire l'homme est borné & Dieu ne l'est pas.

quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il fait qu'il meurt; & l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en fait rien (a).

Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de-là qu'il faut nous relever, non de l'espace & de la durée.

V I.

L'homme est si grand, que sa grandeur paraît même en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. Il est vrai que c'est être misérable que de se connaître misérable; mais c'est aussi être grand que de connaître qu'on est misérable. Ainsi toutes ces miseres prouvent sa grandeur. Ce sont miseres de grand seigneur, miseres d'un Roi détroné.

V I I.

Nous avons une si grande idée de l'ame de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être

(a) Que veut dire ce mot, *Noble*? Il est bien vrai que ma pensée est autre chose, par exemple, que le globe du soleil: mais est-il bien prouvé qu'un animal, parce qu'il a quelques pensées, est plus noble que le soleil, qui anime tout ce que nous connaissons de la nature? Est-ce à l'homme a en décider? Il est juge & partie. On dit qu'un ouvrage est supérieur à un autre, quand il a coûté plus de peine à l'ouvrier, & qu'il est d'un usage plus utile; mais en a-t-il moins coûté au Créateur de faire le soleil, que de pétrir un petit animal, haut d'environ cinq pieds, qui raisonne bien ou mal? Qui des deux est le plus utile au monde, ou de cet animal, ou de l'astre qui éclaire tant de globes? Et en quoi quelques idées reçues dans un cerveau, sont-elles préférables à l'univers matériel? Par M. de V.

méprisés , de n'être pas dans l'estime d'une ame : & toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

Si d'un côté cette fausse gloire que les hommes cherchent , est une grande marque de leur misere & de leur bassesse ; c'en est une aussi de leur excellence : car quelques possessions qu'il ait sur la terre , de quelque fanté & commodité essentielle qu'il jouisse , il n'est pas satisfait s'il n'est pas dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme , que quelque avantage qu'il ait dans le monde , il se croit malheureux s'il n'est placé aussi avantageusement dans la raison de l'homme. C'est la plus belle place du monde , rien ne le peut détourner de ce desir , & c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme ; jusques-là que ceux qui méprisent le plus les hommes , & qui les égalent aux bêtes , en veulent encore être admirés , & se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment ; leur nature , qui est plus forte que toute leur raison , les convainquant plus fortement de la grandeur de l'homme , que la raison ne les convainc de sa bassesse.

V I I I.

Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous , & notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres , d'une vie imaginaire , & nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à embellir & conserver cet être imaginaire , & négligeons le véritable. Et si nous avons , ou la tranquillité , ou la générosité , ou la fidélité , nous nous empresseons de le faire savoir , afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination : nous les dé-

tacherons plutôt de nous pour les y joindre, & nous ferions volontiers poltrons, pour acquérir la réputation d'être vaillants. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfait de l'un sans l'autre, & de renoncer souvent à l'un pour l'autre! Car qui ne mourrait pour conserver son honneur, celui-là serait infâme (a).

I X.

La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime. X.

(a) On n'a point besoin de toute cette métaphysique pour expliquer les effets que produit l'amour de la gloire. Il est impossible à quelqu'un, qui vit dans une société nombreuse, & poliee, de ne pas voir combien, dans la dépendance où il est sans cesse des autres hommes, il lui est avantageux d'être l'objet de leur enthousiasme. *Mais on s'occupe plus de ce que la postérité dira de nous, que de ce qu'en disent nos contemporains. Mais on sacrifie sa vie entière à une gloire dont on ne jouira jamais, mais on court à une mort certaine.* Tel est l'effet du desir si naturel d'être estimé des autres hommes, lorsque ce desir est porté à l'enthousiasme. Il en est de même de l'amour physique, qui n'est que le desir de jouir; laissez l'enthousiasme en faire une passion; alors on poignarde sa maîtresse, on meurt pour elle. Le hasard peut amener des circonstances, où un amant aimera mieux mourir, d'une mort cruelle, que de jouir de la femme qu'il adore.

Ne pourrait-on pas dire que l'enthousiasme consiste à se présenter vivement, à la fois, toutes les jouissances que notre passion peut répandre sur un long espace de temps; alors on jouit comme si on les réunissait toutes; on craint, comme si un instant pouvait nous faire éprouver à la fois toutes les douleurs d'une longue vie; & lorsque ce sentiment a épuisé toute
la

X.

L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos miseres & de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joie, pourvu qu'on en parle.

X I.

La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme,

la force de nos organes, qu'il ne nous en reste plus pour raisonner, nous ne pouvons plus nous appercevoir si ces jouissances sont impossibles.

Cet état d'espérances enivrantes, est en lui-même un plaisir, & un plaisir assez grand pour préférer ces jouissances imaginaires, a des plaisirs réels, & présents. Car on se tromperait dans tous les raisonnements qu'on fait sur les passions, si on se bornait à ne compter que les plaisirs ou les peines des sens qu'elles font éprouver. Les différents sentimens de desir, de crainte, de ravissement, d'horreur, &c. qui naissent des passions, sont accompagnés de sensations physiques, agréables ou pénibles, délicieuses ou déchirantes. On rapporte ces sensations à la région de la poitrine; & il paraît que le diaphragme (*) en est l'organe. Le sentiment très vif de plaisir & de douleur, dont cette partie du corps est susceptible, dans les hommes passionnés, suffirait, peut-être, pour expliquer ce que les passions offrent, en apparence, de plus inexplicable. *Auteur de l'éloge.*

(*) Il est vrai que dans les mouvements subits des grandes passions, on sent vers la poitrine des convulsions, des défaillances, des agonies, qui ont quelquefois causé la mort, & c'est ce qui fait que presque toute l'antiquité imagina une ame dans la poitrine. Les medecins placèrent les passions dans le foye. Les romanciers ont mis l'amour dans le cœur.

Second Editeur.

P

qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur, se vante, & veut avoir ses admirateurs, & les Philosophes mêmes en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; & ceux qui le lisent, veulent avoir la gloire de l'avoir lu; & moi, qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie, & peut-être que ceux qui le liront, l'auront aussi. (*)

X I I.

Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, & même des gens qui viendront quand nous n'y ferons plus; & nous sommes si vains que l'estime de cinq ou six personnes, qui nous environnent, nous amuse & nous contente.

X I I I.

On ne se soucie pas d'être estimé dans les villes, où on ne fait que passer; mais quand on y doit demeurer un peu de temps, on s'en soucie. Combien de temps faut-il? un temps proportionné à notre durée vaine & chétive.

X I V.

Les belles actions cachées sont les plus estimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire, elles me plaisent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout-à-fait cachées, puisqu'elles ont été

(*) *Oui vous couriez après la gloire de passer un jour pour le fléau des Jésuites, le défenseur de Port-royal, l'apôtre du Jansenisme, le réformateur des chrétiens.*

scues (a); ce peu, par où elles ont paru, en diminue le mérite; car c'est là le plus beau de les avoir voulu cacher (b).

XV.

Nous ne tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent, & comme pour le hâter, ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt, si imprudents que nous errons dans les temps qui ne sont pas à nous, & ne pensons pas au seul qui nous appartient: & si vains, que nous songeons à ceux qui ne font point, & laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent, d'ordinaire nous blesse; nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige, & s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tachons de le soutenir par l'avenir & ne pensons à disposer

(a) Voici une action, dont la mémoire mérite d'être conservée, & à qui il ne me paraît pas possible qu'on puisse appliquer la réflexion de Pascal.

Le vaisseau, que montait le Chevalier de Lordat; était prêt à couler à fond à la vue des côtes de France. Il ne savait pas nager; un soldat excellent nageur, lui dit de se jeter avec lui dans la mer, de le tenir par la jambe, & qu'il espère le sauver par ce moyen. Après avoir longtemps nagé, les forces du soldat s'épuisent, M. de Lordat s'en aperçoit, l'encourage; mais enfin le soldat lui déclare qu'ils vont périr tous deux; — & si tu étais seul? — peut-être pourrais-je encore me sauver. Le Chevalier de Lordat lui jache la jambe, & tombe au fond de la mer.

(b) Le plus beau serait de ne songer, ni à les montrer, ni à les cacher. *Auteur de l'éloge.*

Et comment l'histoire en a-t-elle pu parler si on ne les a pas scues? Second Editeur.

les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'y arriver.

Que chacun examine sa pensée ; il la trouvera toujours occupée au passé & à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent ; & si nous y pensons , ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but. Le passé & le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre objet (a). Ainsi nous ne

(a) Il est faux que nous ne pensions point au présent ; nous y pensons en étudiant la nature , & en faisant toutes les fonctions de la vie : nous pensons beaucoup aussi au futur. Remercions l'Auteur de la nature de ce qu'il nous donne cet instinct qui nous emporte sans cesse vers l'avenir. Le trésor le plus précieux de l'homme , est cette espérance qui adoucit nos chagrins , & qui nous peint des plaisirs futurs dans la possession des plaisirs présents. Si les hommes étaient assez malheureux pour ne s'occuper jamais que du présent , on ne semerait point , on ne bâtirait point , on ne planterait point , on ne pourvoierait à rien , on manquerait de tout au milieu de cette fausse jouissance. Un esprit , comme Pascal , pouvait-il donner dans un lieu commun comme celui-là ? La nature a établi que chaque homme jouirait du présent , en se nourrissant , en faisant des enfants , en écoutant des sons agréables , en occupant sa faculté de penser & de sentir ; & qu'en sortant de ces états , souvent au milieu de ces états même , il penserait au lendemain , sans quoi il périrait de misère aujourd'hui. Il n'y a que les enfants , & les imbécilles , qui ne pensent qu'au présent ; faudra-t-il leur ressembler ? *Par M. de V.*

On connaît ce vers de M. de V.

Nous ne vivons jamais , nous attendons la vie.
Et celui-ci de Manilius.

Vixuri semper agimus nec vivimus unquam.

vivons jamais , mais nous espérons de vivre ; & nous disposant toujours à être heureux , il est indubitable que nous ne le serons jamais , si nous n'aspérons à une autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie , &c.

XVI.

Peu de chose nous console , parce que peu de chose nous afflige.

XVII.

Cromwel allait ravager toute la chrétienté : la famille Royale était perdue , & la sienne à jamais puissante , sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretre. Rome même allait trembler sous lui. Mais ce petit gravier , qui n'était rien ailleurs , mis en cet endroit , le voila mort , sa famille abaissée & le Roi rétabli.

XVIII.

Si le nez de Cléopatre eut été plus court , toute la face de la terre aurait changé.

XIX.

Quand il est question de juger si on doit faire la guerre & tuer tant d'hommes , condamner tant d'Espagnols à la mort , c'est un homme seul qui en juge , & encore intéressé ; ce devrait être un tiers indifférent.

XX.

La faiblesse de la raison de l'homme paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas qu'en ceux qui la connaissent.

XXI.

L'esprit du plus grand homme du monde , n'est pas si indépendant , qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamare qui se fait au-

totir de lui ; il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées, il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent, une mouche bourdonne à ses oreilles, c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec & trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes & les Royaumes.

X X I I.

(*) Les inventions des hommes vont en avançant de siècle en siècle. La bonté & la malice du monde en général reste la même.

X X I I I.

(§) La nature nous rendant toujours malheureux, en tous états, nos desirs nous figurent un état heureux, parce qu'ils joignent à l'état où nous sommes, les plaisirs de l'état où nous ne sommes pas ; & quand nous arriverions à ces plaisirs, nous ne serions pas heureux pour cela, parce que nous aurions d'autres desirs conformes à un nouvel état.

X X I V.

Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans

(*) *Je voudrais qu'on examinât quel siècle a été le plus fécond en crimes, & par conséquent en malheurs. L'auteur de la félicité publique a eu cet objet en vue, & a dit des choses bien vraies & bien utiles.* Second Editeur.

(§) *La nature ne nous rend pas toujours malheureux. Pascal parle toujours en malade qui veut que le monde entier souffre.* Second Editeur.

les chaînes, & tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent, voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, & se regardant, les uns les autres, avec douleur & sans espérance, attendent leur tour. C'est l'image de la condition des hommes (a).

X X V.

La nature de l'amour propre & de ce moi humain, est de n'aimer que soi & de ne considérer que soi. Mais que fera-t-il? Il ne saurait empêcher que cet objet qu'il aime, ne soit plein de défauts & de misère. Il veut être grand & il se voit petit. Il veut être heureux, & il se voit misé-

(a) Cette comparaison assurément n'est pas juste. Des malheureux enchaînés, qu'on égorge l'un après l'autre, sont malheureux, non-seulement parce qu'ils souffrent, mais encore parce qu'ils éprouvent ce que les autres hommes ne souffrent pas. Le sort naturel d'un homme n'est, ni d'être enchaîné, ni d'être égorgé; mais tous les hommes sont faits comme les animaux, les plantes, pour croître, pour vivre un certain temps, pour produire leur semblable, & pour mourir. On peut, dans une satire, montrer l'homme tant qu'on voudra du mauvais côté; mais, pour peu qu'on se serve de sa raison, on avouera que, de tous les animaux, l'homme est le plus parfait, le plus heureux, & celui qui vit le plus longtemps, car ce qu'on dit des cerfs & des corbeaux, n'est qu'une fable: au lieu donc de nous étonner, & de nous plaindre du malheur & de la brièveté de la vie, nous devons nous étonner, & nous féliciter de notre bonheur, & de sa durée. A ne raisonner qu'en philosophe, j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueil & de la témérité à prétendre, que par notre nature, nous devons être mieux que nous ne sommes. Par M. de V.

nable. Il veut être parfait & il se voit plein d'imperfections. Il veut être l'objet de l'amour & de l'estime des hommes, & il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion & leur mépris. Cet embarras où il se trouve produit en lui la plus injuste & la plus criminelle passion qu'il soit possible de s'imaginer. Car il conçoit une haine immortelle contre cette vérité qui le reprend & qui le convainc de ses défauts. Il désirerait de l'anéantir, & ne pouvant la détruire en elle-même, il la détruit autant qu'il peut dans sa connaissance & dans celle des autres. C'est-à-dire, met tout son soin à couvrir ses défauts & aux autres & à soi-même, & qu'il ne peut souffrir qu'on les lui fasse voir ni qu'on les voie.

C'est sans doute un mal que d'être plein de défauts, mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein, & de ne vouloir pas le reconnaître, puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent, nous ne trouvons pas juste qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne méritent; il n'est donc pas juste aussi que nous les trompions & que nous voulions qu'ils nous estiment plus que nous ne méritons.

Ainsi lorsqu'ils ne découvrent que des imperfections & des vices que nous avons en effet, il est visible qu'ils ne nous font point de tort, puisque ce ne sont pas eux qui en sont cause, & qu'ils nous font un bien, puisqu'ils nous aident à nous délivrer d'un mal, qui est l'ignorance de ces imperfections: nous ne devons pas être fâchés qu'ils les connaissent & qu'ils nous méprisent, étant juste, & qu'ils nous connaissent pour ce que nous

sommes & qu'ils nous méprisent si nous sommes méprisables.

Voilà les sentiments qui naîtraient d'un cœur plein de justice & d'équité. Que devons nous dire du nôtre, en y voyant une disposition toute contraire ? Car, n'est-il pas vrai, que nous haïssons la vérité & ceux qui nous la disent, & que nous aimons qu'ils se trompent à notre avantage & que nous voulons être estimés d'eux, autres que nous ne sommes en effet.

Il y a différents degrés dans cette aversion pour la vérité. Mais on peut dire qu'elle est dans tout en quelque degré, parce qu'elle est inséparable de l'amour propre. C'est cette mauvaise délicatesse, qui oblige ceux qui sont dans la nécessité de reprendre les autres, de choisir tant de tours & de tempéraments pour éviter de les choquer. Il faut qu'ils diminuent nos défauts, qu'ils fassent semblant de les excuser, qu'ils y mêlent des louanges & des témoignages d'affection & d'estime ; avec tout cela, cette médecine ne laisse pas d'être amère à l'amour propre. Il en prend le moins qu'il peut & toujours avec dégoût, & souvent même avec un secret dépit contre ceux qui la lui présentent.

Il arrive de-là, que si on a quelque intérêt d'être aimé de nous on s'éloigne de nous rendre un office qu'on fait nous être désagréable, on nous traite comme nous voulons être traités, nous haïssons la vérité, on nous la cache, nous voulons être flattés, on nous flatte, nous aimons à être trompés, on nous trompe.

C'est ce qui fait que chaque degré de bonne fortune qui nous élève dans le monde, nous éloigne davantage de la vérité, parce qu'on ap-

préhenide plus de bleffer ceux dont l'affection est plus utile & l'aversion plus dangereuse.

Un Prince fera la fable de toute l'Europe, & lui seul n'en saura rien. Je ne m'en étonne pas : dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais défavantageux à ceux qui la disent, parce qu'ils se font haïr. Or, ceux qui vivent avec les Princes, aiment mieux leurs intérêts, que celui du Prince qu'ils servent & ainsi ils n'ont garde de lui procurer un avantage en se nuisant à eux-mêmes. Ce malheur est sans doute plus grand & plus ordinaire dans les plus grandes fortunes, mais les moindres n'en sont pas exemptes, parce qu'il y a toujours quelqu'intérêt à se faire aimer des hommes; ainsi la vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle. On ne fait que s'entretromper & s'entreflater. Personne ne parle de nous en nôtre présence, comme il en parle en nôtre absence; l'union qui est entre les hommes, n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie, & peu d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il parle alors sincèrement & sans passion. L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge, hypocrisie, & en soi-même & à l'égard des autres. Il ne veut pas qu'on lui dise la vérité, il évite de la dire aux autres, & toutes ces dispositions si éloignées de la Justice & de la raison, ont une racine naturelle dans son cœur.

X X V I.

(*) Je mets en fait que si tous les hommes

(*) Dans l'excellente comédie du plain dealer, l'homme au franc procédé, (excellente à la ma-

avaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde. Cela paraît par les querelles que causent les rapports indécents qu'on en fait quelquefois.

X X V I I.

Rien n'est plus capable de nous faire entrer dans la connaissance de la misère des hommes que de considérer la cause véritable de l'agitation perpétuelle dans laquelle ils passent toute leur vie.

(*) L'ame est jettée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée. Elle fait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel & qu'elle n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessités de la nature lui en ravissent une très-grande partie. Il ne lui en reste que très-peu, dont elle puisse disposer. Mais ce peu qui lui reste, l'incommode si fort, & l'embarrasse si étrangement, qu'elle ne son-

nière anglaise) le plain dealer dit à un personnage tu te prétends mon ami, voyons, comment le prouverais-tu? — ma bourse est à toi — & à la première fille venue. Bagatelle — je me battrais pour toi — & pour un démenti, ce n'est pas là un grand sacrifice, — je dirai du bien de toi à la face de ceux qui te donneront des ridicules, — oh si cela est, tu m'aimes. Second Editeur.

(*) Pour dire l'ame est jettée, il faudrait être sûr qu'elle est substance, & non qualité. C'est ce que presque personne n'a recherché & c'est par où il faudrait commencer, en métaphysique, en morale, &c. Second Editeur.

ge qu'à le perdre. Ce lui est une peine insupportable d'être obligé de vivre avec foi & de penser à foi. Ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même & de laisser s'écouler ce temps si court & si précieux sans réflexion, en s'occupant des choses qui l'empêchent d'y penser.

C'est l'origine de toutes les occupations tumultueuses des hommes, & de tout ce qu'on appelle divertissement ou passe-temps, dans lesquels on n'a en effet pour but que d'y laisser passer le temps, sans le sentir, ou plutôt sans se sentir soi-même, & d'éviter en perdant cette partie de la vie, l'amertume & le dégoût intérieur qui accompagnerait nécessairement l'attention que l'on ferait sur soi-même durant ce temps-là. L'ame ne trouve rien en elle qui la contente. Elle n'y voit rien qui ne l'afflige, quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au dehors & de chercher dans l'application aux choses extérieures à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli; & il suffit pour la rendre misérable de l'obliger de se voir & d'être avec soi.

On charge les hommes dès l'enfance du soin de leur honneur, & de leurs biens, & même du bien & de l'honneur de leurs parents & de leurs amis. On les accable de l'étude des langues, des sciences, des exercices & des arts. On les charge d'affaires: on leur fait entendre qu'ils ne sauraient être heureux, s'ils ne font en sorte par leur industrie & par leur soin, que leur fortune, leur honneur, & même la fortune, & l'honneur de leurs amis soient en bon état, & qu'une seule de ces choses qui manque les rend malheureux. Ainsi on leur

donne des charges & des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. Voilà, direz vous, une étrange maniere de les rendre heureux. Que pourrait-on faire de mieux pour les rendre malheureux ? demandez-vous ce qu'on pourrait faire ? il ne faudrait que leur ôter tous ces soins. Car alors ils se verraient & ils penseraient à eux-mêmes, & c'est ce qui leur est insupportable. Aussi après s'être chargés de tant d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, ils tâchent encore de le perdre à quelque divertissement qui les occupe tout entiers, & les dérobe à eux-mêmes.

C'est pourquoi quand je me suis mis à considérer les diverses agitations des hommes, les périls, & les peines où ils s'exposent à la Cour, à la guerre, dans la poursuite de leurs prétentions ambitieuses, d'où naissent tant de querelles, de passions, & d'entreprises périlleuses & funestes ; j'ai souvent dit que tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas se tenir en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi n'en sortirait pas pour aller sur la mer, ou au siege d'une place, & si on ne cherchait simplement qu'à vivre, on aurait peu besoin de ces occupations si dangereuses.

Mais quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos, & de demeurer avec eux-mêmes vient d'une cause bien effective ; c'est à-dire, du malheur naturel de notre condition faible & mortelle & si misérable, que rien ne nous peut consoler, lorsque rien ne nous empêche d'y

penfer, & que nous ne voyons que nous (a).

Mais pour ceux qui n'agissent que par les mouvements qu'ils trouvent en eux & dans leur nature, il est impossible qu'ils subsistent dans ce repos qui leur donne lieu de se considérer & de se voir sans être incontinent attaqués de chagrin & de tristesse. L'homme qui n'aime que soi ne hait rien tant que d'être seul avec soi. Il ne cherche rien que pour soi, & ne fuit rien tant que soi; parce que quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il se desire, & qu'il trouve en soi-même un amas de misè-

(a) Ce mot, *ne voir que nous*, ne forme aucun sens. Qu'est-ce qu'un homme qui n'agirait point, & qui est supposé se contempler? Nonseulement je dis que cet homme serait un imbécille, inutile à la société; mais je dis que cet homme ne peut exister. Car cet homme que contemplerait-il? son corps, ses pieds, ses mains, ses cinq sens? ou il serait un idiot, ou bien il ferait usage de tout cela. Resterait-il à contempler sa faculté de penser? Mais il ne peut contempler cette faculté qu'en l'exercant. Ou il ne pensera à rien, ou bien il pensera aux idées qui lui sont déjà venues, ou il en composera de nouvelles; or, il ne peut avoir d'idées que du dehors. Le voilà donc nécessairement occupé, ou de ses sens, ou de ses idées; le voilà donc hors de soi, ou imbécille. Encore une fois, il est impossible à la nature humaine de rester dans cet engourdissement imaginaire; il est absurde de le penser, il est insensé d'y prétendre. L'homme est né pour l'action, comme le feu tend en haut, & la pierre en bas. N'être point occupé, & n'exister pas, c'est la même chose pour l'homme; toute la différence consiste dans les occupations douces ou tumultueuses, dangereuses ou utiles. Job a bien dit, *l'homme est né pour le travail comme l'oiseau pour voler*, mais l'oiseau en volant peut être pris au trébuchet.

res inévitables & un vuide de biens réels & solides qu'il est incapable de remplir.

Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, & qu'on y assemble tous les biens & toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme; si celui qu'on aura mis en cet état est sans occupation & sans divertissement, & qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra pas. Il tombera par nécessité dans des vues affligeantes de l'avenir: & si on ne l'occupe hors de lui, le voilà nécessairement malheureux.

La dignité Royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même, pour rendre celui qui la possède heureux par la seule vue de ce qu'il est? faudra-t-il encore le divertir de cette pensée comme les gens du commun? Je vois bien que c'est rendre un homme heureux de le détourner de la vue de ses miseres domestiques, pour remplir toute sa pensée du soin de bien danser. Mais en fera-t-il de même d'un Roi? Et fera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amusements qu'à la vue de sa grandeur? Quel objet plus satisfaisant pourrait-on donner à son esprit? Ne serait-ce pas faire tort à sa joie, d'occuper son ame à penser, à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une bale; au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'entourne? qu'on en fasse l'épreuve: qu'on laisse un Roi tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à soi tout à loisir, & l'on verra, qu'un Roi qui se voit, est un homme plein de miseres & qui les ressent com-

me un autre (a). Aussi on évite cela soigneusement & il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des Rois, un grand nombre de gens, qui veillent à faire succéder le divertissement aux affaires, & qui observent tout le tems de leur loisir pour leur fournir des plaisirs & des jeux, enforte qu'il n'y ait point de vuide. C'est-à-dire, qu'ils sont environnés de personnes, qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le Roi ne soit seul, & en état de penser à soi; sachant qu'il sera malheureux tout Roi qu'il est, s'il y pense.

Aussi la principale chose qui soutient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs si pénibles, c'est qu'ils sont sans cesse détournés de penser à eux.

Prenez y garde. Qu'est-ce autre chose d'être Sur-Intendant, Chancelier, premier Président, que d'avoir un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés, pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes? Et quand ils sont dans la disgrâce, & qu'on les renvoie à leurs maisons de campagne, où ils ne manquent ni de biens, ni de domestiques, pour les assister en leurs besoins, ils ne laissent pas d'être misérables, parce que personne ne les empêche plus de songer à eux.

De-

(a) Toujours le même sophisme. Un Roi qui se recueille pour penser, est alors très occupé; mais s'il n'arrêtait sa pensée que sur soi, en disant à soi-même: *Je régne*, & rien de plus; il serait un idiot. *Par M. de V.*

De-là vient que tant de personnes se plaisent au jeu, à la chasse, & aux autres divertissements qui occupent toute leur ame. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur dans ce que l'on peut acquérir par le moyen de ces jeux, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lievre que l'on court. On n'en voudrait pas s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol & paisible, & qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on recherche; mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser.

De-là vient que les hommes aiment tant le bruit & le tumulte du monde; que la prison est un supplice si horrible; & qu'il y a si peu de personnes qui soient capables de souffrir la solitude.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui s'amusent simplement à montrer la vanité & la bassesse des divertissements des hommes, connaissent bien, à la vérité, une partie de leurs miseres; car c'en est une bien grande que de pouvoir prendre plaisir à des choses si basses & si méprisables: mais ils n'en connaissent pas le fond qui leur rend ces miseres mêmes nécessaires, tant qu'ils ne sont pas guéris de cette misere intérieure & naturelle qui consiste à ne pouvoir souffrir la vue de soi-même. Ce lievre qu'ils auraient acheté ne les garantirait pas de cette vue: mais la chasse les en garantit. Ainsi quand on leur reproche, que ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur ne saurait les satisfaire: qu'il n'y a rien de plus bas, & de plus vain, s'ils répondaient comme ils devraient le

Q

faire; s'il y pensaient bien, ils en demeureraient d'accord: mais ils diraient en même temps, qu'ils ne cherchent en cela, qu'une occupation, violente & impétueuse qui les détourne de la vue d'eux-mêmes, & que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme & qui les occupe tout entiers. Mais ils ne répondent pas cela, parce qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes. Un Gentilhomme croit sincèrement qu'il y a quelque chose de grand & de noble à la chasse: il dira, que c'est un plaisir Royal. Il en est de même des autres choses, dont la plupart des hommes s'occupent. On s'imagine qu'il y a quelque chose de réel & de solide dans les objets mêmes. On se persuade que si l'on avait obtenu cette charge, on se reposerait ensuite avec plaisir: & l'on ne sent pas la nature insatiable de sa cupidité. On croit chercher sincèrement le repos; & l'on ne cherche en effet que l'agitation.

Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement & l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leur misère continuelle. Et ils ont un autre instinct secret qui reste de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connaître, que le bonheur n'est en effet que dans le repos (a). Et de ces deux ins-

(a) Cet instinct secret étant le premier principe & le fondement nécessaire de la société, il vient plutôt de la bonté de Dieu, & il est plutôt l'instrument de notre bonheur, qu'il n'est le ressentiment de notre misère. Je ne fais pas ce que nos premiers peres faisaient dans le Paradis terrestre; mais si chacun d'eux n'avait pensé qu'à soi, l'existence du genre humain était bien

tincts contraires, il se forme en eux un projet confus qui se cache à leur vue, dans le fond de leur ame; qui les porte à tendre au repos par l'agitation, & à se figurer toujours, que la satisfaction qu'ils n'ont point, leur arrivera; si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent; ils peuvent s'ouvrir par - là la porte au repos:

Ainsi s'écoule toute la vie: On cherche le repos en combattant quelques obstacles; & si on les a surmontés, le repos devient insupportable. Car ou l'on pense aux miseres qu'on a, ou à celles dont on est menacé. Et quand on se verrait même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui de son autorité privée, ne laisserait pas de sortir du fond du cœur, où il a des racines naturelles, & de remplir l'esprit de son venin.

C'est pourquoi lorsque Cinéas disait à Pyrrhus, qui se proposait de jouir du repos, avec ses amis; après avoir conquis une grande partie du monde; qu'il ferait mieux d'avancer lui-même son bonheur; en jouissant dès lors de ce repos sans l'aller chercher par tant de fatigues; il lui donnait un Conseil qui souffrait de grandes difficultés & qui n'était guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un & l'autre supposait que l'homme se peut contenter de soi-même & de ses biens présents, sans remplir le vuide de son cœur

hasardée. N'est-il pas absurde de penser qu'ils avaient des sens parfaits, c'est-à-dire, des instruments d'action parfaits, uniquement pour la contemplation? Et n'est-il pas plaisant que des têtes pensantes puissent imaginer que la paresse est un titre de grandeur, & l'action un rabaissement de notre nature? *Par M. de V.*

d'espérances imaginaires : ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvait être heureux ni avant ni après avoir conquis le monde. Et peut-être que la vie molle , que lui conseillait son Ministre , était encore moins capable de le satisfaire que l'agitation de tant de guerres & de tant de voyages qu'il méditait (a).

On doit donc reconnaître que l'homme est si malheureux , qu'il s'ennuierait même sans aucune cause étrangere d'ennui , par le propre état de sa condition (b) naturelle , & il est avec cela si vain & si léger , qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui , la moindre bagatelle suffit pour le divertir. De sorte , qu'à le considérer sérieusement , il est encore plus à plaindre de ce qu'il se peut divertir à des choses si frivoles & si basses , que de ce qu'il s'afflige de ses miseres effectives , & de ses divertissements qui sont infiniment moins raisonnables que son ennui.

XXVIII.

Que pensez-vous que soit l'objet de ces gens qui jouent à la paume avec tant d'application d'esprit , & d'agitation de corps ? Celui de se vanter le lendemain , avec leurs amis , qu'ils ont

(a) L'exemple de *Cinés* est bon dans les satyres de Despréaux ; mais non dans un livre philosophique. Un Roi sage peut être heureux chez lui ; & de ce qu'on nous donne Pyrrhus pour un fou , cela ne conclut rien pour le reste des hommes. (Par Mr. de V.)

(b) Ne serait-il pas aussi vrai de dire que l'homme est si heureux en ce point , & que nous avons tant d'obligation à l'Auteur de la nature , qu'il a attaché l'ennui à l'inaction ; afin de nous forcer par-là à être utiles au prochain , & à nous-mêmes ? Par M. de V.

mieux joué qu'un autre. Voilà la source de leur attachement. Ainsi les autres fuient dans leurs cabinets, pour montrer aux Savants qu'ils ont résolu une question d'algèbre, qui ne l'avait pu être jusques-ici. Et tant d'autres s'exposent aux plus grands périls, pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auraient prise aussi sottement à mon gré. Et enfin les autres se tuent pour remarquer toutes ces choses; non pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour montrer qu'ils en connaissent la vanité: & ceux-là sont les plus fots de la bande, puisqu'ils le font avec connaissance; au lieu qu'on peut penser des autres qu'ils ne le feraient pas, s'ils avaient cette connaissance.

X X I X.

Tel homme passe sa vie sans ennui en jouant tous les jours peu de chose, qu'on rendrait malheureux en lui donnant tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à condition de ne point jouer. On dira peut-être que c'est l'amusement du jeu qu'il cherche, & non pas le gain; mais qu'on le fasse jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas, & s'y ennuyera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il cherche; un amusement languissant & sans passion l'ennuyera. Il faut donc qu'il s'y échauffe, & qu'il se pique lui-même, en s'imaginant qu'il serait heureux de gagner ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui donnât, à condition de ne point jouer: & qu'il se forme un objet de passion, qui excite son desir, sa colère, sa crainte, son espérance.

Ainsi les divertissements, qui font le bonheur des hommes, ne sont pas seulement bas, ils sont encore faux & trompeurs, c'est-à-dire, qu'ils

ont pour objet des fantômes & des illusions, qui seraient incapables d'occuper l'esprit de l'homme, s'il n'avait perdu le sentiment & le goût du vrai bien, & s'il n'était rempli de bassesse, de vanité, de légèreté, d'orgueil, & d'une infinité d'autres vices, & ils ne nous soulagent dans nos miseres, qu'en nous causant une misere plus réelle & plus effective; car c'est ce qui nous empêche principalement de songer à nous, & qui nous fait perdre insensiblement le temps. Sans cela nous serions dans l'ennui, & cet ennui nous porterait à chercher quelque moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous trompe, nous amuse & nous fait arriver insensiblement à la mort.

X X X.

Les hommes n'ayant puguérir de la mort, de la misere, de l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser: c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va, non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps; & qu'en le cachant, elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. Ainsi, par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennui, qui est son mal le plus sensible, est en quelque sorte son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer plus que toutes choses à lui faire chercher sa véritable guérison, & que le divertissement, qu'il regarde comme son plus grand bien, est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne plus que toutes choses de chercher le remede à ses maux. Et l'un & l'autre est une preuve admirable de la misere & de la corruption de l'homme, & en même temps de

sa grandeur ; puisque l'homme ne s'ennuie de tout, & ne cherche cette multitude d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu, lequel ne trouvant pas en soi, il le cherche inutilement dans les choses extérieures, sans se pouvoir jamais contenter, parce qu'il n'est ni dans nous, ni dans les créatures, mais en Dieu seul.



A R T I C L E V I I .

DES PENSÉES DE PASCAL.

Préjugés justifiés par les principes des articles précédents.

I.

NOUS allons montrer que toutes les opinions du peuple sont très saines, que le peuple n'est pas si vain qu'on dit, & ainsi nous détruirons l'opinion qui détruisait celle du peuple (a).

II.

Il est vrai en un sens de dire que tout le monde est dans l'illusion : car encore que les opinions du peuple soient saines, elles ne le sont pas dans sa tête, parce qu'il croit que la vérité est où elle n'est pas. La vérité est bien dans leurs opinions, mais non pas au point où ils se figurent.

(a) Pascal prouve dans cet article que les préjugés du peuple sont fondés sur des raisons, mais non pas que le peuple ait raison de les avoir adoptés.

Auteur de l'éloge.

I I I.

Le plus grand des maux est les guerres civiles. Elles sont sûres, si on veut récompenser le mérite; (*) car tous diraient qu'ils méritent. Le mal à craindre d'un sot, qui succède par droit de naissance, n'est ni si grand ni si sûr.

I V.

Pourquoi suit-on la pluralité? est-ce à cause qu'ils ont plus de raison? non, mais plus de force. Pourquoi suit-on les anciennes loix & les anciennes opinions? est-ce qu'elles sont plus saines? non, mais elles sont uniques, & nous ôtent la racine de diversité. (§)

V.

L'empire, fondé sur l'opinion & l'imagination, régné quelque temps, & cet empire est doux & volontaire. Celui de la force régné toujours; ainsi l'opinion est comme la reine du monde, mais la force en est le tyran.

V I.

La force est la reine du monde, & non pas l'opinion; mais l'opinion est celle qui use de la force. (†)

(*) *Cela mérite explication. Guerre civile, si le prince de Conti, dit j'ai autant de mérite que le grand Condé, si Rets dit je vauz mieux que Mazarin; si Beaufort dit, je l'emporte sur Turenne; & s'il n'y a personne pour les mettre à leur place, Mais quand Louis XIV arrive, & dit je ne récompenserai que le mérite; alors plus de guerre civile. Second Editeur.*

(§) *Cet article a besoin encor plus d'explication; & semble n'en pas mériter. Second Editeur.*

(†) *Idem. Second Editeur.*

VII.

Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur, plutôt que par les qualités intérieures ! Qui passera de nous deux ? qui cédera la place à l'autre ? le moins habile ? Mais je suis aussi habile que lui. Il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, & je n'en ai qu'un. Cela est visible. Il n'y a qu'à compter ; c'est à moi à céder, (*) & je suis un sot si je conteste. Nous voilà en paix par ce moyen, ce qui est le plus grand des biens.

VIII.

La coutume de voir les Rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers, & de toutes les choses qui plient la machine vers le respect & la terreur, font que leurs visages, quand il est quelquefois seul, & sans ces accompagnements, impriment dans leurs sujets le respect & la terreur, parce qu'on ne sépare pas dans la pensée leur personne d'avec leur suite, qu'on y voit d'ordinaire jointe. Le monde ne fait pas que cet effet vient d'une force naturelle ; & de-là vient ces mots : *Le caractère de la Divinité est empreint sur son visage, &c.*

La puissance des Rois est fondée sur la raison & sur la folie du peuple, & bien plus sur la folie. La plus grande & la plus importante chose du monde a pour fondement la faiblesse ; & ce fondement là est admirablement sûr ; car il n'y a rien de plus sûr que cela, que le peuple sera fai-

(*) Non. Turenne avec un laquais sera respecté par un traitant qui en aura quatre.

ble; ce qui est fondé sur la seule raison, est bien mal fondé comme l'estime de la sagesse. (*)

I X.

Nos Magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines, dont ils s'emmailotent en chats - fourrés, (§) les palais où ils jugent, les fleurs de lis, tout cet appareil auguste était nécessaire; & si les Médecins n'avaient des soutanes & des mules, & que les Docteurs n'eussent des bonnets quarrés, & des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde, qui ne peut résister à cette montre authentique. Les seuls gens de guerre ne se font pas déguisés de la sorte, parce qu'en effet leur part est plus essentielle. (†) Ils s'établissent par la force, les autres par grimaces.

C'est ainsi que nos Rois n'ont pas recherché ces déguisements. Ils ne se font pas masqués d'habits extraordinaires pour paraître tels; mais ils se font accompagner de gardes & de halbardes, ces trognes armées, qui n'ont de mains & de force que pour eux; les trompettes & les tambours, qui marchent au-devant, & ces légions qui les environnent, font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit seulement, ils

(*) *Trop mal énoncé.*

(§) *Les Sénateurs romains avaient le laticlave.*

(†) *Aujourd'hui c'est tout le contraire, on se moquerait d'un médecin qui viendrait tâter le poux & contempler votre chaise percée en soutane. Les officiers de guerre au contraire vont partout avec leurs uniformes & leurs épaulettes.*

Second Editeur.

ont la force. Il faudrait avoir une raison bien épurée pour regarder, comme un autre homme, le grand Seigneur environné dans son superbe ferrail de 40000 Janissaires.

S'ils avaient la véritable justice, si les Médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire de bonnets quarrés. La majesté de ces sciences serait assez véritable d'elle-même. Mais n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains instruments qui frappent l'imagination, à laquelle ils ont affaire, & par-la en effet, ils s'attirent le respect.

Nous ne pouvons pas voir seulement un Avocat en soutane, & le bonnet en tête, sans une opinion avantageuse de sa suffisance.

Les Suisses s'offensent d'être dits gentilshommes, & prouvent la roture de race, pour être jugés dignes de grands emplois. (*)

X.

On ne choisit pas pour gouverner un vaisseau, celui des voyageurs qui est de meilleure maison.

Tout le monde voit qu'on travaille pour l'incertain, sur mer, en bataille, &c. Mais tout

(*) *Pascal était mal informé. Il y avait de son temps & il y a encore dans le Sénat de Berne des gentilshommes aussi anciens que la maison d'Autriche. Ils sont respectés, ils sont dans les charges. Il est vrai qu'ils n'y sont pas par droit de naissance, comme les nobles y sont à Venise. Il faut même à Bâle renoncer à sa noblesse pour entrer dans le Sénat. Second Editeur.*

le monde ne voit pas la regle des parties qui démontre qu'on le doit. Montaigne a vu qu'on s'offense d'un esprit boiteux, & que la coutume fait tout; mais il n'a pas vu la raison de cet effet. Ceux qui ne voient que les effets, & qui ne voient pas les causes, sont à l'égard de ceux qui découvrent les causes, comme ceux qui n'ont que des yeux à l'égard de ceux qui ont de l'esprit. Car les effets sont comme sensibles, & les raisons sont visibles seulement à l'esprit. Et quoique ce soit par l'esprit que ces effets là se voient, cet esprit est, à l'égard de l'esprit qui voit les choses, comme les sens corporels sont à l'égard de l'esprit. (*)

X I.

D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, & qu'un esprit boiteux nous irrite? C'est à cause qu'un boiteux reconnaît que nous allons droit, & qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitions; sans cela nous en aurions plus de pitié que de colere.

Épictete demande aussi pourquoi nous ne nous fâchons point, si on dit que nous avons mal à la tête, & que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal? Ce qui cause cela, c'est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la tête, & que nous ne sommes pas boiteux. Mais nous ne sommes pas aussi assurés que nous choisissons le vrai. De sorte que n'en ayant d'assurance, qu'à cause que nous le voyons de toute notre vue, quand un autre voit de toute sa vue

(*) *Mal énoncé.* Second Editeur.

le contraire, cela nous met en suspens, & nous étonne, & encore plus quand milles autres se moquent de notre choix; car il faut préférer nos lumières à celles de tant d'autres, & cela est hardi & difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les sens touchant un boiteux.

XII.

Le respect est, incommodez-vous: cela est vain en apparence, mais très-juste; car, c'est dire je m'incommoderais bien; si vous en aviez besoin, puisque je le fais bien sans que cela vous serve: outre que le respect est pour distinguer les grands. Or, si le respect était d'être dans un fauteuil, on respecterait tout le monde, & ainsi on ne distinguerait pas; mais étant incommodé, on distingue fort bien. (*)

XIII.

Etre brave (a) n'est pas trop vain; c'est montrer qu'un grand nombre de gens travaillent pour soi, c'est montrer par ses cheveux qu'on a un valet-de-chambre, un parfumeur, &c. par son rabat le fil & le passément, &c.

Or, ce n'est pas une simple superficie, ni un simple harnois d'avoir plusieurs bras à son service. (§)

XIV.

Cela est admirable; on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle, & suivi de sept à huit laquais; eh! quoi il me fera donner les écrivaines si je ne le salue. Cet habit, c'est une

(*) *Mal énoncé.* Second Editeur.

(a) Bien mis.

(§) *Mal énoncé.* Second Editeur.

force ; il n'en est pas de même d'un cheval bien enharnaché à l'égard d'un autre. (*)

Montaigne est plaisant de ne pas voir quelle différence il y a, d'admirer qu'on y en trouve, & d'en demander la raison.

X V.

C'est un grand avantage que la qualité, qui dès dix-huit à vingt ans, met un homme en passe, connu & respecté comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans. Ce sont trente ans gagnés sans peine.

X V I.

Le peuple a les opinions très saines ; par exemple, d'avoir choisi le divertissement & la chasse plutôt que la poésie. Les demi-savants (a) s'en moquent, & triomphent à montrer là-dessus la folie du monde ; mais, par une raison qu'ils ne pénètrent pas, on a raison d'avoir aussi distingué les hommes par le dehors, comme par la naissance, ou le bien ; le monde triomphe encore à montrer combien cela est déraisonnable : mais cela est très raisonnable.

X V I I.

Ceux qui sont capables d'inventer sont rares : ceux qui n'inventent point sont en plus grand nombre, & ; par conséquent, les plus forts ;

(*) *Bas & indigne de Pascal. Second Editeur.*

(a) Il semble qu'on ait proposé au peuple de jouer à la boule, ou de faire des vers. Non, mais ceux qui ont des organes grossiers, cherchent des plaisirs, où l'ame n'entre pour rien ; & ceux qui ont un sentiment plus délicat, veulent des plaisirs plus fins : il faut que tout le monde vive. *Par M. de V.*

& l'on voit, que pour l'ordinaire, ils refusent aux inventeurs la gloire qu'ils méritent & qu'ils cherchent par leurs inventions. S'ils s'obstinent à la vouloir, & à traiter de mépris ceux qui n'inventent pas; tout ce qu'ils y gagnent, c'est qu'on leur donne des noms ridicules, & qu'on les traite de visionnaires. Il faut donc bien se garder de se piquer de cet avantage, tout grand qu'il est; & l'on doit se contenter d'être estimé du petit nombre de ceux qui en connaissent le prix.



ARTICLE VIII.

DES PENSÉES DE PASCAL.

Que l'homme est un être dégénéré; & qu'il a besoin d'une religion (a).

I.

LA nature a des perfections pour montrer qu'elle est l'image de Dieu; & des défauts pour montrer qu'elle n'en est que l'image.

(a) Pascal prouve très bien que l'homme est fort imparfait; mais il ne prouve pas, du tout, que ce mélange de grandeur & de faiblesse ne soit pas une suite nécessaire, soit de la nature de l'homme, soit de la manière, dont nos institutions le modifient. Cependant, avant de recourir à une cause surnaturelle, il faut non-seulement, avoir reconnu l'insuffisance des causes naturelles que l'on connaît; mais encore s'être assuré que l'esprit humain ne le pourra jamais découvrir.

I I.

Malgré la vue de toutes nos miseres qui nous touchent, & qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct, que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève.

I I I.

Si l'homme n'avait jamais été corrompu, il jouirait de la vérité & de la félicité avec assurance. Et si l'homme n'avait jamais été que corrompu, il n'aurait aucune idée, ni de la vérité, ni de la béatitude (a). Mais, malheureux que nous som-

On doit ensuite observer que ce n'est pas assez qu'une cause explique en gros un système de faits, pour conclure de l'existence des effets à celle de la cause; mais qu'il faut encore que cette explication soit précise, qu'elle soit, pour ainsi dire, calculée, c'est-à-dire, qu'il faut prouver que tout ce système de faits, n'est formé que des modifications différentes de deux ou trois faits généraux, qu'on regarde alors comme une cause. Dans tout autre cas, il est nécessaire de demander encore à priori l'existence de la cause. *Auteur de l'éloge*

(a) Il est sûr, par la foi & par notre révélation; si au-dessus des lumières des hommes, que nous sommes tombés; mais rien n'est moins manifeste par la raison. Car je voudrais bien savoir si Dieu, ne pouvait pas, sans déroger à sa justice, créer l'homme tel qu'il est aujourd'hui; & ne l'a-t-il pas même créé pour devenir ce qu'il est: l'état présent de l'homme n'est-il pas un bienfait du Créateur? Qui vous a dit que Dieu vous en devait davantage? Qui vous a dit que votre être exigeait plus de connaissances & plus de bonheur? Qui vous a dit qu'il en comporte davantage? Vous vous étonnez que Dieu ait fait l'homme si borné, si ignorant, si peu heureux; que ne vous étonnez-vous, qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, plus malheureux. Vous vous plaignez d'une vie courte & si infortunée,

sommes, & plus que s'il n'y avait aucune grandeur dans notre condition; nous avons une idée du bonheur; & ne pouvons y arriver; nous sentons une image de la vérité; & ne possédons que le mensonge, incapables d'ignorer absolument, & de savoir certainement; tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection; dont nous sommes malheureusement tombés.

IV.

Qui se trouve malheureux de n'être pas Roi, si non un Roi dépossédé? Trouvait-on Paul-Emile malheureux de n'être plus Consul? Au contraire, tout le monde trouvait qu'il était heureux de l'avoir été, parce que sa condition n'était pas de l'être toujours; mais on trouvait Persée si malheureux de n'être plus Roi, parce que sa condition était de l'être toujours, qu'on trouvait étrange qu'il pût supporter la vie. Qui se trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche, & qui ne se trouve pas malheureux de n'avoir qu'un œil? On ne s'est peut-être jamais avisé de s'affliger de n'avoir pas trois yeux; mais on est inconsolable de n'en avoir qu'un.

V.

Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avons deux âmes, un sujet simple leur paraissant incapable

née; remerciez Dieu, de ce qu'elle n'est pas plus courte & plus malheureuse. Quoi donc! selon vous, pour raisonner conséquemment, il faudrait que tous les hommes accusassent la providence, hors les Métaphysiciens qui raisonnent sur le péché originel, *Par M. de V.*

R

de telles & si soudaines variétés, d'une présomption démesurée, à un horrible abattement de cœur (a).

(a) Cette pensée est prise entièrement de Montaigne, ainsi que beaucoup d'autres. Elle se trouve au chapitre de l'inconstance de nos actions. Mais Montaigne s'explique en homme qui doute. Nos diverses volontés ne sont point des contradictions de la nature, & l'homme n'est point un sujet simple. Il est composé d'un nombre innombrable d'organes. Si un seul de ces organes, est un peu altéré, il est nécessaire qu'il change toutes les impressions du cerveau, & que l'animal ait de nouvelles pensées & de nouvelles volontés. Il est très-vrai que nous sommes tantôt abattus de tristesse, tantôt enflés de présomption, & cela doit être, quand nous nous trouvons dans des situations opposées. Un animal, que son maître caresse & nourrit, & un autre qu'on égorge lentement, & avec adresse, pour en faire une dissection, éprouvent des sentimens bien contraires. Ainsi faisons-nous; & les différences, qui sont en nous, sont si peu contradictoires, qu'il serait contradictoire qu'elles n'existaient pas. Les fous, qui ont dit que nous avons deux âmes, pouvaient, par la même raison, nous en donner trente & quarante. Car un homme, dans une grande passion, a souvent trente ou quarante idées différentes de la même chose, & doit nécessairement les avoir, selon que cet objet lui paraît sous différentes faces. Cette prétendue duplicité de l'homme est une idée aussi absurde que métaphysique; j'aimerais autant dire; que le chien qui mord, & qui paresse, est double; que la poule, qui a tant de soin de ses petits, & qui ensuite les abandonne jusqu'à les méconnaître, est double; que la glace, qui représente des objets différens, est double; que l'arbre, qui est tantôt chargé, tantôt dépouillé de feuilles, est double. J'avoue que l'homme est inconcevable en un sens; mais tout le reste de la nature l'est aussi: & il n'y a pas plus de contradictions apparentes, dans l'homme, que dans tout le reste. Par M. de L.

VI.

Tout instruit l'homme de sa condition, mais il le faut bien entendre ; car il n'est pas vrai que Dieu se découvre en tout, & il n'est pas vrai qu'il se cache en tout. Mais il est vrai, tout ensemble, qu'il se cache à ceux qui le tentent, & qu'il se découvre à ceux qui le cherchent ; parce que les hommes sont tout ensemble indignes de Dieu, & capables de Dieu : indignes par leur corruption, capables par leur première nature.

VII.

S'il n'avait jamais rien paru de Dieu, cette privation éternelle serait équivoque, & pourrait aussi bien se rapporter à l'absence de toute divinité, qu'à l'indignité où seraient les hommes de le connaître. Mais de ce qu'il paraît quelquefois, & non toujours, cela ôte l'équivoque. S'il paraît une fois, il est toujours. Et ainsi on n'en peut pas conclure autre chose, sinon qu'il y a un Dieu, & que les hommes en sont indignes.

VIII.

S'il n'y avait point d'obscurité, l'homme ne sentirait point la corruption. S'il n'y avait point de lumière, l'homme n'espérerait point de remède. Ainsi il est non-seulement juste, mais utile pour nous, que Dieu soit caché en partie, & découvert en partie, puisqu'il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, & de connaître sa misère sans connaître Dieu.

IX.

Il n'y a rien sur la terre qui ne montre ou la misère de l'homme, ou la miséricorde de Dieu ; ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu.

X.

Tout l'univers apprend à l'homme, ou qu'il est corrompu, ou qu'il est racheté. Tout lui apprend sa grandeur ou sa misère. (*)

XI.

Nous naissons injustes; car chacun tend à soi: cela est contre tout ordre. Il faut tendre au général, & la pente vers soi est le commencement de tout désordre, en guerre, en police, en économie, &c. (a).

(*) Ces articles 6, 7, 8, 9, 10, me semblent de grands sophismes. Pourquoi imaginer toujours que Dieu en faisant l'homme s'est appliqué à exprimer grandeur & misère! quelle pitié! scilicet is superis labor est!

(a) Cela est selon tout ordre; il est aussi impossible qu'une société puisse se former & subsister sans amour propre, qu'il serait impossible de faire des enfants sans concupiscence; de songer à se nourrir sans appetit. C'est l'amour de nous-mêmes, qui produit l'amour des autres; c'est par nos besoins utiles à nous-mêmes que nous sommes utiles au genre humain; c'est le fondement de tout commerce; c'est l'éternel lien des hommes; sans lui il n'y aurait pas eu un art inventé, ni une société de dix personnes formée. C'est cet amour propre que chaque animal a reçu de la nature, qui nous avertit de respecter celui des autres. La loi dirige cet amour propre, & la religion le perfectionne. Il est bien vrai que Dieu aurait pu faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas, les Marchands auraient été aux Indes par charité, & le Maçon eût scié de la pierre pour faire plaisir à son prochain. Mais Dieu a établi les choses autrement; n'accusons point l'instinct qu'il nous donne, & faisons en l'usage qu'il commande. Par M. de V.

A R T I C L E IX.

Preuves de la Religion chrétienne.

P A R A G R A P H E I.

De la nature des preuves du Christianisme.

I.

S'IL ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion: car elle n'est pas certaine. Mais combien de choses fait-on pour l'incertain, les voyages sur mer, les batailles? Je dis donc qu'il ne faudrait rien faire du tout; car rien n'est certain; & il y a plus de certitude à la religion, qu'à l'espérance que nous voyions le jour de demain. Car il n'est pas certain que nous voyions demain. Mais il est certainement possible que nous ne le voyions pas. On n'en peut pas dire autant de la religion. (*) Il n'est pas certain qu'elle soit; mais qui osera

(*) Vous avez épuisé votre esprit en arguments pour nous prouver que votre religion est certaine, & maintenant vous nous assurez qu'elle n'est pas certaine, & après vous être si étrangement contredit, vous revenez sur vos pas: vous dites qu'on ne peut avancer qu'il soit possible que la religion chrétienne soit fautive. Cependant c'est vous

dire qu'il est certainement possible qu'elle ne soit pas. Or, quand on travaille pour demain & pour l'incertain, on agit avec raison.

I I.

Les prophéties, les miracles mêmes, & les autres preuves de notre religion, ne sont pas de telle sorte qu'on puisse dire qu'elles sont géométriquement convaincantes. Mais il me suffit présentement que vous m'accordiez que ce n'est pas pécher contre la raison que de les croire. Elles ont de la clarté & de l'obscurité pour éclairer les uns, & obscurcir les autres. Mais la clarté est telle, qu'elle surpasse ou égale, pour le moins, ce qu'il y a de plus clair au contraire. De sorte que ce n'est pas la raison qui puisse déterminer à ne la pas suivre, & ce ne peut être que la concupiscence & la malice du cœur. Ainsi il y a assez de clarté pour condamner ceux qui refusent de croire, & non assez pour les gagner; afin qu'il paraisse qu'en ceux qui la suivent, c'est la grace, & non la raison, qui la fait suivre; & qu'en ceux qui la fuient, c'est la concupiscence, & non la raison qui la fait fuir.

I I I.

Qui blâmera les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance, eux qui professent une religion, dont ils ne peuvent rendre raison: ils déclarent & l'exposent au peuple que c'est une sottise, *stultitiam*, & puis vous vous

même qui venez de nous dire qu'il est possible qu'elle soit fautive, puisque vous avez déclaré qu'elle est incertaine. Second Editeur,

plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas ; s'ils la prouvaient, ils ne tiendraient point parole ; c'est en manquant de preuves qu'ils ne manquent pas de sens.

I V.

Commencez par plaindre les incrédules ; ils sont assez malheureux par leur condition, ils ne les faudrait injurier qu'en cas que cela servit ; mais cela leur nuit. (*)

V.

A ceux qui ont de la répugnance pour la religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est pas contraire à la raison ; ensuite, qu'elle est vénérable, & en donner du respect, après la rendre aimable, & faire souhaiter qu'elle fût vraie ; & puis montrer, par des preuves incontestables, qu'elle est vraie ; faire voir son antiquité & sa sainteté, par sa grandeur & son élévation ; & enfin qu'elle est aimable, parce qu'elle promet le vrai bien. (§)

V I.

La raison agit avec lenteur, & avec tant de vues & de principes différents, qu'elle doit avoir

(*) *Et vous les avez injuriés sans cesse. Vous les avez traités comme des Jésuites ! & en leur disant tant d'injures, vous convenez que les vrais chrétiens ne peuvent rendre raison de leur religion, que s'ils la prouvaient, ils ne tiendraient point parole, que leur religion est une sottise, & que si elle est vraie, c'est parce qu'elle est une sottise. O profondeur d'absurdités !* Second Editeur.

(§) *Ne voyez vous pas à Pascal que vous êtes un homme de parti qui cherchez à faire des recrues ?* Second Editeur.

toujours présent qu'à toute heure elle s'affoupit, où elle s'égaré faute de les voir tout à la fois. Il n'en est pas ainsi du sentiment. Il agit en un instant, & toujours est prêt à agir. Il faut donc, après avoir connu la vérité par la raison, tâcher de la sentir, & de mettre notre foi dans le sentiment du cœur; autrement elle fera toujours incertaine & chancelante,

V I I.

Il ne faut pas se méconnaître, nous sommes corps autant qu'esprit: & delà vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées? Les preuves ne conyainquent que l'esprit. La coutume (*) fait nos preuves les plus fortes. Elle incline les sens qui entraînent l'esprit sans qu'il y pense. Qui a démontré qu'il fera demain jour, & que nous mourrons, & qu'y a-t-il de plus universellement cru? C'est donc la coutume qui nous en persuade; c'est elle qui

(*) Coutume n'est pas ici le mot propre. Ce n'est pas par coutume qu'on croit qu'il fera jour demain. C'est par une extrême probabilité. Ce n'est point par les sens, par le corps que nous nous attendons à mourir; mais notre raison sachant que tous les hommes sont morts nous convainc que nous mourrons aussi. L'éducation, la coutume, fait sans doute des musulmans & des chrétiens, comme le dit Pascal. Mais la coutume ne fait pas croire que nous mourrons, comme elle nous fait croire à Mahomet ou à Paul, selon que nous avons été élevés à Constantinople ou à Rome. Ce sont choses fort différentes. Second Editeur.

fait tant de turcs , & de payens , c'est elle qui fait les métiers, les soldats, &c. Il est vrai qu'il ne faut pas commencer par elle pour trouver la vérité ; mais il faut avoir recours à elle, quand une fois l'esprit a vu où est la vérité, afin de nous abreuver & de nous teindre de cette créance qui nous échappe à toute heure ; car d'en avoir toujours les preuves présentes, c'est trop d'affaires. Il faut acquérir une créance plus facile, qui est celle de l'habitude, qui sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses & incline toutes nos puissances à cette créance, en sorte que notre ame y tombe naturellement. Ce n'est pas assez de ne croire que par la force de la conviction, si les sens nous portent à croire le contraire. Il faut donc faire marcher nos deux pièces ensemble : l'esprit par les raisons qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie ; & les sens, par la coutume, & en ne leur permettant pas de s'incliner au contraire.





§. II.

Des preuves morales du Christianisme.

VIII

TOUTE la conduite des choses doit avoir pour objet l'établissement & la grandeur de la religion : les hommes doivent avoir en eux-mêmes des sentiments conformes à ce qu'elle nous enseigne : & enfin elle doit être tellement l'objet & le centre où toutes choses tendent, que qui en saura les principes puisse rendre raison de toute la nature de l'homme en particulier & de toute la conduite du monde en général.

IX.

Si l'on ne se connaît plein d'orgueil, d'ambition, de concupiscence, de faiblesse, de misère, & d'injustice, on est bien aveugle. Et si en le connaissant on ne desire d'en être délivré, que peut-on dire d'un homme si peu raisonnable ? Que peut-on donc avoir que de l'estime pour une religion qui connaît si bien les défauts de l'homme ; & que du desir pour la vérité d'une religion qui y promet des remèdes si souhaitables.

X.

La vraie religion doit avoir pour marque d'obliger à aimer Dieu. Cela est bien juste. Et cependant aucune autre que la nôtre ne l'a ordonné. Elle doit encore avoir connu la concupiscence de l'homme, & l'impuissance où il est par lui-même, d'acquérir la vertu. Elle doit y avoir apporté les remèdes, dont la prière est le principal. Notre re-

igion a fait tout cela ; & nulle autre n'a jamais demandé à Dieu de l'aimer & de le fuivre. (*)

X I.

Il faut pour faire qu'une religion soit vraie, qu'elle ait connu notre nature. Car la vraie nature de l'homme, son vrai bien, la vraie vertu & la vraie religion sont choses dont la connaissance est inséparable. Elle doit avoir connu la grandeur & la bassesse de l'homme & la raison de l'un & de l'autre. Quelle autre religion que la chrétienne a connu toutes ces choses ?

X II.

Les autres religions, comme les payennes, sont plus populaires ; car elles consistent toutes en extérieur ; mais elles ne sont pas pour les gens habiles. Une religion purement intellectuelle serait plus proportionnée aux habiles ; mais elle ne servirait pas au peuple. La seule religion chrétienne, est proportionnée à tous, étant mêlée d'extérieur & d'intérieur. Elle élève le peuple à l'intérieur & abaisse les superbes à l'extérieur, & n'est pas parfaite sans les deux. Car il faut que le peuple entende l'esprit de la lettre, que les habiles soumettent leur esprit à la lettre, en pratiquant ce qu'il y a d'extérieur.

X III.

Nulle autre religion que la chrétienne n'a connu que l'homme est la plus excellente créature & en même temps la plus misérable. Les

(*) *Epictète esclave* & *Marc Aurele empereur* parlent continuellement d'aimer Dieu & de le fuivre. Second Editeur.

uns qui ont bien connu la réalité de son excellence, ont pris pour lâcheté & pour ingratitude les sentiments bas que les hommes ont naturellement d'eux-mêmes. Et les autres qui ont bien connu combien cette bassesse est effective, ont traité d'une superbe ridicule ces sentiments de grandeur qui sont aussi naturels à l'homme.

XIV.

Dieu étant caché, toute religion qui ne dit pas que Dieu est caché, (*) n'est pas la véritable; & toute religion qui n'en rend pas la raison n'est pas instruisante. La nôtre fait tout cela.

XV.

Les grandeurs & les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, & en même temps quelque grand principe de misère. Car il faut que la véritable religion connaisse à fond notre nature, c'est-à-dire, qu'elle connaisse tout ce qu'elle a de grand; & tout ce qu'elle a de misérable & la raison de l'un & de l'autre. Il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent (a).

(*) *Pourquoi vouloir toujours que Dieu soit caché? On aimerait mieux qu'il fut manifeste.*

Second Editeur.

(a) Cette manière de raisonner paraît fautive & dangereuse: car la fable de Prométhée & de Pandore, les Androgynes de Platon, les dogmes des anciens Egyptiens, & ceux de Zoroastre, rendraient aussi bien raison de ces contrariétés apparentes. [La religion chrét.

S'il y a un seul principe de tout, il faut que la vraie religion nous enseigne à n'adorer que lui & à n'aimer que lui. Mais comme nous nous trouvons dans l'impuissance d'adorer ce que nous ne connaissons pas, & d'aimer autre chose que nous, il faut que la religion instruisse aussi de cette impuissance & qu'elle nous apprenne les remèdes.

Il faut, pour rendre l'homme heureux qu'elle lui montre qu'il y a un Dieu, qu'on est obligé de l'aimer, que notre véritable félicité est d'être à lui & notre unique mal d'être séparé de lui; qu'elle nous apprenne que nous sommes pleins de ténèbres qui nous empêchent de le connaître & de l'aimer & qu'ainsi nos devoirs nous obligent d'aimer Dieu, & notre concupiscence nous en détournant, nous sommes pleins d'injustice. Il faut qu'elle nous rende raison de l'opposition que nous avons à Dieu & à notre propre bien. Il faut qu'elle nous enseigne les remèdes & les moyens d'obtenir ces remèdes. Qu'on examine sur cela toutes les religions du monde & qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y satisfasse. Sera-ce celle qu'enseignèrent les Philosophes, qui (a) nous pro-

rienne n'en demeurera pas moins vraie, quand même on n'en tirerait pas ces conclusions ingénieuses, qui ne peuvent servir qu'à faire briller l'esprit. Il est nécessaire, pour qu'une religion soit vraie, qu'elle soit révélée, & point du tout, qu'elle rende raison de ces contrariétés prétendues; elle n'est pas plus faite pour vous enseigner la Métaphysique que l'Astronomie.

Par M. de V.

(a) Les Philosophes n'ont point enseigné de religion: ce n'est pas leur philosophie qu'il s'agit de com-

posent, pour tout bien; un bien qui est en nous? Est-ce là le vrai bien? ont-ils trouvé le remède à nos maux? est-ce avoir guéri la présomption de l'homme que de l'avoir égalé à Dieu? est-ce ceux qui nous ont égalé aux bêtes, & qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien? ont-ils apporté le remède à nos concupiscences? Levez vos yeux vers Dieu, disent les uns; voyez celui auquel vous ressemblez, & qui vous a fait pour l'adorer. Vous pouvez vous rendre semblables à lui; la sagesse vous y égalera, si vous voulez la suivre. Et les autres disent: baissez vos yeux vers la terre, chétifs vers que vous êtes, & regardez les bêtes dont vous êtes le compagnon.

Que deviendra donc l'homme? sera-t-il égal à Dieu, ou aux bêtes? quelle effroyable distance? que ferons-nous donc? quelle religion nous enseignera notre bien, nos devoirs, les faiblesses qui nous en détournent, les remèdes qui les peuvent guérir, & le moyen d'obtenir ces remèdes? Voyons ce que nous dit sur tout

battre. Jamais philosophe ne s'est dit inspiré de Dieu; car dès-lors il eût cessé d'être Philosophe, & il eût fait le Prophète. Il ne s'agit pas de savoir si Jésus-Christ doit l'emporter sur Aristote; il s'agit de prouver que la religion de Jésus-Christ est la véritable, & que celles de Mahomet, de Zoroastre, de Confucius, d'Hermès, & toutes les autres sont fausses. Il n'est pas vrai que les Philosophes nous aient proposé, pour tout bien, un bien qui est en nous. Lisez Platon, Marc-Aurèle, Epictète; ils veulent qu'on aspire à mériter d'être rejoint à la Divinité, dont nous sommes écartés. Par M. de V.

cela la sagesse de Dieu, qui nous parle dans la religion chrétienne.

C'est en vain ! ô hommes, que vous cherchez dans vous mêmes le remède à vos misères : toutes vos lumières ne peuvent arriver qu'à connaître que ce n'est point en vous que vous trouverez, ni la vérité, ni le bien. Les Philosophes vous l'ont promis ; ils n'ont pu le faire. Ils ne savent, ni quel est votre véritable bien, ni quel est votre véritable état. Comment auraient-ils donné des remèdes à vos maux, puisqu'ils ne les ont pas seulement connus ? vos maladies principales sont l'orgueil, qui vous soustrait à Dieu, & la concupiscence, qui vous attache à la terre ; & ils n'ont fait autre chose qu'entretenir au moins une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été que pour exercer votre orgueil. Ils vous ont fait penser que vous lui êtes semblables par votre nature. Et ceux qui ont vu la vanité de cette prétention, vous ont jetté dans l'autre précipice, en vous faisant entendre que votre nature était pareille à celle des bêtes, & vous ont porté à chercher votre bien dans les concupiscences, qui sont le partage des animaux. Ce n'est pas le moyen de vous instruire de vos injustices. N'attendez donc ni vérité, ni consolation des hommes. Je suis celle qui vous ai formé, & qui puis seule vous apprendre qui vous êtes. Mais vous n'êtes plus maintenant en l'état où je vous ai formé. J'ai créé l'homme saint, innocent, parfait. Je l'ai rempli de lumières & d'intelligence. Je (*) lui ai communi-

(*) Ce furent les premiers brahmanes qui in-

qué ma gloire & mes merveilles. L'œil de l'homme voyait alors la Majesté de Dieu. Il n'était pas dans les ténèbres qui l'aveuglent, ni dans la mortalité & dans les misères qui l'affligent. Mais il n'a pu soutenir tant de gloire, sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de lui-même, & indépendant de mon secours. Les sens indépendants de la raison, & souvent maîtres de la raison, l'ont emporté à la recherche des plaisirs. Toutes les créatures, ou l'affligent; ou le tentent, en dominant sur lui, ou en le soumettant par la force, ou le charmant par leurs douceurs, ce qui est encore une domination plus terrible & plus impérieuse.

ventèrent le roman théologique de la chute de l'homme ou plutôt des anges; & cette cosmogonie aussi ingénieuse que fabuleuse a été la source de toutes les fables sacrées qui ont inondé la terre. Les sauvages de l'occident policés si tard & après tant de révolutions & après tant de barbaries n'ont pu en être instruits que dans nos derniers tems. Mais il faut remarquer que vingt nations de l'orient ont copié les anciens brachmanes avant qu'une de ces mauvaises copies, j'ose dire la plus mauvaise de toutes soit parvenue jusqu'à nous.



§. III.

Des preuves historiques de la Religion.

XVI.

EN voyant l'aveuglement & la misere de l'homme, & ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature, & regardant tout l'univers muet, & l'homme sans lumieres, abandonné à lui-même, & comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, j'entre en effroi, comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une isle déserte & effroyable, & qui s'éveillerait sans connaître où il est, & sans avoir aucun moyen d'en sortir. Et sur cela j'admire comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état. Je vois d'autres personnes auprès de moi de semblable nature. Je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi; & ils me disent que non. Et sur cela ces misérables égarés ayant regardé autour d'eux; & ayant vu quelques objets plaisants, s'y sont donnés, & s'y sont attachés. Pour moi je n'ai pu m'y arrêter, ni me reposer dans la société de ces personnes semblables à moi, misérables comme moi, impuissantes comme moi. Je vois qu'ils ne m'aideront pas à mourir: je mourrai seul: il faut donc faire comme si j'étais seul; or, si j'étais seul, je ne bâtirais pas des maisons, je ne m'embarasserais point dans les occupations tumultueuses, je ne

S

chercherais l'estime de personne ; mais je tâcherais seulement à découvrir la vérité.

Ainsi considérant combien il y a d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ai recherché si ce Dieu, dont tout le monde parle, n'aurait point laissé quelques marques de lui. Je regarde de toutes parts, & ne vois partout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute & d'inquiétude. Si je n'y voyais rien qui marquât une divinité, je me déterminerais à n'en rien croire. Si je voyais partout les marques du Créateur, je reposerais en paix dans la foi. Mais voyant trop pour nier, & trop peu pour m'assurer, je suis dans un état à plaindre, & où j'ai souhaité cent fois, que si Dieu soutient la nature, elle le marquât sans équivoque, & que si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout-à-fait ; qu'elle dit tout, ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre. Au lieu qu'en l'état où je suis, ignorant ce que je suis, & ce que je dois faire, je ne connais ni ma condition, ni mon devoir. Mon cœur tend tout entier à connaître où est le vrai bien pour le suivre. Rien ne me ferait trop cher pour cela.

Je vois des multitudes de religions en plusieurs endroits du monde, & dans tous les temps. Mais elles n'ont ni morale qui me puisse plaire, (*) ni

(*) La morale est par tout la même, chez l'empereur Marc Aurèle, chez l'empereur Julien, chez l'esclave Epictète que vous même admirez dans St. Louis & dans Bondo dar son vainqueur, chez l'empereur de la Chine Kienlong, & chez le roi de Maroc. Second Editeur.

preuves capables de m'arrêter. Et ainsi j'aurais également refusé la religion de Mahomet, & celle de la Chine, & celle des anciens Romains, & celle des Egyptiens, par cette seule raison, que l'une n'ayant pas plus de marques de vérité que l'autre, ni rien qui détermine, la raison ne peut pancher plutôt vers l'une que vers l'autre.

Mais en considérant ainsi cette inconstante & bizarre variété de mœurs & de créances dans les divers temps, je trouve en une petite partie du monde, un peuple particulier, séparé de tous les autres peuples de la terre, & dont les histoires précédent de plusieurs siècles, les plus anciennes que nous ayons. Je trouve donc ce peuple grand & nombreux, qui adore un seul Dieu, & qui se conduit par une loi qu'ils disent tenir de sa main. Ils soutiennent qu'ils sont les seuls au monde, auxquels Dieu a révélé ses mystères, que tous les hommes sont corrompus, & dans la disgrâce de Dieu; qu'ils sont tous abandonnés à leurs sens & à leur propre esprit; & que de-là viennent les étranges égarements & les changements continuels qui arrivent entr'eux, & de religion, & de coutume; au lieu qu'eux demeurent inébranlables dans leur conduite: mais que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres; qu'il viendra(*) un libérateur pour tous;

(*) *Peut-on s'aveugler à ce point, & être assez fanatique pour ne faire servir son esprit qu'à vouloir aveugler le reste des hommes! grand Dieu! un reste d'arabes voleurs, sanguinaires, superstitieux & usuriers seraient le dépositaire de tes secrets! cette horde barbare serait plus ancienne*

qu'ils sont au monde pour l'annoncer ; qu'ils sont formés exprès pour être les héros de ce grand événement , & pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

La rencontre de ce peuple m'étonne , & me semble digne d'une extrême attention , par quantité de choses admirables & singulieres qui y paraissent.

C'est un peuple tout composé de freres ; & au lieu que tous les autres sont formés de l'assemblage d'une infinité de familles , celui-ci , quoique si étrangement abondant , (*) est tout sorti d'un seul homme : & étant ainsi une même chair ,

que les sages Chinois , que les bracmanes qui ont enseigné la terre , que les Egyptiens qui l'ont étonnée par leurs immortels monuments ! cette chétive nation serait digne de nos regards pour avoir conservé quelques fables ridicules & atroces , quelques contes absurdes infiniment au dessous des fables indiennes & persannes ! & c'est cette horde d'usuriers fanatiques qui vous en impose ! ô Pascal ! & vous donnez la torture à votre esprit , vous falsifiez l'histoire , vous faites dire à ce misérable peuple tout le contraire de ce que ses livres ont dit ! vous lui imputez tout le contraire de ce qu'il a fait ! & cela , pour plaire à quelques Jansénistes qui ont subjugué votre imagination ardente & perverti votre raison supérieure.

Second Editeur.

(*) *Il n'est point étrangement abondant. On a calculé qu'il n'existe pas aujourd'hui six cent mille individus Juifs.* Second Editeur.

& membres les uns des autres, ils composent une puissance extrême d'une seule famille. Cela est unique !

Ce peuple est le plus ancien qui soit dans la connaissance des hommes ; ce qui me semble lui devoir attirer une vénération particulière, (*) & principalement dans la recherche que nous faisons, puisque si Dieu s'est de tout temps communiqué aux hommes, c'est à ceux-ci qu'il faut recourir pour en savoir la tradition.

Ce peuple n'est pas seulement considérable par son antiquité ; mais il est encore singulier en sa durée, qui a toujours continué depuis son origine, jusqu'à maintenant. Car au lieu que les peuples de Grèce, d'Italie, de Lacédémone, d'Athènes, de Rome, & les autres qui sont venus si longtemps après, ont fini il y a longtemps, ceux-ci subsistent toujours ; & malgré les entreprises de tant de puissants Rois, qui ont cent fois essayé de les faire périr, comme les Historiens le témoignent, & comme il est aisé de le juger par l'ordre naturel des choses pendant un si long espace d'années, ils se sont toujours conservés, & s'étendant depuis les premiers temps jusqu'aux derniers, leur histoire

(*) Certes ils ne sont pas antérieurs aux Egyptiens, aux Caldéens, aux Perses leurs maîtres ; aux Indiens inventeurs de la théogonie. On peut faire comme on veut sa généalogie ; ces vanités impertinentes sont aussi méprisables que communes : mais un peuple ose-t-il se dire plus ancien que des peuples qui ont eu des villes & des temples plus de vingt siècles avant lui ?

enferme, dans sa durée, celle de toutes nos histoires.

La loi, par laquelle ce peuple est gouverné, est tout ensemble, la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, & la seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un Etat. C'est ce que Philon, Juif, montre en divers lieux, & Joseph, admirablement contre Appion, où il fait voir qu'elle est si ancienne que le nom même de *loi* n'a été connu des plus anciens que plus de mille ans après, en sorte qu'Homere, qui a parlé de tant de peuples, ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger de la perfection de cette loi par sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvu à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens Législateurs Grecs & Romains en ayant quelque lumière, en ont emprunté leurs principales loix; & qui paraît par celles qu'ils appellent des douze tables, & par les autres preuves que Joseph en donne (a).

(a) Il est très faux que la loi des Juifs soit la plus ancienne, puisqu'avant Moïse, leur Législateur, ils demeureraient en Egypte, le pays de la terre, le plus renommé par ses sages loix, selon lesquelles les Rois étaient jugés après la mort. Il est très faux que le nom de *Loi* n'ait été connu qu'après Homere; il parle des loix de Minos dans l'Odyssée. Le mot de *loi* est dans Hésiode; & quand le nom de *loi* ne se trouverait, ni dans Hésiode, ni dans Homere, cela ne prouverait rien. Il y avait d'anciens Royaumes, des Rois & des sages: donc il y avait des loix. Celles des Chinois sont bien antérieures à Moïse.

Il est encore très faux que les Grecs & les Romains

Mais cette loi est en même temps la plus sévère & la plus rigoureuse de toutes, obligeant ce peuple, pour le tenir dans son devoir, à mille observations particulières & pénibles, sur peine de la vie. De sorte que c'est une chose étonnante qu'elle se soit toujours conservée, durant tant de siècles, parmi un peuple rebelle & impatient comme celui-ci; pendant que tous les autres Etats ont changé de temps en temps leurs loix, quoique tout autrement faciles à observer.

XVII.

Ce peuple est encore admirable en sincérité. Ils gardent avec amour & fidélité le livre où Moïse déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu, & qu'il fait qu'ils le seront encore plus après sa mort: mais qu'il appelle le ciel & la terre à témoin contr'eux, qu'il le leur a assez dit: qu'enfin Dieu s'irritant contr'eux, les dispersera par tous les peuples de la terre; que comme ils l'ont irrité en adorant des Dieux, qui n'étaient point leurs Dieux, il les irritera en appelant un peuple, qui n'était point son peuple. Cependant, ce livre qui les deshonne en tant de façons, ils le conservent aux dé-

aient pris des loix des Juifs. Ce ne peut être dans les commencements de leurs républiques, car alors ils ne pouvaient connaître les Juifs. Ce ne peut être dans le temps de leur grandeur, car alors ils avaient, pour ces barbares, un mépris connu de toute la terre. Voyez comme Cicéron les traite en parlant de la prise de Jérusalem, par Pompée. Philon avoue qu'avant la traduction imputée aux Septante, aucune nation n'a connu leurs livres. Par M. de V.

pens de leur vie. C'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature (a).

X V I I I.

L'état où l'on voit les Juifs est encore une grande preuve de la religion. Car c'est une chose étonnante de voir ce peuple subsister depuis tant d'années, & de le voir toujours misérable; étant nécessaire, pour la preuve de Jesus-Christ, qu'ils subsistent pour le prouver, & qu'ils soient misérables, puisqu'ils l'ont crucifié. Et quoiqu'il soit contraire d'être misérable & de subsister, il subsiste néanmoins toujours malgré sa misère. (*Et nous aussi.*)

X I X.

La création du monde commençant à s'éloigner, Dieu a pourvu d'un Historien contem-

(a) Cette sincérité a par tout des exemples, & n'a sa racine que dans la nature. L'orgueil de chaque Juif est intéressé à croire que ce n'est point la détestable politique, son ignorance des arts, sa grossièreté, qui l'ont perdu; mais que c'est la colère de Dieu qui le punit: il pense avec satisfaction, qu'il a fallu des miracles pour l'abattre; & que sa nation est toujours la bien aimée du Dieu, qui la châtie. Qu'un Prédicateur monte en chaire, & dise aux Français: vous êtes des misérables, qui n'avez ni cœur, ni conduite; vous avez été battus à Hochstet & à Ramillies, parce que vous n'avez pas su vous défendre: il se fera lapider. Mais s'il dit: » vous êtes des catholiques, chéris de Dieu. Nos péchés infâmes avaient irrité l'Eternel, » qui vous livra aux hérétiques, à Hochstet & à Ramillies: & quand vous êtes revenus au Seigneur, » alors il a béni votre courage à Denain. Ces paroles le feront aimer de l'auditoire. Par M. de V.

porain (*), & a commis tout un peuple pour la garde de ce livre, afin que cette histoire fût la plus authentique du monde, & que tous les hommes pussent apprendre une chose si nécessaire à savoir, & qu'on ne pût savoir que par-là.

X X.

Moyse était habile homme; cela est clair. Donc s'il eût eu dessein de tromper, il l'eût fait en sorte qu'on ne l'eût pu convaincre de tromperie. Il a fait tout le contraire; car s'il eût débité des fables, il n'y eût point eu de Juif qui n'en eût pu reconnaître l'imposture. (§)

Pourquoi, par exemple, a-t-il fait la vie des premiers hommes si longue, & si peu de générations? il eût pu se cacher dans une multitude de générations: mais il ne pouvait en si peu; car ce n'est pas le nombre des années, mais la multitude des générations, qui rend les choses obscures.

La vérité ne s'altère que par le changement des hommes. Et cependant il met deux choses les plus mémorables qui se soient jamais imaginées, savoir: la création, & le déluge, si proche qu'on y touche, par le peu qu'il fait de générations. De sorte qu'au temps où il

(*) Contemporain! ah!

(§) Oui, s'il avait écrit en effet ces fables dans un désert pour deux ou trois millions d'hommes qui eussent eu des bibliothèques. Mais si quelques Lévités avaient écrit ces fables plusieurs siècles après Moyse, comme cela est vraisemblable & vrai!

De plus y a-t-il une nation chez laquelle on n'ait pas débité des fables? - Second Editeur,

écrivait ces choses, la mémoire en devait encore être toute récente dans l'esprit de tous les Juifs. (*)

XXI.

La longueur de la vie des Patriarches, au lieu de faire que les histoires passées se perdissent, servait, au contraire, à les conserver. Car ce qui fait que l'on n'est pas quelquefois assez instruit dans l'histoire de ses ancêtres, c'est qu'on n'a jamais guère vécu avec eux, & qu'ils sont morts souvent avant que l'on eût atteint l'âge de raison. Mais lorsque les hommes vivaient si longtemps, les enfants vivaient longtemps avec leurs peres; & ainsi ils les entretenaient longtemps. Or, de quoi les eussent-ils entretenus, si non de l'histoire de leurs ancêtres, puisque toute l'histoire était réduite en celle-là; & qu'ils n'avaient ni les sciences, ni les arts, qui occupent une grande partie des discours de la vie? Aussi l'on voit, qu'en ce temps-là, les peuples avaient un soin particulier de conserver leurs généalogies.

XXII.

Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de fois tant d'imposteurs, qui disent qu'ils ont des remèdes, qu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais remèdes; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de

(*) Les Egyptiens, Syriens, Caldéens, Indiens, n'ont-ils pas donné des siècles de vie à leurs héros avant que la petite horde juive leur imitatrice existât sur la terre? Second Editeur.

faux, & qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y en avait eu, & que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginé qu'ils en pourraient donner, & encore plus que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir. De même que si un homme se vantait d'empêcher de mourir, personne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables, par la connaissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par-là, parce que la chose ne pouvant être niée en général, puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables : le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels, d'entre ces effets particuliers, sont véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer.

Ainsi il me paraît aussi évidemment qu'il n'y a tant de faux miracles, de fausses révélations, de sortilèges, &c. que parce qu'il y en a de vrais ; ni de fausses religions, que parce qu'il y en a une véritable. Car s'il n'y avait jamais rien eu de tout cela, il est comme impossible que les hommes se le fussent imaginé, & encore plus que tant d'autres l'eussent cru. Mais comme il y a eu de très grandes choses véritables, & qu'ainsi elles ont été crues par de grands hommes ; cette impression a été cause que presque tout le monde s'est rendu capable de croire aussi les fausses. Et ainsi, au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles, puisqu'il y en a de faux ; il faut dire,

au contraire, qu'il y a de vrais miracles, puisqu'il y en a tant de faux, qu'il n'y en a de faux, que, par cette raison, qu'il y en a de vrais; & qu'il n'y a de même de fausses religions, que parce qu'il y en a une véritable. Cela vient de ce que l'esprit de l'homme se trouvant plié de ce côté-là par la vérité, devient susceptible par-là de toutes les faussetés (a).

X XIII.

Pour ne pas croire les Apôtres, il faut dire qu'ils ont été trompés, ou trompeurs. L'un & l'autre est difficile: car, pour le premier, il n'est pas possible de s'abuser à prendre un homme pour être ressuscité; & pour l'autre, l'hy-

(a) La solution de ce problème est bien aisée. On vit des effets physiques extraordinaires; des fripons les firent passer pour des miracles. On vit des maladies augmenter dans la pleine lune; & des fots crurent que la fièvre était plus forte, parce que la lune était pleine. Un malade, qui devait guérir, se trouva mieux le lendemain qu'il eut mangé des écrevisses; & on conclut que les écrevisses purifiaient le sang, parce qu'elles sont rouges étant cuites.

Il me semble que la nature humaine n'a pas besoin du vrai pour tomber dans le faux. On a imputé mille fausses influences à la lune, avant qu'on imaginât le moindre rapport véritable avec le flux de la mer. Le premier homme qui a été malade, a cru, sans peine, le premier charlatan; personne n'a vu de loups-garoux, ni de forçiers; & beaucoup y ont cru: personne n'a vu de transmutation de métaux, & plusieurs ont été ruinés par la créance de la pierre philosophale; les Romains, les Grecs, les Payens ne croyaient-ils donc aux miracles, dont ils étaient inondés, que parce qu'ils en avaient vu de véritables. *Par M. de V.*

pothèse qu'ils aient été fourbes est étrangement absurde. Qu'on la suive tout au long. Qu'on s'imagine ces douze hommes assemblés après la mort de Jésus-Christ, faisant le complot de dire qu'il est ressuscité. Ils attaquent par-là toutes les puissances. Le cœur des hommes est étrangement penchant à la légèreté, au changement, aux promesses, aux biens. Si peu qu'un d'eux se fût démenti par tous ces attraits; & qui plus est, par les prisons, par les tortures & par la mort, ils étaient perdus.

XXIV.

Je crois volontiers les histoires, dont les témoins se font égorger (a).

XXV.

Il est impossible d'envisager toutes les preuves de la religion chrétienne, ramassées ensemble, sans en ressentir la force, à laquelle nul homme raisonnable ne peut résister.

Que l'on considère son établissement : qu'une religion, si contraire à la nature, soit établie par elle même, si doucement, sans aucune force ni contrainte; & si fortement néanmoins, qu'aucuns tourments n'ont pu empêcher les Martyrs de la

(a) La difficulté n'est pas seulement de savoir si on croira des témoins, qui meurent pour soutenir leur déposition, comme ont fait tant de fanatiques; mais encore si ces témoins sont effectivement morts pour cela, si on a conservé leurs dépositions, s'il ont habité les pays où on dit qu'ils sont morts; - pourquoi Joseph, né dans le temps de la mort du Christ, Joseph, ennemi d'Hérode, Joseph, peu attaché au Judaïsme; n'a-t-il pas dit un mot de tout cela? Voilà ce que Pascal eût débrouillé avec succès.

confesser; & que tout cela se soit fait, non-seulement sans l'assistance d'aucun Prince, mais malgré tous les Princes de la terre qui l'ont combattue (*).

Que l'on considère la fainteté, la hauteur & l'humanité d'une ame chrétienne. Les Philosophes payens se sont quelquefois relevés au-dessus du reste des hommes, par une manière de vivre plus réglée, & par des sentimens qui avaient quelque conformité avec ceux du christianisme; mais ils n'ont jamais reconnu pour vertu ce que les chrétiens appellent *humilité* (§); & ils l'auraient même crue incompatible avec les autres dont ils faisaient profession. Il n'y a que la religion chrétienne qui ait su joindre ensemble des choses qui avaient paru jusques-là si opposées, & qui aient appris aux hommes; que bien loin que l'humilité soit incompatible avec les autres vertus, sans elle toutes les autres vertus ne sont que des vices & des défauts.

Que l'on considère les merveilles de l'Écriture sainte, qui sont infiniés, la grandeur, la subli-

(*) *Heureusement il fut dans les décrets de la divine Providence que Dioclétien protégeât notre sainte religion pendant dix-huit années avant la persécution commencée par Galerius, & qu'ensuite Constancius le pût, & enfin Constantin la missent sur le trône.* Second Editeur.

(§) *Cela s'appellait tepeneia chez les Grecs; Platon la recommande. Epictete encor davantage.* Second Editeur.

mité plus qu'humaine des choses qu'elle contient, & la simplicité admirable de son style, qui n'a rien d'affecté, rien de recherché, & qui porte un caractère de vérité qu'on ne saurait désavouer.

Que l'on considère la personne de Jesus-Christ en particulier. Quelque sentiment qu'on ait de lui, on ne peut pas disconvenir qu'il n'eût un esprit très grand, & très relevé, dont il avait donné des marques dès son enfance, devant les Docteurs de la loi : & cependant au lieu de s'appliquer à cultiver ses talents, [par l'étude & la fréquentation des Savants, il passe trente ans de sa vie dans le travail des mains, & dans une retraite entière du monde; & cependant les trois années de sa prédication, il appelle à sa compagnie, & choisit, pour ses Apôtres, des gens sans science, sans étude, sans crédit; & il s'attire, pour ennemis, ceux qui passaient pour les plus savants & les plus sages de son temps. C'est une étrange conduite pour un homme qui a dessein d'établir une nouvelle religion.

Que l'on considère en particulier ces Apôtres, choisis par Jesus-Christ, ces gens sans lettres, sans étude, & qui se trouvent tout d'un coup assez savants pour confondre les plus habiles Philosophes, & assez forts pour résister aux Rois & aux tyrans qui s'opposaient à l'établissement de la religion chrétienne qu'ils annonçaient.

Que l'on considère cette suite merveilleuse de Prophètes (*), qui se sont succédés les uns aux

(*) Mais que l'on considère aussi cette suite ridicule de prétendus prophètes, qui tous annoncent

autres, pendant deux mille ans, & qui ont tous prédit, en tant de manières différentes, jusques aux moindres circonstances de la vie de Jesus-Christ, de sa mort, de sa résurrection, de la mission des Apôtres, de la prédication de l'Evangile, de la conversion des nations, & de plusieurs autres choses qui concernent l'établissement de la religion chrétienne, & l'abolition du judaïsme.

Que l'on considère l'accomplissement admirable de ces prophéties, qui conviennent si parfaitement à la personne de Jesus-Christ, qu'il est impossible de ne le pas reconnaître, à moins de se vouloir aveugler soi-même.

Que l'on considère l'état du peuple Juif, & devant & après la venue de Jesus-Christ, soit état florissant avant la venue du Sauveur, & soit état plein de miseres depuis qu'ils l'ont rejeté; car ils sont encore aujourd'hui sans aucune marque de religion, sans temple, sans sacrifices, dispersés par toute la terre, le mépris & le rebut de toutes les nations.

Que l'on considère la perpétuité de la religion chrétienne, qui a toujours subsisté depuis le commencement du monde, soit dans les Saints de l'ancien testament, qui ont vécu dans l'attente de Jesus-Christ, avant sa venue, soit dans ceux qui l'ont reçu, & qui ont cru en lui depuis sa venue, au lieu que nulle autre religion n'a la perpétuité,

le contraire de Jesus-Christ, selon ces Juifs, qui seuls entendent la langue de ces prophètes.

Second Editeur.

perpétuité, qui est la principale marque de la véritable.

Enfin que l'on considère la sainteté de cette religion, sa doctrine, qui rend raison, jusqu'aux contrariétés qui se rencontrent dans l'homme, & toutes les autres choses singulieres, surnaturelles & divines qui y éclatent de toutes parts; & qu'on juge, après tout cela, s'il est possible de douter que la religion chrétienne ne soit la (*)

(*) *Le Lecteurs sages, remarquez que ce coriphée des Jansénistes, n'a dit dans tout ce livre sur la religion chrétienne que ce qu'ont dit les Jésuites. Il l'a dit seulement avec une éloquence plus serrée & plus mâle. Port-royalistes & Ignatiens, tous ont prêché les mêmes dogmes; tous ont crié, croiez aux livres juifs dictés par Dieu même, & détestez le judaïsme. Chantez les prières juives que vous n'entendez point, & croiez que le Peuple de Dieu a condamné votre Dieu à mourir à une potence. Croiez que votre Dieu Juif, la seconde personne de Dieu, coéternel avec Dieu le père, est né d'une vierge juive, a été engendré par une troisième personne de Dieu, & qu'il a eu cependant des frères Juifs qui n'étaient que des hommes. Croiez qu'étant mort par le supplice le plus infâme, il a par ce suplice même été de dessus la terre tout péché & tout mal, quoique depuis lui & en son nom la terre ait été inondée de plus de crimes & de malheurs que jamais.*

Les fanatiques de Port-royal & les fanatiques Jésuites se sont réunis pour prêcher ces dogmes étranges avec le même entousiasme. Et en même temps ils se sont faits une guerre mortelle. Ils se sont mutuellement anatématisés avec fureur, jus-

T

seule véritable, & si jamais aucune autre a rien eu qui en approchât.

qu'à ce qu'une de ces deux factions de possédés ait enfin détruit l'autre.

Souvenez-vous, sages lecteurs, des temps mille fois plus horribles de ces énergumènes nommés Papistes & Calvinistes, qui prêchaient le fond des mêmes dogmes, & qui se poursuivaient par le fer, par la flamme & par le poison pendant deux cent années, pour quelques mots différemment interprétés. Songez que ce fut en allant à la Messe que l'on commit les massacres d'Irlande & de la Saint Barthelemi; que ce fut après la Messe & pour la Messe, qu'on égorgea tant d'innocents, tant de meres, tant d'enfants, dans la croisade contre les Albigeois; que les assassins de tant de rois ne les ont assassinés que pour la Messe. Ne vous y trompez pas; les convulsionnaires, qui restent encore en feraient tout autant s'ils avaient pour apotres les mêmes têtes brûlantes qui mirent le feu à la cervelle de Damiens.

O Pascal! voilà ce qu'ont produit les querelles interminables sur des dogmes, sur des mysteres qui ne pouvaient produire que des querelles. Il n'y a pas un article de foi qui n'ait enfanté une guerre civile.

Pascal a été Géomètre & éloquent; la réunion de ces deux grands mérites était alors bien rare; mais il n'y joignait pas la vraie philosophie. L'auteur de l'Eloge indique avec adresse ce que j'avance hardiment. Il vient enfin un temps de dire la vérité.

Second Editeur.

ARTICLE X.

DES PENSÉES DE PASCAL

Sur Montaigne & Epictete.

Caractere & comparais. d'Epictete & de Montaigne.

Caractere d'Epictete.

EPICTÈTE est un des hommes du monde qui ait le mieux connu les devoirs de l'homme. Il veut, avant toutes choses, qu'il regarde Dieu comme son principal objet; qu'il soit persuadé qu'il fait tout avec justice; qu'il se soumette à lui de bon cœur, & qu'il le suive volontairement en tout, comme ne faisant rien qu'avec une très grande sagesse: qu'ainsi cette disposition arrêtera toutes les plaintes, tous les événements les plus fâcheux. „ Ne dites jamais, dit-il, j'ai „ perdu cela, dites plutôt, je l'ai rendu: mon „ fils est mort; je l'ai rendu. Ma femme est morte, „ je l'ai rendue. Ainsi des biens, & de tout le „ reste. Mais celui qui me l'ôte est un méchant „ homme, direz-vous: pourquoi vous mettez- „ vous en peine, par qui celui qui vous l'a prêté „ vient le redemander? Pendant qu'il vous en „ permet l'usage, ayez-en soin comme d'un bien „ qui appartient à autrui, comme un voyageur „ fait dans une hôtellerie. Vous ne devez pas, „ dit-il encore, désirer que les choses se fassent „ comme vous le voulez; mais vous devez vou- „ loir qu'elles se fassent comme elles se font. „ Souvenez-vous, ajoute-t-il, que vous êtes ici

„ comme un Acteur, & que vous jouez votre
 „ personnage dans une comédie, tel qu'il plaît
 „ au maître de vous le donner. Soyez sur le
 „ théâtre autant de temps qu'il lui plaît, paraî-
 „ sez y riche ou pauvre, selon qu'il l'a ordonné.
 „ C'est votre fait de bien jouer le personnage
 „ qui vous est donné; mais de le choisir, c'est
 „ le fait d'un autre. Ayez tous les jours devant les
 „ yeux la mort, & les maux qui semblent les plus
 „ insupportables, & jamais vous ne penserez
 „ rien de bas, & ne desirerez rien avec excès“.

Il montre en mille manieres ce que l'homme
 doit faire. Il veut qu'il soit humble (*) qu'il
 cache ses bonnes résolutions, sur-tout dans
 les commencemens, & qu'il les accomplisse en
 secret : rien ne les ruine davantage que de
 les produire. Il ne se lasse point de répéter
 que toute l'étude, & le devoir de l'homme,
 doit être de connaître la volonté de Dieu, & de
 la suivre.

Telles étaient les lumieres de ce grand esprit :
 heureux s'il avait aussi connu sa faiblesse ! Après
 avoir si bien compris ce qu'on doit faire, il se
 perd dans la présomption de ce que l'on peut.
 „ Dieu, dit-il, a donné à tout homme les moyens
 „ de s'acquitter de toutes ses obligations; ces
 „ moyens sont toujours en sa puissance; il ne
 „ faut chercher la félicité que par les choses qui
 „ sont toujours en notre pouvoir, puisque Dieu
 „ nous les a données à cette fin : il faut voir
 „ ce qu'il y a en nous de libre : les biens, la

(*) Si Epictete a voulu que l'homme fut humble,
 vous ne deviez donc pas dire que l'humilité n'a été
 recommandée que chez nous. Second Editeur.

„ vie, l'estime ne sont pas en notre puissance,
 „ & ne menent pas à Dieu. Mais l'esprit ne peut
 „ être forcé de croire ce qu'il fait être faux,
 „ ni la volonté d'aimer ce qu'elle fait qui la rend
 „ malheureuse; ces deux puissances sont donc
 „ pleinement libres; & par elles seules nous
 „ pouvons nous rendre parfaits, connaître
 „ Dieu parfaitement, l'aimer, lui obéir, lui
 „ plaire, surmonter tous les vices, acquérir
 „ toutes les vertus, & ainsi nous rendre
 „ saints & compagnons de Dieu“. Ces or-
 gueilleux principes conduisent Epictète à d'au-
 tres erreurs, comme que l'ame est une portion de
 la substance divine; que la douleur & la mort ne
 sont pas des maux; qu'on peut se tuer quand on
 est si persécuté; qu'on peut croire que Dieu nous
 appelle, &c.

Caractère de Montaigne.

Montaigne, né dans un état chrétien, fait profession de la religion catholique (a) : mais comme il a voulu chercher une morale, fondée sur la raison, sans les lumières de la foi : il prend ses principes dans cette supposition & considère l'homme destitué de toute révélation. Il met donc toutes choses dans un doute si universel & si général, que l'homme doutant même s'il doute, son incertitude roule sur elle-même

(a) On vient de faire un livre pour prouver que Montaigne était bon chrétien. Selon nos zélés, tout grand homme des siècles passés, était croyant, tout grand homme vivant est incrédule. Leur première loi est de chercher à nuire; l'intérêt de leur cause ne marche qu'après. *Auteur de l'éloge*

dans un cercle perpétuel & sans repos, s'opposant également à ceux qui disent que tout est incertain, & à ceux qui disent que tout ne l'est pas, parce qu'il ne veut rien assurer. C'est dans ce doute, qui doute de foi, & dans cette ignorance, qui s'ignore, que consiste l'essence de son opinion. Il ne peut l'exprimer par aucun terme positif : car s'il dit qu'il doute, il se trahit, en assurant au moins qu'il doute, ce qui étant formellement contre son intention, il est réduit à s'expliquer par interrogation, de sorte que ne voulant pas dire, je ne fais, il dit, que *fai-je ?* De quoi il a fait sa devise en la mettant sous les bassins d'une balance, lesquels pesant les contradictoires, se trouvent dans un parfait équilibre. En un mot, il est pur Pyrrhonnien. Tous ses discours, tous ses essais roulent sur ce principe, & c'est la seule chose qu'il prétend bien établir. Il détruit insensiblement tout ce qui passe pour le plus certain parmi les hommes, non pas pour établir le contraire, avec une certitude de laquelle seule il est ennemi ; mais pour faire voir seulement que les apparences étant égales de part & d'autre, on ne fait où asseoir sa créance.

Dans cet esprit il se moque de toutes les assurances ; il combat, par exemple, ceux qui ont pensé établir un grand remède contre les procès, par la multitude & la prétendue justesse des loix : comme si on pouvait couper la racine des doutes, d'où naissent les procès ; comme s'il y avait des digues qui pussent arrêter le torrent de l'incertitude, & captiver les conjectures. Il dit : à cette occasion, *qu'il vaudrait autant soumettre sa cause au premier passant, qu'à des Juges*

armés de ce nombre d'ordonnances. Il n'a pas l'ambition de changer l'ordre de l'Etat, il ne prétend pas que son avis soit meilleur, il n'en croit aucun bon. Il veut seulement prouver la vanité des opinions les plus reçues, montrant que l'exclusion de toutes loix diminuerait plutôt le nombre des différens, que cette multitude de loix qui ne sert qu'à l'augmenter, parce que les obscurités croissent à mesure qu'on espère les ôter; elles se multiplient par les commentaires, & le plus sûr moyen d'entendre le sens d'un discours, est de ne le pas examiner, de le prendre sur la première apparence; car si peu qu'on l'observe, toute sa clarté se dissipe: sur ce modèle, il juge à l'aventure de toutes les actions des hommes & des points d'histoire; tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, suivant librement sa première vue, & sans contraindre sa pensée sous les règles de la raison, qui n'a, selon lui, que de fausses mesures. Ravi de montrer, par son exemple, les contrariétés d'un même esprit, dans ce génie tout libre, il lui est également bon de s'emporter ou non dans les disputes, ayant toujours, par l'un ou l'autre exemple, un moyen de faire voir la faiblesse des opinions; étant porté avec tant d'avantage dans le doute universel, qu'il s'y fortifie également par son triomphe & par sa défaite.

C'est dans cette assiette, toute flottante & toute chancelante qu'elle est, qu'il combat avec une fermeté invincible, & foudroye l'impiété horrible de ceux qui assurent que Dieu n'est point. Il les entreprend particulièrement dans l'apologie de Raimond de Sebonde; & les trouvant dépouillés volontairement de toute révélation, &

abandonnés à leur lumière naturelle, tout fait mis à part, il les interroge de quelle autorité ils entreprennent de juger de cet Etre souverain, qui est infini par sa propre définition, eux qui ne connaissent véritablement aucune des moindres choses de la nature. Il leur demande sur quels principes ils s'appuient, & il les presse de les lui montrer. Il examine tous ceux qu'ils peuvent produire, & il pénètre si avant, par le talent où il excelle, qu'il montre la vanité de tous ceux qui passent pour les plus éclairés & les plus fermes. Il demande si l'ame connaît quelque chose, si elle se connaît elle-même, si elle est substance ou accident, corps ou esprit, ce que c'est que chacune de ces choses, & s'il n'y a rien qui ne soit quelqu'un de ces ordres; si elle connaît son propre corps, si elle fait ce que c'est que matiere; comment elle peut raisonner, si elle est matérielle; & comment elle peut être unie à un corps particulier, & en ressentir les passions, si elle est spirituelle. Quand a-t-elle commencé d'être? avec ou devant le corps? finit-elle avec lui, ou non? ne se trompe-t-elle jamais? fait-elle quand elle erre? vu' que l'essence de la méprise consiste à la méconnaître. Il demande encore si les animaux raisonnent, pensent, parlent: qui peut décider ce que c'est que le *temps*, l'*espace*, l'*étendue*, le *mouvement*, l'*unité*, toutes choses qui nous environnent, & entièrement inexplicables; ce que c'est que *santé*, *maladie*, *mort*, *vie*, *bien*, *mal*, *justice*, *péché*, dont nous parlons à toute heure. Si nous avons en nous des principes du vrai, & si ceux que nous croyons, & qu'on appelle axiomes, ou notions communes à tous les hommes, sont conformes à la vé-

rité essentielle. Puisque nous ne savons que par la seule foi qu'un Être tout bon nous les a données véritables, en nous créant pour connaître la vérité? qui fera, sans cette lumière de la foi, si étant formées à l'aventure, nos notions ne sont pas incertaines, ou si étant formées par un être faux, & méchant, il ne nous les a pas données fausses pour nous séduire? Montrant par là, que Dieu & le vrai sont inséparables, & que si l'un est, ou n'est pas, s'il est certain, ou incertain, l'autre est nécessairement de même. Qui fait si le sens commun, que nous prenons ordinairement pour juge du vrai, a été destiné à cette fonction par celui qui l'a créé? qui fait ce que c'est que vérité; & comment on peut s'affurer de l'avoir sans la connaître? qui fait même ce que c'est qu'un être, puisqu'il est impossible de le définir, qu'il n'y a rien de plus général, & qu'il faudrait, pour l'expliquer, se servir de l'Être même, en disant, c'est telle ou telle chose. Puis donc que nous ne savons ce que c'est qu'*ame*, *corps*, *temps*, *espace*, *mouvement*, *vérité*, *bien*, ni même l'être, ni expliquer l'idée que nous nous en formons; comment nous assurerons-nous qu'elle est la même dans tous les hommes? nous n'en avons d'autres marques que l'uniformité des conséquences, qui n'est pas toujours un signe de celle des principes; car ceux-ci peuvent bien être différents, & conduire néanmoins aux mêmes conclusions; chacun sachant que le vrai se conclut souvent du faux.

Enfin Montaigne examine profondément les sciences; la Géométrie dont il tâche de montrer l'incertitude dans ses axiomes, & dans les

termes qu'elle ne définit point, comme d'*étendue*, le *mouvement*, &c.; la Physique & la Médecine qu'il déprime en une infinité de façons; l'histoire, la politique, la morale, la jurisprudence & le reste; de sorte que, sans la révélation, nous pourrions croire, selon lui, que la vie est un songe, dont nous ne nous éveillons qu'à la mort, & pendant lequel nous avons aussi peu les principes du vrai que durant le sommeil naturel. C'est ainsi qu'il gourmande si fortement & si cruellement la raison dénuée de la foi, que lui faisant douter si elle est raisonnable, & si les animaux le sont ou non, ou plus ou moins que l'homme, il l'a fait descendre de l'excellence qu'elle s'est attribuée & la met par grace en parallèle avec les bêtes, sans lui permettre de sortir de cet ordre jusqu'à ce qu'elle soit instruite par son créateur même, de son rang qu'elle ignore, la menaçant si elle gronde, de la mettre au dessous de toutes, ce qui lui paraît aussi facile que le contraire, & ne lui donnant pouvoir d'agir cependant, que pour reconnaître sa faiblesse avec une humilité sincère, au lieu de s'élever par une sotte vanité. On ne peut voir, sans joie, dans cet Auteur, la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes, & cette révolte si sanglante de l'homme contre l'homme, laquelle de la société avec Dieu où il s'élevait par les maximes de sa faible raison, le précipite dans la condition des bêtes. Et on aimerait de tout son cœur le Ministre d'une si grande vengeance, si, en suivant les règles d'une bonne morale, il portait ces hommes qu'il avait si utilement humiliés, à ne pas irriter par de nouveaux crimes, celui qui peut seul les tirer

de ceux qu'il les a convaincus de ne pas pouvoir seulement le connaître. C'est ici le faible de Montaigne : voyons sa morale.

De ce principe, que hors de la foi tout est dans l'incertitude, & considérant combien il y a de temps qu'on cherche le vrai & le bien, sans grand progrès vers la tranquillité, il conclut qu'on en doit laisser le soin aux autres; demeurer cependant en repos, coulant légèrement sur ces sujets, de peur d'y enfoncer en appuyant; prendre le vrai & le bien sur la première apparence, sans les presser, parce qu'ils sont si peu solides, que quelque peu que l'on ferre la main, ils s'échappent entre les doigts & la laissent vuide. Il fuit donc le rapport des sens & les notions communes, parce qu'il faudrait se faire violence pour les démentir, & qu'il ne fait s'il y gagnerait, ignorant où est le vrai. Il fuit aussi la douleur & la mort, parce que son instinct l'y pousse, & qu'il n'y veut pas résister par la même raison : mais il ne se fie pas trop à ces mouvemens de crainte, & n'oserait en conclure que ce soient de véritables maux : vu qu'on sent aussi des mouvemens de plaisir qu'on accuse d'être mauvais, quoique la nature, dit-il, parle au contraire. „ Ainsi, je n'ai rien d'ex-
„ travagant dans ma conduite, poursuit-il, j'agis
„ comme les autres; & tout ce qu'ils font dans
„ la sotte pensée qu'ils suivent le vrai bien, je
„ le fais par un autre principe, qui est que les
„ vraisemblances étant pareilles de l'un & de
„ l'autre côté, l'exemple & la commodité sont
„ les contrepoids qui m'entraînent. “ Il fuit les mœurs de son pays, parce que la coutume l'emporte; il monte son cheval, parce que le che-

val le souffre, mais sans croire que ce soit de droit; au contraire, il ne fait pas si cet animal n'a pas celui de se servir de lui. Il se fait même quelque violence pour éviter certains vices; il garde la fidélité au mariage, à cause de la peine qui suit les désordres; la règle de ses actions étant en tout la commodité & la tranquillité. Il rejette donc bien loin cette vertu stoïque qu'on peint avec une mine sévère, un regard farouche, des cheveux hérissés, le front ridé & en sueur; dans une posture pénible & tendue, loin des hommes, dans un morne silence, & seule sur la pointe d'un rocher; fantôme, dit Montaigne, capable d'effrayer les enfants & qui ne fait autre chose avec un travail continuel, que de chercher un repos où elle n'arrive jamais: au lieu que la sienne est naïve, familière, plaisante, enjouée, &, pour ainsi dire, folâtre: elle suit ce qui la charme, & badine négligemment des accidents bons & mauvais, couchée mollement dans le sein de l'oïveté tranquille, d'où elle montre aux hommes qui cherchent la félicité avec tant de peine, que c'est là seulement où elle repose, & que l'ignorance & l'incertitude sont deux doux oreillers pour une tête bien faite, comme il le dit lui-même.

Comparaison d'Epictete & de Montaigne.

En lisant Montaigne & le comparant avec Epictete, on ne peut se dissimuler qu'ils étaient assurément les deux plus grands défenseurs des deux plus célèbres sectes du monde infidèle, & qui sont les seules entre celles des hommes, destitués de la lumière de la religion, qui soient en quelque sorte liées & conséquentes. En effet,

que peut-on faire fans la révélation , que de suivre l'un ou l'autre de ces deux systêmes. Le premier. Il y a un Dieu , donc c'est lui qui a créé l'homme : il l'a fait pour lui-même , il l'a créé tel qu'il doit être pour être juste & devenir heureux : donc l'homme peut connaître la vérité & il est à portée de s'élever par la sagesse jusqu'à Dieu qui est son souverain bien.

Second systême. L'homme ne peut s'élever jusqu'à Dieu , ses inclinations contredisent la loi ; il est porté à chercher son bonheur dans les biens visibles , & même en ce qu'il y a de plus honteux. Tout paraît donc incertain , & le vrai bien l'est aussi : ce qui semble nous réduire à n'avoir ni règle fixe pour les mœurs , ni certitude pour les sciences. Il y a un plaisir extrême à remarquer dans ces divers raisonnemens en quoi les uns & les autres ont apperçu quelque chose de la vérité qu'ils ont essayé de connaître. Car s'il est agréable d'observer dans la nature , le desir qu'elle a de peindre Dieu dans tous ses ouvrages où l'on en voit quelque caractères parce qu'ils en sont les images , combien plus il est juste de considérer dans les productions des esprits , les efforts qu'ils font pour parvenir à la vérité , & de remarquer en quoi ils y arrivent & en quoi ils s'en égarent. C'est la principale utilité qu'on doit tirer de ses lectures.

Il semble que la source des erreurs d'Epicéte & des stoïciens d'une part , de Montaigne & des épicuriens de l'autre , est de n'avoir pas su que l'état de l'homme à présent , diffère de celui de sa création. Les uns remarquant quelques traces de sa première grandeur , & ignorant sa corruption , ont traité la nature comme saine , & sans besoin de répara-

teur, ce qui les mene au comble de l'orgueil. Les autres éprouvant sa misere présente, & ignorant sa premiere dignité, traitent la nature comme nécessairement infirme & irréparable; ce qui les précipite dans le désespoir d'arriver à un véritable bien, & delà, dans une extrême lâcheté. Ces deux états qu'il fallait connaître ensemble, pour voir toute la vérité, étant connus séparément, conduisent nécessairement à l'un de ces deux vices; à l'orgueil ou à la paresse, où sont infailliblement plongés tous les hommes destitués des lumieres de la révélation, puisque s'ils ne demeurent point dans leurs désordres par lâcheté, ils n'en sortent que par vanité & sont toujours esclaves.

C'est donc de ces lumieres imparfaites, qu'il arrive que les uns connaissant l'infirmité & non le devoir, ils s'abattent dans la lâcheté; les autres connaissant le devoir sans connaître leur infirmité, ils s'élevent dans leur orgueil. On s'imaginera peut-être qu'en les alliant on pourrait former une morale parfaite: mais au lieu de cette paix, il ne résulterait de leur assemblage qu'une guerre & une destruction générale, car les uns établissant la certitude, & les autres le doute, les uns la grandeur de l'homme, les autres sa faiblesse, ils ne sauraient se réunir & se concilier; ils ne peuvent ni subsister seuls à cause de leurs défauts, ni s'unir à cause de la contrariété de leurs opinions.

Conciliation des deux systèmes.

Il faut qu'ils se brisent & s'anéantissent pour faire place à la vérité de la révélation: c'est elle qui accorde les contrariétés les plus formelles

par un art tout divin. Unissant tout ce qui est de vrai, chassant tout ce qu'il y a de faux, elle enseigne avec une sagesse véritablement céleste, le point où s'accordent les principes opposés qui paraissent incompatibles dans ces doctrines purement humaines. En voici la raison : les sages du monde ont placé les contrariétés dans un même sujet ; l'un attribuait la force à la nature, l'autre la faiblesse à cette même nature, ce qui ne peut subsister : au lieu que la foi nous apprend à les mettre en des sujets différents ; toute l'infirmité appartient à la nature, toute la puissance au secours de Dieu. Voilà l'union étonnante & nouvelle que Dieu seul pouvait faire. C'est ainsi que la philosophie conduit insensiblement à la théologie : & il est difficile de n'y pas entrer, quelque vérité que l'on traite, parce qu'elle est le centre de toutes les vérités : ce qui paraît ici parfaitement, puisqu'elle renferme si visiblement ce qu'il y a de vrai dans ces opinions contraires. Aussi on ne voit pas comment aucun d'eux pourrait refuser de la suivre. S'ils sont pleins de la grandeur de l'homme, qu'en ont-ils imaginé qui ne cède aux promesses de l'Évangile ? & s'ils se plaisent à voir l'infirmité de la nature, leur idée n'égale point celle de la véritable faiblesse du péché. Chaque parti y trouve plus qu'il ne desire, & ce qui est admirable, y trouve une union solide, eux qui ne pouvaient s'allier dans un degré infiniment inférieur.

Conclusion.

On s'imagine que les Chrétiens ont peu de besoin de ces lectures philosophiques ; on a tort ,

sur-tout dans un siècle comme le nôtre. Epictète a un art incomparable, pour troubler le repos de ceux qui le cherchent dans les choses extérieures, & pour les forcer à connaître qu'ils sont de véritables esclaves & de misérables aveugles; qu'il est impossible d'éviter l'erreur & la douleur qu'ils fuient, s'ils ne se donnent sans réserve à Dieu seul. Montaigne est incomparable pour confondre l'orgueil de ceux qui sans la foi, se piquent d'une véritable justice, pour désabuser ceux qui s'attachent à leurs opinions, & qui croient, indépendamment de l'existence & des perfections de Dieu, trouver dans les sciences des vérités inébranlables; & pour convaincre si bien la raison de son peu de lumière & de ses égarements, qu'il est difficile après cela d'être tenté de rejeter les mystères, parce qu'on croit y trouver des répugnances. Mais Epictète, en combattant la paresse, mène à l'orgueil, & pourrait être nuisible à ceux qui ne sont pas persuadés de la corruption de toute justice qui ne vient pas de la foi. Montaigne paraît aussi pernicieux de son côté, à ceux qui ont quelque pente à l'impiété & aux vices. Ces lectures doivent être réglées avec beaucoup de soin, de discrétion & d'égard à la condition & aux mœurs de ceux qui s'y appliquent. Mais il semble qu'en les joignant elles ne peuvent que réussir, parce que l'une s'oppose au mal de l'autre. Il est vrai qu'elles ne peuvent donner la vertu, mais elles troublent dans les vices; l'homme se trouvant combattu par les contraires dont l'un chasse l'orgueil & l'autre la paresse.

ARTI-

 ARTICLE XI.
Pensées détachées.

I.

QUI aurait eu l'amitié du Roi d'Angleterre, du Roi de Pologne, & de la Reine de Suede, aurait-il cru manquer de retraite & d'asyle au monde.

II.

Voulez-vous qu'on dise du bien de vous? n'en dites jamais.

III.

Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, & qui, en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches.

IV.

Une langue, à l'égard d'une autre, est un chiffre où les mots sont changés, & non les lettres en lettres. Ainsi une langue inconnue est déchiffirable.

V.

Il y a des modeles d'agrément & de beauté, qui consistent en un certain rapport entre notre nature faible ou forte, telle qu'elle est, & la chose qui nous plaît. Tout ce qui est formé sur ce modele nous agrée, maison, chanson, discours, vers, prose, femmes, oiseaux, rivieres, chambres, habits. Tout ce qui n'est point sur ce modele, déplaît à ceux qui ont le goût bon.

V

V I.

L'homme aime la malignité ; mais ce n'est pas contre les malheureux , & c'est se tromper que d'en juger autrement.

V I I.

On ne s'imagine d'ordinaire Platon & Aristote qu'avec de grandes robes , & comme des personnages toujours graves & sérieux. C'étaient d'honnêtes gens (a) qui riaient comme les autres avec leurs amis. Et quand ils ont fait leurs loix , & leurs traités de politique , ç'a été en se jouant , & pour se divertir. C'était la partie la moins philosophe & la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe était de vivre simplement & tranquillement.

V I I I.

César était trop vieux , ce me semble , pour s'aller amuser à conquérir le monde. Cet amusement était bon à Alexandre ; c'était un jeune homme qu'il était difficile d'arrêter ; mais César devait être plus mûr (b).

(a) Cette expression , *Honnêtes gens* , a signifié , dans l'origine , les hommes qui avaient de la probité. Du temps de Pascal elle signifiait les gens de bonne compagnie ; & maintenant ceux qui ont de la naissance ou de l'argent. *Par l'Auteur de l'Eloge.*

Non Monsieur les honnêtes gens sont ceux à la tête desquels vous êtes. Second Editeur.

(b) L'on s'imagine d'ordinaire qu'Alexandre & César sont sortis de chez eux dans le dessein de conquérir la terre ; ce n'est point cela. Alexandre succéda à Philippe dans le généralat de la Grece , & fut chargé de la juste entreprise de venger les Grecs , des injus-

IX.

Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle, font, à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit : il y a deux heures que nous sommes ici. L'autre dit : il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre. Je dis à l'un : vous vous ennuyez ; & à l'autre, le temps ne vous dure guere ; car il y a une heure & demie, & je me moque de ceux qui 'disent que le temps me dure à moi, & que j'en juge par fantaisie ; ils ne savent pas que j'en juge par ma montre (a).

X.

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du

res du Roi de Perse ; il battit l'ennemi commun, & continua ses conquêtes jusqu'à l'Inde, parce que le Royaume de Darius s'étendait jusqu'à l'Inde : de même que le Duc de Marlboroug serait venu jusqu'à Lyon, sans le Maréchal de Villars. A l'égard de César, il était un des premiers de la République : il se brouilla avec Pompée, comme les Jansénistes avec les Molinistes, & alors ce fut à qui s'exterminerait : une seule bataille, où il n'y eut pas dix mille hommes de tués, décida de tout. Au reste, la pensée de Pascal est peut-être fausses en un sens. Il fallait la maturité de César, pour se démêler de tant d'intrigues ; & il est peut-être étonnant qu'Alexandre, à son âge, ait renoncé au plaisir pour faire une guerre si pénible.

Par M. de V.

(a) En ouvrage de goût, en musique, en poésie, en peinture, c'est le goût qui tient lieu de montre ; & celui qui n'en juge que par règles, en juge mal.

Par M. de V.

commun ne trouvent pas de différence entre les hommes (a).

X I.

Il y a des gens qui voudraient qu'un Auteur ne parlât jamais des choses dont les autres ont parlé; autrement on l'accuse de ne rien dire de nouveau. Mais si les matieres qu'il traite ne sont pas nouvelles, la disposition en est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un & l'autre; mais l'un la place mieux. J'aimerais autant qu'on l'accusât de se servir des mots anciens: comme si les mêmes pensées ne formaient pas un autre corps de discours par une disposition différente; aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par les différentes dispositions.

X I I.

L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut. Rien ne passe pour bon que la médiocrité. C'est la pluralité qui a établi cela, & qui mord quiconque s'en échappe par quelque bout que ce soit (b). Je ne m'y obstinerai

(a) Il y a très peu d'hommes vraiment originaux; presque tous se gouvernent, pensent, & sentent par l'influence de la coutume & de l'éducation. Rien n'est si rare qu'un esprit qui marche dans une route nouvelle; mais parmi cette foule d'hommes, qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démarche, que les vues fines apperçoivent. *Par M. de V.*

(b) Ce n'est pas l'extrême esprit; c'est l'extrême vivacité & volubilité de l'esprit qu'on accuse de folie; l'extrême esprit est l'extrême justesse, l'extrême finesse; l'extrême étendue opposée diamétralement à la folie. L'extrême défaut d'esprit est un manque de con-

pas ; je consens qu'on m'y mette , & si je refuse d'être au bas bout , ce n'est pas parce qu'il est bas , mais parce qu'il est bout ; car je refuserais de même qu'on me mit au haut. C'est sortir de l'humanité , que de sortir du milieu : la grandeur de l'ame humaine consiste à savoir s'y tenir ; & tant s'en faut que sa grandeur soit d'en sortir , qu'elle est à n'en point sortir.

X I I I.

Quand on se porte bien , on ne comprend pas comment on pourrait faire si on était malade ; & quand on l'est , on prend médecine gaiement ; le mal y résout. On n'a plus les passions , & les desirs des divertissemens & des promenades , que la santé donnait , & qui sont incompatibles avec les nécessités de la maladie. La nature donne alors des passions , & des desirs conformes à l'état présent. Ce ne sont que les craintes que nous nous donnons nous-mêmes , & non pas la nature qui nous trouble ; parce qu'elles joignent à l'état où nous sommes , les passions de l'état où nous ne sommes pas.

X I V.

Diseurs de bons mots , mauvais caracteres.

ception , un vuide d'idées ; ce n'est point la folie , c'est la stupidité. La folie est un dérangement dans les organes , qui fait voir plusieurs objets trop vite , ou qui arrête l'imagination sur un seul avec trop d'application & de violence. Ce n'est point non plus la médiocrité qui passe pour bonne ; c'est l'éloignement des deux vices opposés ; c'est ce qu'on appelle *juste milieu* , & non *médiocrité*. On ne fait cette remarque , & quelques autres dans ce goût , que pour donner des idées précises. C'est plutôt pour éclaircir que pour contredire. Par M. de V.

X V.

La vertu d'un homme ne se doit pas mesurer par les efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.

Les grands & les petits ont mêmes accidents, mêmes fâcheries, & mêmes passions. Mais les uns sont au haut de la roue, & les autres près du centre, & ainsi moins agités par les mêmes mouvements (a).

On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les raisons qu'on a trouvées soi-même, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

X V I.

L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continents, que celui de son ivrognerie a faits d'intempérants. On n'a pas de honte de n'être pas aussi vicieux que lui (*). On croit n'être pas tout-à-fait dans les vices du commun des hommes, quand on se voit dans les vices de ces grands hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple. Quelqu'élevés qu'ils soient, ils sont unis au reste des

(a) Il est faux que les petits soient moins agités que les grands. Au contraire, leurs désespoirs sont plus vifs, parce qu'ils ont moins de ressources. De cent personnes qui se tuent à Londres & ailleurs, il y en a quatre-vingt-dix-neuf du bas peuple, & à peine une de condition relevée. La comparaison de la roue est ingénieuse & fautive. Par M. de V.

(*) Il aurait fallu dire d'être aussi vicieux que lui; cet article est trop trivial & indigne de Pascal. Il est clair que si un homme est plus grand que les autres, ce n'est pas parce que ses pieds sont aussi bas, mais parce que sa tête est plus élevée.

Second Editeur.

hommes par quelque'endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'air, & séparés de notre société; s'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils sont tous à même niveau, & s'appuient sur la même terre, & par cette extrémité, ils sont aussi abaissés que nous, que les enfants, que les bêtes.

XVII.

(*) J'ai craint que je n'eusse mal écrit, me voyant condamné: mais l'exemple de tant de pieux écrits, me fait croire au contraire. Il n'est plus permis de bien écrire.

Toute l'Inquisition est corrompue ou ignorante. Il est meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes. Je ne crains rien, je n'espère rien, les Evêques ne sont pas. Ainsi le Port-Royal craint, & c'est une mauvaise politique de les séparer; car quand ils ne craindront plus, ils se feront plus craindre.

XVIII.

L'Inquisition & la Société sont les deux fléaux de la vérité.

XIX.

Le silence est la plus grande persécution. Jamais les Saints ne se sont tus. Il est vrai qu'il faut vocation. Mais ce n'est pas des arrêts du

(*) Dans ces quatre derniers articles on voit l'homme de parti est un peu emporté. Si quelque chose peut justifier Louis XIV d'avoir persécuté les Jansénistes, ce sont assurément ces quatre derniers articles.

Second Editeur.

312 PENSÉES DE PASCAL.
Conseil qu'il faut apprendre si l'on est appelé, c'est de la nécessité de parler.

XX.

Si mes lettres sont condamnées à Rome (*) ce que j'y condamne, est condamné dans le Ciel.



ADDITION.

Cette curiosité naturelle & si juste que l'on sent pour les moindres détails de la vie d'un grand homme, nous fait espérer que l'on nous pardonnera d'insérer ici des morceaux échappés à Pascal, dans des genres bien différents. L'un est une amulette mystique, les autres sont des vers galants.

Après la mort de Pascal on trouva un paquet cousu dans son pourpoint; ce paquet contenait l'écrit suivant, figuré V comme on le voit ici: Pascal avait écrit tout cela sur du papier qu'il avait enveloppé dans du parchemin, sur lequel ces mêmes mots se trouvaient encore.

Il y a loin de là au traité de la Roulette, & rien ne nous paraît plus propre à expliquer comment toutes ces pensées trouvées dans les papiers de Pascal, ont pu sortir d'une même tête.

L'Au-

(*) Hélas le ciel composé d'étoiles & de planètes dont notre globe est une partie imperceptible, ne s'est jamais mêlé des querelles d'Arnaud avec la Sorbonne, & de Jansenius avec Molina.

Second Editeur.



L'An de grace, 1654.

Lundy 23 Novembre jour de S. Clément,
Pape & M., & autres au Martyrologe Romain,
veille de St. Cryfogone M. & autres, &c.
depuis environ dix heures & demie du soir
jusques environ minuit & demi.

FEV

Dieu d'Abraham. Dieu d'Isaac. Dieu de Jacob,
non des Philosophes & savants
Joye.

Certitude, joye, certitude, sentiment, veuë.

DIEU DE JESUS-CHRIST.

Deum meum & Deum vestrum.

Jch. 20. 17.

Ton Dieu sera mon Dieu. *Ruth.*

Oubli du monde & de tout hormis DIEU.

Il ne se trouve que par les voyes enseignées
dans l'Evangile. GRANDEUR de l'ame humaine.

Pere juste, le monde ne t'a point

connu, mais je t'ay connu. *Joh. 17.*

Joye, joye, joye, & pleurs de joye. _____

Je m'en suis séparé. _____

Dereliquerunt me fontem. _____

Mon Dieu me quitterez-vous. _____

Que je n'en sois pas séparé éternellement. _____

Cette est la vie éternelle. Qu'ils te connoissent,
seul vrai Dieu & celui que tu as envoyé.

JESUS-CHRIST. _____

JESUS-CHRIST. _____

Je l'ai fui, renoncé, crucifié.

Je m'en suis séparé. _____

Que je n'en sois jamais séparé.

Il ne se conserve que par les voyes enseignées
dans l'Evangile.

RENONCIATION TOTALE ET DOUCE.

On n'a pu voir } Soumission totale à Jésus-Christ & à mon Di-
distinctement, que } recteur.

Certains mots de } Eternellement en joye pour un jour d'oc-
ces deux lignes. } cise sur la terre.

Non obliviscar sermões suos. Amen.



L'Auteur de la Roulette en a fait quelques-unes, le reste est l'ouvrage de l'Auteur de l'amulette.

M^e. du *** , donnait un azile dans son château de Fontenai-le-Comte , au Port-Royal fugitif & persécuté par les Jésuites. On a trouvé dans ce château , deux tableaux derrière lesquels étaient les vers suivans de la main même de Pascal.

Vers écrits derrière le premier tableau.

Les plaisirs innocents ont choisi pour asyle
Ce palais où l'art semble épuiser son pouvoir:
Si l'œil de tous côtés est charmé de le voir,
Le cœur à l'habiter goûte un bonheur tranquille;
On y voit dans mille canaux
Folâtrer de jeunes Nayades,
Les Dieux de la terre & des eaux,
Y choisissent leurs promenades:
Mais les maîtres de ces beaux lieux
Nous y font oublier & la terre & les cieux:

*Vers écrits derrière le second tableau; ils paraissent être faits au nom du Peintre. Le vers * Mais pourquoi n'ai-je pu, &c. fait allusion à quelques figures allégoriques qui sont peintes dans le ciel.*

De ces beaux lieux , jeune & charmante hôtesse,
Votre crayon m'a tracé le dessin,
J'aurais voulu suivre de votre main
La grace & la délicatesse:
* Mais pourquoi n'ai-je pu peignant ces Dieux dans l'air,
Pour rendre plus brillante une aimable Déesse,
Lui donner vos traits & votre air?

Nous n'assurerons point que ces vers soient de l'Auteur des Provinciales, quoiqu'ils répondent assez à l'idée qu'il s'était formé de la beauté poétique. (Voyez l'Eloge de Pascal, page 86. & 87. première édition, & les pages correspondantes de cette édition nouvelle.)



T A B L E

Des Articles contenus dans ce volume.

| | |
|--------------------------|--------|
| P Réface. | Page 1 |
| Eloge de Pascal. | 5 |

A R T I C L E I.

PENSÉES DE PASCAL.

| | |
|------------------------------------------------------------------------------------|----|
| <i>De la manière d'exposer la vérité & de la prouver aux hommes.</i> | 93 |
|------------------------------------------------------------------------------------|----|

A R T I C L E II.

| | |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>De la nécessité de s'occuper des preuves de l'existence d'une vie future.</i> | 122 |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

A R T I C L E III.

| | |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Qu'il faudrait croire & pratiquer la Religion Chrétienne, quand même on ne pourrait la prouver.</i> | 137 |
| <i>Réflexions sur l'argument de M. Pascal & de M. Locke, concernant la possibilité d'une autre vie, par M. de FONTENELLE.</i> | 141 |

A R T I C L E IV.

| | |
|-------------------------------------------------------------|--|
| <i>De l'incertitude de nos connaissances naturelles.</i> 57 | |
|-------------------------------------------------------------|--|

A R T I C L E V.

| | |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Que la Religion ne nous donne aucune connaissance démonstrative de l'existence de Dieu ni de la morale.</i> | 195 |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

P A R A G R A P H E I.

| | |
|-------------------------------------------|-----|
| <i>Sur l'existence de Dieu.</i> | 196 |
|-------------------------------------------|-----|

§. II.

Sur la Morale. 200

ARTICLE VI.

De la grandeur, de la vanité, de la faiblesse & de la misère des hommes. 216

ARTICLE VII.

Préjugés justifiés par les principes des articles précédents. 247

ARTICLE VIII.

Que l'homme est un être dégénéré, & qu'il a besoin d'une Religion. 255

ARTICLE IX.

Preuves de la Religion Chrétienne.

PARAGRAPHE I.

De la nature des preuves du Christianisme. 261

§. II.

Des preuves morales du Christianisme. 266

§. III.

Des preuves historiques de la Religion. 273

ARTICLE X.

Sur Montaigne & Epictète. Caractère & comparaison d'Epictète. Caractère d'Epictète. 291
Caractère de Montaigne 293. Comparaison d'Epictète & Montaigne. 300

Caractère d'Epictète.

Conciliation des deux systèmes. 302

Conclusion. 303

ARTICLE XI.

Pensées détachées. 305

Addition. 312

Amulette trouvée dans le pourpoint de Pascal. 313

Vers de Pascal. 314

FIN.

